





~~L. 64~~

~~A. 6^a~~

~~29~~

~

Est 70
tab 1^a
no 10

No 399.

DE

LA MANIERE

D'ENSEIGNER

ET

D'ÉTUDIER

LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Éloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME TROISIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

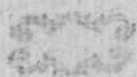
DE
LA MANIÈRE
D'ENSEIGNER
L'ÉCRITURE

D'ÉTUDES
DES BILLES-LÈTRES
PAR RAPPORT À L'ÉTAT DE LA SCIENCE

Par M. ROSSIGNOL, ancien Maître de l'École
Nationale de Paris, Professeur de l'École
Nationale de Paris, & ancien Inspecteur
Général de l'Instruction Publique.

TOME TROISIÈME

Seconde Édition.



A PARIS,

Chez les Frères BASTIENNE, rue St. Jacques,
à la Vierge.

M. DCC. LXXV.

avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT

de l'Auteur.

J'AVOIS compté d'abord qu'un volume seul me suffiroit pour ce que j'avois à dire sur l'Histoire , & je craignois même que ce n'en fût peut-être encore trop. Mais , quelques retranchements que j'aie faits , l'abondance & la richesse des sujets que j'ai eus à traiter , m'ont insensiblement entraîné plus loin que je ne pensois. J'ai éprouvé , en composant cet Ouvrage , quelque chose de ce qui arrive à ceux qui se trouvent à une table servie magnifiquement , & couverte d'un grand nombre de mets exquis , où il est difficile de s'en tenir sévèrement au pur nécessaire , & de garder les regles d'une exacte sobriété. Les morceaux d'histoire auxquels je me suis attaché , fournissent un si grand nombre de faits considérables ; de modeles éclatants de toutes sortes de vertus , de principes utiles pour la conduite de la vie , qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans les justes bornes que je m'étois d'abord prescrites à moi-même. Comme le principal but que je me propose dans cette partie de mon Ouvrage , est de former l'esprit & le cœur des jeunes gens , de leur inspirer du goût pour la lecture , & sur-tout pour celle de l'Histoire , & de leur bien faire

iv *AVERTISSEMENT.*

connoître le fruit qu'ils en doivent tirer ; je me suis peut-être un peu trop livré à la beauté & à la solidité des matieres que je traitois , parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon dessein , & j'ai besoin que l'indulgence du Lecteur me pardonne cette espece d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de regles uniformes dans les faits que je rapporte , ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits sont assez longs : dans d'autres endroits ils sont fort courts & fort abrégés , quelquefois même ils sont confondus avec les réflexions. Je ne donne point ici des préceptes ni des modeles sur la maniere de composer l'histoire , je me propose seulement quelques essais de la méthode qu'on peut suivre en l'enseignant aux jeunes gens ; & pourvu que ces essais puissent leur être de quelque utilité , il me semble que par-là les irrégularités qu'on y pourra remarquer , rentrent en quelque sorte dans la regle.

On trouvera ici , si je ne me trompe , beaucoup de traits d'histoire curieux & intéressants , beaucoup de réflexions également ingénieuses & solides , où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite , que de les avoir ramassés de différents endroits pour les faire entrer dans mon Ouvrage. Tous ces passages , si admirables pour l'ordinaire dans les anciens auteurs , perdent beaucoup de leur beauté en passant de la langue originale dans une lan-

gue étrangere par une traduction souvent foible, ou même défectueuse. Ce sont comme autant de fleurs délicates, qu'il est difficile de manier pour les joindre ensemble, sans flétrir & sans amortir en quelque chose leur vivacité. Ou, pour parler plus juste, ce sont des fruits excellents, qui, outre le suc & le goût qui en sont inséparables, ont une fraîcheur & un coloris, dont il est à craindre que la main qui les cueille ne leur fasse perdre une grande partie. J'espère néanmoins que malgré cet inconvénient, que j'aurois bien souhaité pouvoir éviter, le Lecteur plus attentif aux choses même qu'au style, ne laissera pas de goûter encore & d'estimer ce qu'il y a de beau & de solide dans les faits, dans les maximes, dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies, & dont j'ai cru devoir faire un recueil assez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connoissance de l'histoire.

Je déclare ici dès le commencement, & je le répéterai souvent dans la suite, que c'est pour eux principalement que j'écris. Ainsi je ne croirai point avoir perdu mon temps, ni ma peine, si mon travail peut leur devenir utile. Je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvois tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter d'ailleurs : & je me crois obligé d'a-

vj *AVERTISSEMENT.*

vouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet Ouvrage, ne vient point de moi. Ecrivains grecs & latins, auteurs anciens & modernes, livres imprimés & manuscrits, amis absents & présents, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon Ouvrage le plus de beautés & de richesses qu'il m'a été possible.

* On peut voir pag. 9. ce qui doit entrer dans ces deux Tomes.

J'aurois pu ne point entamer dans ce Tome-ci ce qui regarde l'histoire Romaine : mais comme il me reste beaucoup de matiere * pour le Tome suivant, j'ai été bien aise de remplir davantage celui-ci, afin de me réserver plus de place dans l'autre, & d'ailleurs les morceaux de l'histoire Romaine que je touche, étant entièrement detachés les uns des autres, peuvent aussi, sans aucun inconvénient, être placés & lus séparément.

Il m'en reste deux bien importants pour le Tome qui suivra celui-ci, & qui sont déjà tout prêts. Le premier regarde le temps de l'histoire Romaine que Polybe avoit choisi pour sujet de son grand Ouvrage, c'est-à-dire, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la destruction du royaume de Macédoine, par la défaite & par la mort de Persée son dernier Roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un endroit célèbre, où cet Auteur, aussi bon politique qu'habile historien, prévoit & prédit, sur la connoissance qu'il avoit de l'état présent de l'Empire Romain, que

le gouvernement républicain feroit place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un Ouvrage qui seroit d'une grande utilité, & je pourrois même dire, d'une absolue nécessité pour les jeunes gens. C'est une histoire ancienne composée en françois pour leur usage, d'où l'on écarteroit toutes les questions épineuses de critique, & les faits peu importants; & où l'on tâcheroit de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs anciens; & il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, soit pour les pensées, soit pour les principes, qui sont bien propres à élever l'ame, & à inspirer de grands & de nobles sentiments pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil Ouvrage me paroïssoit d'une absolue nécessité pour les jeunes gens, je parle surtout de ceux qui étudient dans les Collèges. Car la multiplicité des choses qu'on est obligé d'enseigner dans les classes, ne laisse point aux Professeurs, quelque érudition & quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir, le temps d'enseigner de vive voix l'Histoire à leurs écoliers; & cependant on convient assez généralement que cette étude fait une des plus essentielles parties de l'éducation de la jeunesse. Il seroit donc à souhaiter qu'il y eût un Ouvrage composé exprès pour les jeunes gens, dont on leur prescriroit

viii *AVERTISSEMENT.*

tous les jours une certaine tâche, & dont on leur feroit rendre compte de temps en temps. Cet ouvrage ne devroit être, ni un simple abrégé, chargé presque uniquement de dates & de noms, ce qui ne peut guere servir qu'à ceux qui savent déjà l'histoire; ni d'une trop grande étendue, car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études nécessaires, ne peuvent pas donner un temps considérable à celle de l'histoire. Si l'on me jugeoit capable d'un pareil ouvrage, & que Dieu me donnât assez de vie & de santé pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur ouvrier, je m'en chargerais volontiers quand j'aurai achevé celui que j'ai entre les mains. Car je comprends parfaitement de quel usage & de quelle importance il seroit, pour d'autres personnes même que celles qui étudient dans les Colleges; & j'ai toujours une vraie peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteroient s'instruire de l'histoire; & qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources même.

L'histoire * Grecque a encore plus besoin de secours que l'histoire Romaine, qui pour l'ordinaire est plus connue, & dont on a quelques parties écrites des mains de maître; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la premiere. Je sens bien ce qui devroit entrer

* J'entends par ce mot toutes les histoires anciennes qui sont distinguées de l'histoire Romaine, & je prie qu'on me passe cette maniere de parler.

dans un tel ouvrage , pour le rendre en même temps agréable & utile ; mais il y a une grande différence entre le sentir, & le pouvoir heureusement exécuter.

Avant que de finir cet Avertissement, je dois dire un mot de la seconde édition des deux premiers volumes de cet ouvrage, qui commence aussi à paroître. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'ai profité des remarques & des réflexions que plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer. Les changements que j'y ai faits sont en assez grand nombre, mais peu considérables, & ne regardent point le fonds de l'ouvrage ni les principes. J'ai corrigé quelques citations, qui n'étoient pas justes ; & en retranchant, en ajoutant, ou en changeant quelques mots & quelques phrases, j'ai tâché d'éclaircir des endroits, dont apparemment l'obscurité avoit donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande est la traduction de deux lettres de Cicéron à son ami Atticus, & de deux passages de son second livre sur la nature des Dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du premier Tome, où je donne quelques regles pour bien traduire, & où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la première fois, l'incertitude du succès me causa de grandes

x *AVERTISSEMENT.*

craintes. Maintenant c'est l'accueil favorable que je ne puis me dissimuler qu'on leur a fait, qui m'inquiète pour ce troisieme volume, dans la juste appréhension où je suis de ne pas répondre comme je le souhaiterois à l'attente du public. Si le desir de lui plaire en tâchant de rendre quelque service à la jeunesse, est un titre pour mériter ses suffrages, j'ose par cet endroit me flatter de n'être pas tout-à-fait indigne de son approbation.






DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ÉTUDIER
LES BELLES-LETTRES.



LIVRE CINQUIEME.
DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.

 E n'est pas sans raison que
à l'Histoire a toujours été re-
gardée comme la lumière des
temps, la dépositaire des évé-
nements, le témoin fidele de
la vérité, la source des bons conseils &
de la prudence, la regle de la conduite
& des mœurs. Sans elle, renfermés dans
les bornes du siecle & du pays où nous
vivons, resserrés dans le cercle étroit de
nos connoissances particulieres & de nos

*De l'uti-
lité de l'his-
toire.*

à Historia testis tempo-
rum, lux veritatis, vita me-
morie, magistra vitæ, nun-
cia vetustatis. Cic. lib. 2.
de Orat. num. 36.

propres réflexions , *a* nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance , qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers , & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé , & de tout ce qui nous environne. *b* Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue , qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre , sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers , & de cette longue suite de siècles qui se sont succédés les uns aux autres depuis l'origine du monde ? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connoissances , si nous n'appellons à notre secours l'étude de l'Histoire , qui nous ouvre tous les siècles & tous les pays ; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité ; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions , toutes leurs entreprises , toutes leurs vertus , tous leurs défauts ; & qui , par les sages réflexions qu'elle nous fournit , ou qu'elle

a Nescire quid antea quam natus sis acciderit , id est semper esse puerum. *Cic. in Orat. n. 120.*

b Terram hanc cum populis urbibusque . . . puncti loco ponimus , ad universa referentes : minorem portionem ætas nostra quam puncti habet , si tempori compareretur omni. *Senec. de consol. ad Marc. cap. 20.*

Nullum seculum magnis ingenii clausum est , nullum non cogitationi pervium. *Ibid.*

Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet , multum per quod spatium temporis est . . . Licet in consortium omnis ævi pariter incedere. *Idem, de brev. vit. cap. 14.*

nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux Princes & aux sujets, & encore plus nécessaire aux grands & aux Princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiegent de toutes parts, qui ne cessent de les louer & de les admirer, c'est-à-dire, de les corrompre, & de leur empoisonner l'esprit & le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, & faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte & de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs & les servitudes de la royauté; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire; leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement *a* qu'ils sont pour les peuples, & non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur faire craindre le juste jugement de la postérité; & dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur, & l'enivrement de leur fortune.

a Affiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, sed se

reipublicæ. *Senec. de Clem.*
lib. 1. cap. 19.

*Seneca, de
Consol. ad
Marc. c. 4.*

Elle ne peut leur rendre ces services si importants & si nécessaires que par le secours de l'Histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, & qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des Rois même, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle, *liberrimam Principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits & leurs conquêtes, si tout cela n'est point fondé sur la vérité & sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, *a* des brigands des nations, qui, poussés par une ambition inquiète & aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, *b* & qui, semblables à une inondation, ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain; au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, en sont encore regardés comme les dé-

a Prædo gentium levavit se. *Jerem. 4. 7.*

b Philippi aut Alexandri latrocinia ceterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere pestes

mortalium, quam inundatio qua planum omne perfusum est, quam conflagratio qua magna pars animantium exaruit. *Senec. lib. 3. Nat. Quest. in Prafat.*

lices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'Histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce Tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les Princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après mort, & que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. ^a Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, & la vertu opprimée, appellent au Tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, & qui, sans respect pour les personnes, & sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'Histoire les mêmes avantages, &c. & ce que j'ai dit des Princes & des conquérants, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité : Ministres d'Etat, Généraux d'Armées, Officiers, Magistrats, Intendants, Pré-

^a *Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravus dictis*

factisque ex posteritate & infamia metus sit. Tacit, Annal, lib. 3. cap.

lats, Supérieurs ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maîtres & maîtresses dans leur domestique; en un mot, tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très-bornée, plus de hauteur, de faste, & de caprice que les Rois, & de pousser plus loin l'esprit despotique & le pouvoir arbitraire. Il est donc très-avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidele de leurs devoirs & de leurs obligations; & qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses & de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, & démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'estime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes & belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle seule le rend véritablement

grand & estimable. *a* Elle apprend à respecter cette vertu, & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, & placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser & à les instruire, à leur former l'esprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. *a* Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, & observé dans tous les temps, que l'étude de l'Histoire doit pré-

a Si, quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet & repurgari, sic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate opposita, & humilitate & infamia objacentibus : cernemus, inquam, pulchritudinem illam, quamvis sordido obtectam. Rursus æquè malitiam, & ærumnâ animi veterum perspi-

ciemus, quamvis multus circa divitiarum radiantium splendor impediât, & intuentem, hinc honorum, illic magnarum potestatum, falsa lux verberet. *Senec. Ep. 115.*

b Fatendum in ipsis rebus quæ discuntur, & cognoscuntur invitamenta inesse, quibus ad discendum cognoscendumque moveamur. *Cic. lib. 3. de fin. bon. & mal. n. 52.*

céder toutes les autres , & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton , ce célèbre censeur , dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la République Romaine , & qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils , sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres , composa exprès pour lui & écrivit de sa propre main en gros caracteres de belles histoires ; afin , disoit-il , que cet enfant dès le plus bas âge fût en état , sans sortir de la maison paternelle , de faire connoissance avec les grands hommes de son pays , & de se former sur ces anciens modeles de probité & de vertu.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête plus long - temps à prouver l'utilité de l'Histoire ; c'est un point dont on convient assez généralement , & que peu de personnes révoquent en doute. L'important est de savoir ce qu'il faut observer pour rendre cette étude utile , & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'est ce que je vais essayer de faire.

*Division
de l'Ouvrage.*

Pour mettre quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur l'Histoire , je diviserai ce traité en quatre parties. La première sera sur le goût de la solide gloire & de la véritable grandeur , & servira à précautionner les jeunes gens contre les fausses idées que l'étude même de l'Histoire pourroit leur donner sur ce sujet. La seconde regardera l'histoire sainte. La troi-

sieme traitera de l'histoire profane. Dans la dernière je dirai quelque chose de la Fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs où l'on doit puiser la connoissance de l'Histoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'histoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on fasse marcher l'histoire ancienne avant la moderne, & que je ne crois pas qu'il soit possible de trouver du temps pendant le cours des classes pour s'appliquer à celle de France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; & je vois avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes à qui pourtant elle seroit fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès; car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre histoire nous fournit de grands modèles de vertus, & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos Historiens, ^a qui n'ont pas eu, comme les Grecs & les Romains, le talent de les faire valoir; soit par une suite du mau-

^a Quia proveniunt ibi terum) facta pro maxima scriptorum ingenia, mis celebrantur. Sallust. per terrarum orbem (ve- in bello Catilin.

vais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre temps & de notre pays, pendant que nous demeurons froids & indifférents pour celles qui se passent sous nos yeux, & dans le siècle où nous vivons. Si l'on n'a pas le temps d'enseigner aux jeunes gens dans les classes l'histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de temps en temps quelques traits, qui leur fasse naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir.



PREMIERE PARTIE.

SUR LE GOUT

DE LA SOLIDE GLOIRE

ET DE

LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Tout le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des Belles-Lettres, est d'établir d'abord des principes & des regles du bon goût, qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'Histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu que de l'éloquence, & qu'il est beaucoup moins hon- teux & moins dangereux de se méprendre sur les regles du discours, que sur celles des mœurs.

Notre siècle, & encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs & de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominants, sur la pauvreté & les richesses; sur la modestie & le faste; sur la simplicité des bâti-

ments & des meubles, & sur la somptuosité & la magnificence, sur la frugalité, & les raffinements de la bonne chère; en un mot, presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. *a* Le goût public devient sur cela la règle des jeunes gens. Ils regardent comme estimable ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. *b* Un seul mauvais exemple seroit capable de corrompre l'esprit des jeunes gens susceptibles de toutes sortes d'impressions : que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un temps où les vices sont passés en usage, *c* & où la cupidité s'efforce d'éteindre tout sentiment d'honneur & de probité.

Quel besoin n'ont-ils pas de cette *d*

a Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus fuit. *Senec. Ep. 123.*

Nulla res nos majoribus malis implicat quam quod ad rumorem componimur: optima rati ea, quæ magno assensu recepta sunt. Nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. *Id. lib. de vit. beat. cap. 1.*

b Unum exemplum, aut luxuriæ, aut avaritiæ multum mali facit.... quid tu accidere his moribus credis in quos publicè factus est impetus?adeò nemo nostrum ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. *Sen. Ep. 7.*

Definit esse remedio locus, ubi, quæ fuerant

vitia, mores sunt. *Ep. 39.*

c Certatur ingenti quodam nequitiae certamine: major quotidie peccandi cupiditas, minor verecundia est. *Id. lib. 2. de Ira cap. 8.*

d Sapientia animi magistra est.... Quæ sint mala, quæ videantur, ostendit. Vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem solidam: nec ignorari finit inter magna quid intersit & tumida. *Ep. 90.*

Inducenda est in occupatum locum virtus, quæ mendacia contra verum placentia exstirpet, que nos à populo, cui nimis credimus, separet, ac sinceris opinionibus reddat. *Epist. 94.*

science , dont le principal effet est de dissiper les faux préjugés qui nous séduisent , parce qu'ils nous plaisent ; de nous guérir & de nous délivrer des erreurs populaires que nous avons sucées avec le lait , de nous apprendre à faire le discernement du vrai & du faux , du bon & du mauvais , de la solide grandeur & d'une vaine enflure ; *a* & d'empêcher que la contagion du mauvais exemple & des coutumes vicieuses n'infecte l'esprit des jeunes gens , & n'étouffe en eux les heureuses semences de bien & de vertu qu'on y remarque. *b* C'est dans cette science , qui consiste à juger des choses , non par l'opinion commune , mais par la vérité ; non par ce qu'elles paroissent au dehors , mais par ce qu'elles sont réellement , que Socrate mettoit toute la sagesse de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité de l'Histoire par établir des principes & des regles pour juger sainement des belles & des bonnes actions , pour bien discerner en quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur , & pour démêler précisément ce qui est digne d'estime & d'admiration , & ce qui ne

a Tanta est corruptela
malæ consuetudinis , ut
ab ea tanquam igniculi
extinguantur à natura da-
ti , exorianturque & con-
firmantur vitia contraria.

Cic. lib. 1. de leg. n. 33.

b Socrates hanc sum-
mam dixit esse sapientiam,
bona malaque distinguere,
Senec. Ep. 71.

mérite que l'indifférence & le mépris. Sans ces regles les jeunes gens peu précautionnés , n'ayant pour guide que leurs propres penchants , ou les opinions populaires , pourroient prendre pour modele tout ce qui est conforme à ces fausses idées , & se remplir des passions & des vices de ceux dont l'Histoire rapporte des actions éclatantes , qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a , à proprement parler , que l'Evangile & la parole de Dieu qui puisse nous prescrire des regles sûres & invariables pour juger sainement de toutes choses ; & il semble que c'est uniquement dans un fonds si riche que je devrois puiser les instructions que j'entreprends de donner aux jeunes gens sur un sujet si important. Mais , afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici sont condamnables , & combien elles sont contraires même à la droite raison , je ne tirerai mes principes que du Paganisme , qui nous enseignera que ce qui rend l'homme véritablement grand & digne d'admiration , ce n'est point les richesses , la magnificence des bâtimens , la somptuosité des habits ou des meubles , le luxe de la table , l'éclat des dignités ou de la naissance , la réputation , les actions brillantes , telles que les victoires
&

& les conquêtes, ni même les qualités de l'esprit les plus estimables; mais ^a que c'est par le cœur que l'homme est tout ce qu'il est, & que plus il aura un cœur véritablement grand & généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui paroît grand au reste des hommes. Je n'avois d'abord tiré mes exemples que de l'histoire ancienne; mais des personnes habiles & intelligentes m'ont conseillé d'y en ajouter d'autres tirés de l'histoire moderne, & surtout de celle de France, & elles m'en ont elles-mêmes fourni plusieurs, dont je reconnois ici leur être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes principes, & la plupart des exemples, dans le Paganisme, & que j'aie évité de proposer pour modèles tant de Saints illustres que le Christianisme nous fournit pour tous les états & toutes les conditions, il ne s'ensuit pas que mon dessein ait été de me borner à des vertus purement païennes. On peut considérer les choses d'une manière plus humaine, sans en examiner la dernière fin & les plus sublimes motifs. On s'élève ainsi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite; & en se rendant attentif & docile à la raison, l'on se prépare à le devenir à la religion & à la

^a Cogita in te, præter
animum, nihil esse mira-
bile: cui magno nihil
magnum est. *Senec. Ep. 8.*

Hoc nos doce, beatum

esse illum, cui omne bo-
num in animo est. . . illum
erectum, & excelsum, &
mirabilia calcantem. *Id.*

Ep. 45.

foi, qui commandent les mêmes choses ; mais en proposant de plus grands motifs, & de plus dignes récompenses.

Au reste, je prie le Lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les savants, qui sont très-instruits du fond de l'histoire, & qui pourroient trouver ennuyeux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux ; *a* mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudiants, qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'histoire que celle que je leur en donne dans ce livre ; ce qui m'oblige d'être plus long, de rapporter plus d'exemples, & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait sans cela.

§. I.

RICHESSE, PAUVRETÉ.

b Comme les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé & le plus recherché dans la vie, des dignités, des charges, des terres, des maisons, des ameu-

a Nos institutionem professi, non solum scientibus ista, sed etiam discipulis tradimus : ideoque paulò pluribus verbis debet haberi venia. *Quint. lib. II. cap. I.*

b Hæc ipsa res tot magistratus, tot judices detinet, quæ magistratus & judices facit, pecunia : quæ ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit. . . . Admi-

rationem nobis parentes auri argentique fecerunt : & teneris infusa cupiditas altius sedit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia discors, in hoc convenit : hoc suscipiunt ; hoc suis optant. Denique eo mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitiibus, invisita pauperibus. *Senec. Ep. 115.*

blements, de la bonne chere, du plaisir, il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées & plus recherchées que tout le reste. Ce sentiment, déjà trop naturel aux enfants, est nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richesses. L'or & l'argent sont l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs desirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur.

Cependant l'antiquité nous fournit un *Seneca*
peuple entier (chose étonnante!) qui se *Ep. 125.*
récrie contre de tels sentiments. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon une éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les richesses sont le souverain bonheur du genre humain; & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révolterent tout le peuple d'Athenes. Il s'éleva d'une voix commune contre le Poëte, & l'auroit chassé de la ville sur le champ, s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin de la piece, où le panégyriste des richesses périssoit misérablement. Mauvaise & pitoyable excuse ! L'impression que de telles maximes font sur l'imagination, étant vive & prompte, n'attend

pas les remèdes lents que l'Auteur croit y apporter dans la conclusion de la pièce.

Le peuple Romain ne pensoit pas moins noblement. Son ambition étoit d'acquérir beaucoup de gloire, & peu de bien. ^a Chacun cherchoit, dit un historien, non à s'enrichir, mais à enrichir sa patrie; & ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche, qu'être eux-mêmes riches, pendant que la République seroit pauvre. On sait que c'est à l'école & dans le sein de la pauvreté que furent formés les Camilles, les Fabrices, les Curius; & qu'il étoit ordinaire aux plus grands hommes de mourir sans laisser de quoi fournir aux dépenses de leurs funérailles, ni de quoi doter leurs filles.

Telle étoit aussi la disposition de nos anciens Magistrats, & on lit avec plaisir dans l'histoire des Premiers Présidents du Parlement de Paris, que le célèbre JEAN DE LA VACQUERIE ^c mourut plus riche, d'honneur & de réputation, que de biens de fortune; car ayant délaissé trois filles, héritières seulement de ses vertus, le roi LOUIS XI son Maître, pour reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus, prit soin de les marier selon leur condition, & de ses propres deniers.

^a Patriæ rem unusquisque non suam, augere properabat: pauperque in divite, quàm dives in

paupere imperio versari malebat. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

Un mot de l'Empereur Valérien nous marque l'estime qu'on faisoit encore de la pauvreté dans ces derniers temps de l'Empire. Il avoit nommé au Consulat Aurélien, celui-là même qui depuis fut Empereur ; & comme il étoit pauvre, il chargea le Garde du trésor de lui fournir tout l'argent dont il auroit besoin pour les dépenses qu'il falloit faire en entrant dans cette charge, & il lui écrivit en ces termes : *a* “ Vous donnerez à Aurélien, que j'ai nommé Consul, tout ce qui sera nécessaire pour les spectacles dont la coutume le charge. Il mérite ce secours A CAUSE DE SA PAUVRETÉ, QUI LE REND VÉRITABLEMENT GRAND, ET QUI LE MET AU DESSUS DE TOUS LES AUTRES.

Voilà comme dans tous les temps, & dans tout les Etats, ont pensé ceux qui avoient l'ame véritablement noble & élevée. Ces grands hommes, persuadés que rien ne marque davantage de la petitesse & de la bassesse d'esprit que d'aimer les richesses, & que rien au contraire n'est plus grand ni plus généreux que de les mépriser *a*, faisoient consister la plus su-

a Aureliano, cui consulum detulimus, ob paupertatem, qua ille magnus est, ceteris major, dabis ob editionem Circensium, &c. *Vopisc. in vita Imper. Aurel.*

a Nihil est tam angusti animi tamque parvi, quam

amare divitias; nihil honestius magnificentiusque quam pecuniam contemnere, si non habeas: si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. *Cic. lib. 1. Offic. n. 68.*

blime vertu à supporter avec noblesse la pauvreté, & à la regarder comme un avantage, & non comme un malheur. Selon eux, le second degré de la vertu consistoit à faire un bon usage des richesses, quand on en possédoit; & ils pensoient que l'emploi le plus conforme à leur destination, & le plus propre à attirer aux riches l'estime & l'amour des hommes, étoit de les faire servir au bien de la société. En un mot, *a* ils comptoient ne posséder véritablement que ce qu'ils avoient donné.

Plut. Cimon, Général Athénien, ne croyoit avoir de grands biens que pour les communiquer à ses citoyens, pour vêtir les uns, & pour soulager la misère des autres. Ce que Philopémen gagnoit sur l'ennemi, il ne l'employoit qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses citoyens qui en manquoient, & à payer la rançon des prisonniers de guerre. Aratus, Général des Achéens, se fit universellement aimer, & sauva sa patrie, en appliquant les présents qu'il recevoit des Rois, à calmer les divisions qui y régnoient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs besoins, & en rachetant les captifs.

a Nihil magis possidere
me credam, quam bene
donata. *Senec. de vit.*
beat. cap. 20.

Hoc habeo, quodcum-
que dedi. *Lib. 6. de be-*
nes. cap. 5.

Pour me contenter d'un seul exemple
 parmi les Romains , Pline le jeune dé- Lib. 2.
 pense des sommes considérables pour le Ep. 4.
 service de ses amis; il remet à l'un tout ce Lib. 3.
 qu'il lui doit. Il acquitte les dettes qu'un Ep. 11.
 autre avoit contractées pour de justes rai- Lib. 6.
 sons ; il augmente la dot de la fille d'un Ep. 32.
 autre , afin qu'elle puisse soutenir la di- Lib. 1.
 gnité de celui qui la doit épouser. Il four- Ep. 19.
 nit à l'un de quoi être Chevalier Romain. Lib. 7.
 Pour gratifier un autre , il lui vend une Ep. 11.
 terre au dessous de sa valeur. Il donne à Lib. 3.
 un autre * de quoi retourner en son pays , Ep. 21.
 pour y finir tranquillement ses jours. Il se Lib. 4.
 rend facile dans les discussions de famille , Ep. 10.
 gratifie sa nourrice d'une petite terre , qui Lib. 8.
 suffit pour la faire subsister. Il fait pré- Ep. 2.
 sent à sa * patrie d'une bibliothèque , * Le Poë-
te Martial.
 avec un revenu suffisant pour l'entretenir. Lib. 5.
 Il y fonde les gages des Professeurs pour Ep. 7.
 l'instruction de la jeunesse ; il y fait un Lib. 6.
 établissement pour élever les orphelins & Ep. 3.
 les enfants des pauvres , dont il reste Lib. 1.
 encore quelques vestiges jusqu'à ce jour ; Ep. 8.
 & il fait tout cela avec un bien médiocre. * La ville
de Come.
 Mais la frugalité étoit , comme il le dé- Lib. 4.
 clare lui-même , un riche fonds , qui sup- Ep. 13.
 pléoit à ce qui manquoit à son revenu , Lib. 1.
 & qui fournissoit à toutes ces libéralités Ep. 8.
 qui nous étonnent dans un particulier. Lib. 2.
Quod cessat ex reditu , frugalitate suppletur ; Ep. 4.
ex qua , velut ex fonte , liberalitas nostra decurrit.

Qu'on demande aux jeunes gens ce

qu'ils pensent d'un tel exemple, en leur faisant comparer ce noble & cet aimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux seuls, qui n'estiment les biens que parce qu'ils servent d'instruments à leurs passions, pour entretenir leur luxe, l'amour des délices, une vaine ostentation, une curiosité inquiète; qui ne font d'aucune ressource, ni pour leurs proches, ni pour leurs amis, ni pour leurs plus anciens & plus fideles domestiques; & qui croient ne rien devoir, ni au sang, ni à l'amitié, ni à la reconnoissance, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

*Hommes
Illustres de
M. Per-
taule.*

M. de Turenne ayant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats, & pour remonter la cavalerie; ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût ^a que quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands, de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Je fais que tous les ouvriers qui travailloient pour sa

^a *Lorsqu'il mourut on ne trouva pas chez lui cinquante francs d'argent comptant.*

maison , avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la campagne , & qu'ils étoient payés régulièrement.

Pendant qu'il commandoit en Alle-^{de} ^{Lettres} ^{Bour-} ^{sault,} magne , une ville neutre , qui crut que l'armée du Roi alloit de son côté , fit offrir à ce Général cent mille écus , pour l'engager à prendre une autre route , & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit coûter de plus à l'armée. *Je ne puis , en conscience ,* répondit M. de Turenne , *accepter cette somme , parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.*

L'action du grand Scipion en Espagne , lorsqu'il ajouta à la dot d'une jeune Princesse qu'il avoit fait prisonniere , la rançon que ses parents avoient apportée pour la racheter , ne lui a fait guere moins d'honneur que ses plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins ^{Vie du} ^{Chev. Ba-} ^{yard.} de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens , il avoit sauvé du pillage une maison où il s'étoit retiré pour se faire panser d'une blessure mortelle qu'il avoit reçue au siege , & avoit mis en sûreté la Dame du logis , & ses deux jeunes filles qui y étoient cachées. A son départ , cette Dame , pour lui marquer sa reconnoissance , lui offrit une boîte où il y avoit deux mille cinq cents

ducats , qu'il refusa constamment. Mais voyant que son refus l'affligeoit d'une manière sensible , & ne voulant pas laisser son hôtesse mal contente de lui , il consentit à recevoir son présent ; & ayant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu , il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier , & laissa les cinq cents qui restoient pour être distribués à des Communautés qui auroient été pillées.

Mais pour mieux concevoir combien le désintéressement a de noblesse & de grandeur , considérons-le , non dans des Généraux d'armée & des Princes , dont la puissance & la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu , mais dans des personnes du plus bas rang , à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme qui étoit portier à Milan chez un maître de pension , trouva un sac où il y avoit deux cents écus. Celui qui l'avoit perdu , averti par une affiche publique , vint à la pension , & ayant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenoit , le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoissance , il offrit à son bienfaiteur vingt écus , que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix , puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable : *Je n'ai rien perdu* , dit-il , d'un ton de colere , en jetant par terre son sac ,

S. Aug.
Sem. 178.

Je n'ai rien perdu , si vous ne voulez rien recevoir.
Le portier reçut cinq écus , qu'il donna aussi-tôt aux pauvres.

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi , que dans une occasion où les soldats s'amusoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués , l'Officier qui les commandoit, pour les animer à poursuivre vivement l'ennemi , & en même-temps pour les dédommager , leur avoit jeté 40 ou 50 pistoles qu'il avoit dans sa poche. Le plus grand nombre refusa de prendre part à cette libéralité, qu'ils trouvoient déshonorante pour eux, comme s'ils avoient besoin de présent pour faire leur devoir , & pour servir leur Roi. Feu M. de Louvois ayant été informé de cette action , les combla de louanges , leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vue des troupes , & eut soin des les avancer dans l'occasion.

Chacun sent bien , en lisant de telles histoires , l'effet qu'elles produisent sur son cœur. Que l'on compare une conduite si noble & si généreuse avec la bassesse de sentiments de tant de personnes qui ne cherchent & n'estiment dans les grandes places que l'occasion & la facilité de s'enrichir , & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron , qu'il n'y a point de vice plus infamant , sur-tout pour ceux qui sont constitués en dignité,

Lib.
Off. 2. 77.

& chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quam avaritia, præsertim in principibus, & rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium.*

Cette attache à l'argent est un défaut qui déshonore aussi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richesses.

Séneque, après avoir fait de si fréquents & de si magnifiques éloges de la pauvreté, avoit bien raison ^a de se reprocher à lui-même l'indigne attachement qu'il avoit pour les biens, & ces acquisitions sans nombre qu'il avoit faites de terres, de jardins, & de maisons magnifiques, ne craignant point d'employer pour cela les usures les plus criantes, & de déshonorer entièrement, si non la philosophie, du moins le philosophe.

Lib. de
vit. beat. c.
37. 25.

Tout ce qu'il dit dans un de ses Traités pour justifier sa conduite, ne fera jamais croire qu'il étoit sans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans sa maison, & non dans son cœur. *Sapiens non amat divitias, sed mævult; non in animum illas, sed in domum recipit.*

^a Ubi est (dit-il en parlant à Néron) animus ille modicis contentus? Tales hortos instruit, & per

hæc suburbana incedit, & tantis agrorum spatiis tam lato scœnore exuberat? Tacit. An. l. 14. c. 53.

Je suis fâché qu'Amiot, qui dans son siècle a fait tant d'honneur à la littérature, ait terni un peu sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils, à ce que l'on croit, d'un boucher, & qui s'étoit avancé par son mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand Aumônier de France. Charles IX, qu'il avoit élevé & instruit, l'appelloit toujours son Maître, & se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit, en riant, son avarice. Un jour qu'Amiot demandoit un Bénéfice de grand revenu, ce Prince lui dit : *Eh quoi, mon Maître ! vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content : je crois que vous les avez, & plus.* Sire, répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il desiroit. Il mourut riche de plus de deux cents mille écus.

Nous avons dans l'Université un homme que je n'ose nommer, parce qu'il est encore en vie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble & rare désintéressement (*). Après avoir enseigné avec beaucoup de réputation la Philosophie dans le College de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maison, & dont il fut depuis désigné Principal, dans le temps même qu'il remplissoit la première dignité de l'Université,

(*) Il s'appelloit *Vittement*. Sa mort, arrivée depuis quelques années, me permet de le nommer.

il fut appelé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Espagne ; & depuis il a eu l'honneur d'être employé auprès de notre jeune Roi actuellement régnant. Les deux Cours de France & d'Espagne se sont empressées de lui marquer leur reconnoissance, en lui offrant des Bénéfices & des pensions, qu'il a toujours constamment refusés, alléguant pour raison que ses gages lui suffisoient, & beaucoup au-delà, pour vivre selon son état, dans lequel ses différents emplois, quelque éclatants qu'ils fussent, ne lui ont jamais rien fait changer.

§. II.

BÂTIMENTS.

IL est rare de juger sainement de ce qui brille au dehors, & de ce qui frappe les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses Pyramides d'Egypte, sans être transportées d'admiration, & sans se récrier sur la grandeur & sur la magnificence des Princes qui les bâtirent. Je ne fais si cette admiration est bien fondée, & si ces masses énormes de bâtimens, qui coûterent des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux, & qui n'é-

a Pyramides Regum pecuniæ otiosa ac stulta ostentatio. *Plin. lib. 36. hist. nat. cap. 12.*

toient que pour la pompe & l'ostentation, sans être destinés à aucun usage solide; si, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne consiste pas à désirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, représentent comme grand & magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles par l'attrait même de la difficulté; elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux, & par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'histoire l'a remarquée de Néron, à qui tout ce qui étoit sans apparence, se montroit sous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium cupitor.* Tacit. Ann. lib. 15. c.

Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique: des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer. Lib. 2. Offic. n. 60.

Il remarque que Périclès, le premier homme de la Grece, fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour embellir la ville d'Athenes, & l'enrichir d'ornemens superflus. Les Romains, dès la fondation de l'empire, eurent un goût bien différent. Ils visèrent au grand, mais dans les choses qui regardent ou la religion, ou l'utilité publique. Tite-Livre remarque que sous Tarquin le superbe on acheva un ouvrage pour faire Ibid.

Lib. 1. n. 56.

écouler les eaux de la ville , & que l'on bâtit les fondemens du Capitole avec une magnificence que les siècles postérieurs ont eu de la peine à égaler : & aujourd'hui l'on admire encore la beauté & la solidité des grands chemins construits par les Romains en différens endroits, & qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siècles.

Lib.
Offic. n.
138.

Il faut à peu-près porter le même jugement par rapport aux bâtimens des particuliers. Cicéron , en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge , & qui tient un rang distingué dans l'état , veut qu'on y cherche avant tout l'utilité & l'usage : à quoi l'on peut ajouter une seconde vue , qui regarde la commodité & la dignité ; ^a mais il recommande sur-tout d'y éviter une somptuosité & une magnificence dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux & funeste , chacun se piquant dans ce genre non seulement d'atteindre , mais de surpasser les autres. Lucullus , dit Cicéron , a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités ? Mais combien n'en a-t-il point pour ce qui regarde la somptuosité des bâtimens ?

^a Cavendum est etiam , præsertim si ipse ædifices , ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas , quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiosè enim plerique ,

præsertim in hac parte , facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis ? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt ! *Ibid.* n. 140.

On pourroit citer de notre temps beaucoup de familles qui ont été ou entièrement ruinées, ou notablement incommodées, par la fureur de bâtir, soit à la ville, soit à la campagne, des maisons magnifiques qui absorbent le bien le plus liquide d'une famille, & passent bientôt à des étrangers, qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'est ce qui doit porter les personnes chargées de l'éducation des jeunes gens, à les précautionner de bonne heure contre un goût si commun & si dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutarque, dans la vie de Paul Emile, fait mention d'un *Ælius Tuberon*, *a* grand homme de bien, dit-il, & qui soutint la pauvreté plus noblement & plus généreusement que nul autre Romain. Ils étoient seize proches parents, tous du nom & de la famille *Ælia*, qui n'avoient qu'une petite maison à la ville, & autant à la campagne, où ils vivoient tous ensemble avec leurs femmes, & un grand nombre de petits enfants.

Chez ces anciens Romains, ce n'étoit point la maison qui faisoit honneur au maître, mais le maître qui faisoit honneur à la maison. *b* Une cabane chez eux devenoit aussi auguste qu'un temple,

a Ἀνὴρ ἀρίστος, καὶ με-
γαλὸν περὶ τὰ πατρὶα
πρὸς τὸν δῆμον.

b Istud humile tugurium... jam omnibus templis formosius erit, cum illic justitia conspecta

Cic. lib. 1. Offic. 2.

139

parce que la justice, la générosité, la probité, la bonne foi, l'honneur y habitoient : & peut-on appeller petite une maison qui renfermoit tant & de si grandes vertus ?

Le goût pour la modestie des bâtimens & l'éloignement de toute somptuosité en ce genre, a passé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs même.

*Plin. in.
Panegy.*

Trajan mettoit sa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in ædificando, quàm diligens in tuendo.* Il ne faisoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'ostentation & à la vanité. *a* Il connoissoit, dit Pline, en quoi consistoit la véritable gloire d'un Prince. Il savoit que des statues, des arcs de triomphe, des bâtimens, sont sujets à périr par les flammes, par le temps, par la fantaisie d'un successeur ; mais que celui qui méprise l'ambition, qui modère ses passions, qui donne des bornes à une

fuerit, cum continetia, cum prudentia, pietas, omnium officiorum rectè dispensandorum ratio. Nihil angustus est locus, qui hanc tam magnarum virtutum turbam capit. *Senec. de Consol. ad Helv. cap. 9.*

a Scis ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria : ubi sint honores in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil suc-

cessoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas. Contra, contemptor ambitionis, & infinitæ potestatis domitor ac frenator animus, ipsa vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. *Plin.*

puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, & encore plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avoit pensé juste. Alexandre Sévère ayant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par-tout le nom de ce Prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frappées à la gloire des Princes qui ont réparé les édifices publics, & les monuments de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de regne, se contenta toujours d'un même appartement & des mêmes meubles.

Suetone.

Vespasien & Tite se firent un honneur & un plaisir de conserver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, sans y faire aucun changement.

Suet. in vit. Vesp.

cap. 2.

Ces Maîtres du monde ne se trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avoit été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien, qui ne passe pas la grandeur

de nos maisons ordinaires, & qui n'égale point celles de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses, (& souvent sortis de quelle origine!) bâtissent à la ville & à la campagne de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux. Tôt ou tard la maison, la vigne, & l'héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtimens, & servent à agrandir leurs jardins & leurs parcs.

*Vie du
Cardinal,
d'Amboise
par Baudier.*

Ce que l'histoire nous apprend du Cardinal d'Amboise, Archevêque de Rouen & Ministre d'Etat sous Louis XII. est un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une terre voisine de la belle maison de Gaillon, qui dès-lors appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier sa fille; &, pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre sa terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occasion; mais le Cardinal, sachant le motif du Gentilhomme, lui laissa sa terre, & lui donna gratuitement l'argent dont il avoit besoin.

*Mgr. le
Duc de
Bourgogne.*

Nous avons eu de nos jours un Prince dont la France regrettera éternellement la perte, par beaucoup d'autres endroits, & en particulier à cause de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faste, &

pour toute dépense inutile. On lui proposoit d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode : comme il n'y avoit point de nécessité , il aima mieux conserver les anciennes. Un bureau de quinze cents livres qu'on lui conseilloit d'acheter , lui parut d'un trop grand prix ; il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble, & il s'en contenta. Il en étoit ainsi de tout ; & le motif de cette épargne , étoit de se mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un royaume , & quel présent du ciel , qu'un Prince de ce caractère ! En fait de solide gloire & de véritable grandeur , combien un tendre amour pour les peuples , qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager , est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtimens !

C'est ce que le Roi Louis XIV. près de mourir , c'est-à-dire, dans un temps où l'on juge sainement des choses , fit entendre au Roi actuellement régnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna , a dont ont a cru avec raison devoir conserver à jamais la mémoire. *J'ai trop aimé la guerre* , lui dit-il , *ne m'imitex pas en cela , non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites.* Dans le dernier entretien qu'il eut à Seaux tête à tête avec son petit fils

*a Dernieres paroles de Louis XIV. au Roi Louis XV.
de l'Imprimerie du Cabinet du Roi.*

à M. Vit-
ement..

qui partoît pour l'Espagne, il lui avoit recommandé la même chose : & le Roi d'Espagne a rapporté à une personne de qui l'on tient ceci, que son grand-pere lui avoit dit ces paroles les larmes aux yeux.

§. III.

AMEUBLEMENTS, HABILLEMENTS, EQUIPAGES.

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable, parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais est hors de lui, & lui est entièrement étranger. Cependant voilà en quoi la plupart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne, ameublements, habillements, équipages. Ils enflent & grossissent le plus qu'il peuvent par tout cet appareil, l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes. Par-là ils s'estiment fort grands, & se flattent de paroître tels aux yeux des autres.

a Mais pour juger sainement de leur grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quel-

a Nemo istorum quos divitiarum honoresque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo magnus videtur? Cum basi illum sua metiris. . . Hoc

laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi, ea quibus adornatus est. Atqui cum voles veram hominis

ques moments leur train & leur suite. On reconnoît pour lors qu'ils ne paroissent grands & élevés , que parce qu'on les considéroit sur leur base. Quand ils sont réduits à eux seuls , à leur propre fonds , à leur juste mesure , ce vain fantôme disparoît. Ils sont riches & parés au dehors , comme le sont les murailles de leurs appartements ; au dedans ce n'est souvent que petitesse , que bassesse , que pauvreté , que vuide affreux de tout mérite ; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & les plus honteux désordres.

a Dieu , dit quelque part Sénèque , ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui sont l'objet de nos vœux , qu'en les accordant souvent , comme il fait , à des misérables & à des scélérats , & en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet , où ceux-ci en seroient-ils réduits , si l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors ?

æstimationem inire , & scire qualis sit , nudum inspicere. Ponat patrimonium , ponat honores , & alia fortunæ mendacia. *Senec. Ep.* 76.

Auro illos , argento , & ebore ornavi : intus boni nihil est. Isti , quos pro felicibus aspicitis , si , non qua occurrunt , sed qua latent videritis , miseri sunt , sordidi , turpes , ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culti. Ita-

que , dum illis licet stare , & ad arbitrium suum ostendi , nitent & imponunt : cum aliquid incidit quod disturbet ac detegat , tunc apparet quantum altæ ac veræ sordiditatis alienus splendor absconderit. *Id. lib. de Provid. cap. 6.*

a Nullo modo magis potest Deus concupita traducere , quam si illa ad turpissimos defert , ab optimis abigit. *Ibid. cap. 5.*

& combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu & exposé même au mépris , parce qu'il étoit caché sous un vil habit , & sous un extérieur peu frappant ?

Plut. in vit. Philop. Philopémen , le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans la Grece , qui illustra si fort la République des Achéens par son rare mérite , & que les Romains même ont appelé par admiration le dernier des Grecs ; Philopémen , dis-je , étoit pour l'ordinaire vêtu fort simplement , & marchoit assez souvent sans suite & sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis , qui attendoit le Général des Achéens , le prit pour un domestique , & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine , parce que son mari étoit absent. Philopémen quitta sans façon son manteau , & se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant , s'écria , dans la surprise que lui causa un tel spectacle : *a* Qu'est ce donc , Seigneur Philopémen , & que veut dire ceci ? C'est , repliqua-t-il , que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine.

Plut. in Apophthegm. Scipion Emilien , pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut , ne fit aucune

a Τί τῦτο (ἔφη) φιλοπέμην , τί γάρ ἄλλο ,
(ἔφη δαρίζαι κεῖνος) ἢ κακῶς ὀψίας δίκας εἶσθαι.
acquisition,

acquisition , & ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent , & trois marcs de vaisselle d'or , quoiqu'il eût été le maître de toutes les richesses de Carthage , & qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Ayant été député par le Sénat Romain , avec un plein pouvoir , pour remettre le bon ordre dans les villes & dans les provinces , & pour être l'inspecteur des nations & des rois , quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome , qu'il eût été adopté dans une des plus riches , & qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'Empire Romain , il ne mena avec lui qu'un ami , encore étoit-ce un philosophe , & cinq domestiques : l'un desquels étant mort dans le voyage , il se contenta des quatre qui lui restoiént , jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Aussi - tôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre suite , la renommée le découvrit , malgré les précautions que sa modestie avoit prises , & attira au devant de lui toute la ville à la descente du vaisseau. ^a Sa personne seule , sans autre escorte que celle de ses vertus , de ses exploits & de ses triomphes , lui suffit

Panétius.

^a Cum per socios & exterâs gentes iter faceret , non mancipia sed victoriæ numerabantur ; nec , quantum auri & argenti , sed

quantum amplitudinis pondus secum ferret , aestimabatur. *Val. Max. l. 4. cap. 3. n. 13.*

pour faire disparaître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à sa rencontre avec toute la cour, & pour attirer sur lui seul les yeux, les acclamations, & les applaudissements de tout le monde.

*Senec.
Ep. 47.*

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point juger des hommes par le dehors, comme on n'estime point un cheval par sa parure. Un rare mérite peut être caché sous un vil habit, comme un vêtement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en second lieu, qu'il faut plus de courage & de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au dessus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une espèce de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une manière de vivre simple, pauvre, frugale. Séneque, tout philosophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroître, avoit conservé quelque chose de cette mauvaise honte; & a il en fait lui-même l'aveu au sujet d'un chariot de paysan dont on se servoit quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisoit rougir malgré lui, quand d'hon-

a Vix à me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa testis verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorum incidimus, invitus erubescio: quod argumentum est, ista quæ probo, quæ laudo, nondum habere

certam fidem & immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriatur. Parum adhuc profeci: nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc cuncto opinionum viatorum. *Senec. Ep. 17.*

mêmes gens le rencontroient sur le chemin dans cet équipage ; preuve certaine , dit-il , qu'il n'étoit pas bien sincèrement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit sur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un chariot de paysan , ajoute-t-il , fait donc cas d'un chariot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu , que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté & la frugalité , d'être encore attentif à ce que diroient les passants.

Agésilas , Roi de Lacédémone , étoit *Plut. in v. Agésil.* en cela plus philosophe que Sénèque. L'éducation de Sparte l'avoit aguerri contre cette mauvaise honte. Pharnabaze , Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perse , avoit souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue se fit en plaine campagne. Le premier parut avec tout le faste & tout le luxe de la cour des Perses. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de superbes tapis , & on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas , vêtu tout simplement , n'y fit point tant de façon ; il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit , & ne pouvant soutenir une telle comparaison , rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien , en l'imitant. C'est qu'un autre cortège bien plus brillant que tout l'or & l'argent de Perse ,

environnoit Agésilas, & le rendoit respectable ; je veux dire , son nom , sa réputation , ses victoires , & la terreur de ses armes , qui faisoit trembler le Roi de Perse jusques sur son trône.

1. *Dio.* Les Empereurs 1 Nerva , 2 Trajan , 3

2. *Plin. pāq.* Antonin , 4 Marc-Aurele , firent vendre

3. *Capitol.* les palais , la vaisselle d'or & d'argent ,

4. *In vit.* les meubles précieux , & toutes les su-

M. Aur. perfluités dont ils pouvoient se passer , &

Viñ. tom. & Eu- que leurs prédécesseurs avoient accumu-

rop. lées par la seule envie de posséder seuls

ce qu'il y a de plus rare & de plus beau.

Ces mêmes Princes , aussi-bien que Vespasien ,

Pertinax , Sévere , Alexandre ,

Claude II. Tacite , que leur mérite seul

éleva à l'empire , & que tous les siècles

ont admirés comme les meilleurs & les

plus grands Princes , ont toujours aimé

une grande simplicité dans leurs habits ,

dans leurs meubles , dans tout leur ex-

térieur , & n'ont eu que du mépris pour

tout ce qui sentoit le faste & le luxe. En

retranchant toutes ces dépenses inutiles ,

ils trouvoient un plus grand fond dans

leur modestie , que les plus avarés dans

leurs rapines ; & sans chercher à se re-

lever par un éclat extérieur , a ils ne se

montroient Empereurs que par le soin

des affaires. Dans tout le reste ils s'éga-

loient aux autres citoyens , & vivoient

Plin. Pa-
neg.

Dio. lib.
66.

α τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν , ἀυτοκράτωρ ἡγορίζετο .

en simples particuliers. Mais plus ils s'abaissoient , plus ils paroissoient grands & augustes.

Vespasien, dans les jours solennels, ^{Sueton. cap. 2. vit.} buvoient dans une petite tasse d'argent ^{Vesp.} que lui avoit laissé sa grand'-mere qui ^{Plin. pag. neg.} l'avoit élevé. La suite de Trajan étoit fort modeste & médiocre. Il n'envoyoit point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, & il vouloit bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laisser passer le train des autres. ^{M. Aur. vit.}

Marc-Aurele portoit encore plus loin ^{Dio. Julien. Cas-} l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe & de faste. Il couchoit sur la dure : dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philosophe ; il se passoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on portoit devant les Césars & les Augustes. Et ce n'étoit point par l'ignorance du grand & du beau qu'il se conduisoit ainsi , mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre , & par l'intime persuasion où il étoit que la plus grande gloire , aussi bien que le principal devoir de l'homme, sur-tout s'il a quelque pouvoir, & s'il se trouve dans une place distinguée, c'est d'imiter la divinité, en se mettant en état d'avoir besoin de très-peu de chose pour lui, & en faisant aux autres tout le bien dont il est capable.

Vie du
Cardinal
d'Ossat.

Arnaud d'Ossat, si célèbre par son adresse merveilleuse dans les négociations, quoiqu'il ne fût point meublé, à beaucoup près, en Cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche, (c'est-à-dire, le carrosse) & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuse lui envoya présenter trois semaines après sa promotion. Car, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence & modestie que j'ai toujours gardée.* Une telle disposition est bien plus rare & bien plus estimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

Let. 181.

Lib. 34
n. 7.

Le Tribun du peuple qui se rendit l'avocat des Dames Romaines contre le sévère Caton, pour leur faire restituer après la seconde guerre Punique, le droit d'user d'or & d'argent dans leurs habits, semble insinuer que la parure étoit comme leur partage naturel, dont elles ne pouvoient se passer; & que ne pouvant aspirer aux dignités, au sacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y auroit, non seulement de la dureté, mais de l'injustice, à leur refuser une consolation que la seule nécessité des temps leur avoit fait retrancher. Cette raison put toucher le peuple, mais elle ne fait pas d'honneur au sexe, qu'elle taxe de petitesse & de foiblesse d'esprit, en faisant voir combien

il est sensible aux plus petites choses. *Virtorum hoc animos vulnerare posset : quid mulierularum censetis , quas etiam parva movent ?*

Cependant l'histoire nous apprend que les Dames Romaines se dépouillerent généreusement de tous leurs bijoux, & donnerent tout leur or & leur argent, dans une premiere occasion, pour mettre la République en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon, & on leur accorda pour cela d'honorables distinctions; & dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux Dames le droit & le privilege de pouvoir être louées publiquement après leur mort aussi bien que les hommes. Dans la seconde guerre Punique les veuves porterent de même leur or & leur argent au trésor public pour aider l'Etat dans l'extrême besoin où il se trouvoit. *Liv. 5.
n. 25.*

La fameuse Cornélie, fille du grand Scipion, & mere des Gracques, est connue de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de noblesse plus illustre, ni de maison plus riche que la sienne. Une Dame de Campanie l'étant venu voir, & logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix, pour la toilette des femmes; or & argent, bijoux, diamants, brasselets, pendants d'oreilles, & tout cet attirail que les Anciens appelloient

mundum muliebrem. Elle s'attendoit à en trouver encore davantage chez une personne de cette qualité, & demanda avec beaucoup d'empressement à voir sa toilette. Cornélie fit durer adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfants qui étoient aux écoles publiques ; & quand ils furent rentrés : Voilà , dit-elle, en les lui montrant , “ ma parure & mes bijoux. „ *Et hæc , inquit , ornamenta mea sunt.* Il ne faut que se demander à soi-même ce qu'on pense naturellement au sujet de ces deux Dames, pour reconnoître combien la noble simplicité de l'une l'emporte au dessus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite, en effet, & quel esprit y a-t-il à amasser à force d'argent beaucoup de pierreries & de bijoux, à en tirer vanité, & à ne savoir parler d'autre chose, Et au contraire quelle force d'esprit n'ya-t-il point, sur-tout pour une Dame de la première qualité, de se mettre au dessus de ces bagatelles, de faire consister son honneur & sa gloire dans la bonne éducation de ses enfants, de n'épargner aucune dépense pour y réussir, & de montrer que la noblesse & la grandeur d'ame est de tous les sexes !

*Oufc. de
Loyfel.*

“ L'Archevêque de Bourges (de Beaulnes) dans la Harangue qu'il fit aux Etats de Blois contre le luxe, principalement en ce qui étoit des coches, c'est-à-dire, des carrosses, dont plusieurs

„ personnes de médiocre condition com-
 „ mençoient à se servir , relève extrême-
 „ ment la modestie de la premiere Pré-
 „ sidente de Thou ; laquelle , pour mon-
 „ trer exemple aux autres Dames de qua-
 „ lité , s'étoit toujours contentée de se
 „ faire porter en trouffe à cheval lorf-
 „ qu'elle faisoit ses visites dans la ville. „
 Ce qu'il y a de beau & de louable dans
 ce trait d'histoire, n'est pas de faire ses vi-
 sites monté en croupe sur un cheval ; tel-
 les étoient les mœurs de ce temps-là ; mais
 c'est la force & la grandeur d'ame de
 cette Dame, qui croyoit que c'étoit soute-
 nir la dignité de son rang & être vérita-
 blement premiere Présidente, que de don-
 ner aux autres l'exemple de modestie &
 de simplicité.

§. IV.

DU LUXE DE LA TABLE.

IL fut porté à Rome, dans les derniers
 temps de la République , à un excès qui
 paroît à peine croyable ; & sous les Em-
 pereurs , on enchérit encore sur ce qui
 s'étoit pratiqué jusques-là.

Luculle , qui d'ailleurs avoit d'excel-
 lentes qualités, crut, au retour de ses cam-
 pagnes, devoir substituer à la gloire des
 armes & des combats celle de la magni-
 ficence , & il tourna tout son esprit de ce
 côté-là. Il employa des sommes immen-
*Plut. in
vit. Lucul.*

ses pour ses bâtimens & pour ses jardins ; il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table ; il vouloit que chaque jour elle fût servie avec la même sumptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître - d'hôtel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : " Ne savois-tu pas ,
 „ lui dit-il , que Luculle devoit manger
 „ aujourd'hui chez Luculle ? „ Ciceron & Pompée , ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas , voulurent un jour le surprendre , & s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demanderent à dîner , & ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fit manger dans la salle d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude & une opulence qui surprit & effraya les conviés. Ils ne savoient pas que *la salle d'Apollon* étoit le mot du guet , & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille * drachmes.

* *Vingt-cinq mille francs.*

Si la bonne chère & le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire , Luculle étoit le plus grand homme de son temps. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit , & même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisoit pour lui seul des dépenses

énormes & insensées ? Voilà pourtant de quoi il se repaissoit. Je ne fais si les convives qui admiroient sans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus sages que lui. Car c'est ce qui entretenoit sa folie & sa maladie. *Irritamentum est omnium, in qua insanimus, admirator & conficius.* *Senec. Epist. 94.* Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure, par laquelle on veut se rendre considérable, vastes appartements, meubles précieux, riches vêtements. *a* Tout cela est pour la montre, & non pour l'usage ; pour les spectateurs, & non pour le maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal & modeste, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisoit rôtir en même temps. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand ; & ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il falloit que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairoit au

a Quid miraris ? quid stupes ? Pompa est. Ostenduntur istæ res, non possidentur. *Senec. Epist. 110.*

Ambitio & luxuria scenam desiderant, sanabis ista,

si absconderis. *Id. Epist. 94.*

Assuescamus à nobis removere pompam, & usus rerum non ornamenta memineri. *Id. de tranquill. animi. cap. 9.*

maître de la maison de se mettre à table ; il trouvât des viandes les plus exquisés cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers ; plusieurs perles d'un prix infini fondues & infusées dans une liqueur , pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste & de luxe qui déshonorent l'humanité , opposons la modestie & la frugalité d'un Caton , l'honneur de son siècle & de sa République , (je parle de l'ancien , surnommé ordinairement le Censeur.) Il se glorifioit

*Plut. in
vit. Caton.
Cens.*

** Trois li-
vres quin-
ze sols.
* Cinq-
se livres.*

de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers & de ses domestiques ; de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passât * trente sesterces ; de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de * cent drachmes d'argent. Il avoit appris , disoit-il , à vivre ainsi , par l'exemple du célèbre Curius , ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie , & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins , étoit voisine de celle de Caton , & par cette raison il le regardoit comme un modèle que le titre du voisinage devoit encore lui rendre plus respectable.

C'est ce Curius que les Ambassadeurs des Samnites trouverent dans une maison petitement & pauvrement bâtie, assis au coin de son feu, où il faisoit cuire des racines, & qui refusa avec hauteur leurs présents, ajoutant que quiconque se pouvoit contenter d'un tel repas, n'avoit pas besoin d'or; & que pour lui, il estimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle; mais ils en faisoient une si profonde sur plusieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fussent au comble des richesses & de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste Empire, & qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs, ils croyoient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au dessus de la corruption de leur siècle, ils se rapprochoient de ces vénérables modeles de l'antiquité, formés sur les regles de la raison la plus pure, & sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chere, & qu'il voulut dans tout son extérieur

imiter la modestie & la frugalité des Anciens. C'est par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenses excessives, sur-tout celles de la table. *a*

*Tacit. An.
lib. 3. c. 52.*

Et ce désordre, qui avoit paru à Tibere au dessus des remèdes, qui s'étoit infiniment accru depuis sous les mauvais Princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines, n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété & de sa simplicité, & au desir qu'on

*Sueton.
l. 8. c. 8.*

eut de lui plaire en l'imitant. Il dégradade même & déshonora le luxe & la mollesse, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoutant: *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail.*

Præfectorum.

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, Sévere, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II, Probe, tous Princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, & disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes, & en ont sévèrement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chère. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures

a Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit antiquo ipse cultu victuque obsequium inde in princi-

pem, & æmulandi amor, validior quàm poena ex legibus & metus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 55.*

* les plus communes qu'on donne aux soldats; & afin qu'ils n'en puissent douter, Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée, la dépense journaliere de sa maison, dont le détail ^a nous étonne, étoit si modique, qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or, & celle d'argent n'alloit pas à trois cents marcs; de sorte que, quand il vouloit traiter beaucoup de monde, il empruntoit de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'Officiers qui lui en falloit dans son ordinaire. Ce n'étoit point par un esprit d'épargne qu'il en usoit ainsi; car jamais Prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu, comme il le répétoit souvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que consistoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'Etat, & dans la vertu de ceux qui gouvernent.

* Ptolémée, Roi d'Egypte, long-temps auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modestie. Il n'avoit dans son palais que peu de vaisselle, dont la quantité étoit bornée à son usage particulier.

* Fromage, lard, fèves, légumes.

Lamp. in vit. Alex.

* Fils de Lagos. Plut. in Apoph. thegm.

a Quinze pintes de vin par jour, trente livres de viande, & 80. livres de pain. On y ajoutoit seulement un oison les jours de fête, & dans les plus grandes solennités, un faisan ou deux, & deux chapons, Lamp. in vit. Alex.

Et quand il donnoit à manger à ses amis ; il en envoyoit querir chez eux , *a* en déclarant qu'il est plus digne d'un Roi d'enrichir les autres , que d'être riche lui-même.

Synesius. Ce que l'histoire rapporte de l'Empereur *b* Probe , qui tient un des premiers rangs entre les plus grands Princes , & sous quil'Empire Romain monta au comble de son bonheur , n'est pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perses , comme il s'étoit assis à terre sur l'herbe pour y prendre son repas , qui n'étoit composé que d'un plat de pois cuits la veille , & de quelques morceaux de porc salé , on vient lui annoncer l'arrivée des Ambassadeurs de Perse. Sans changer ni de posture , ni d'habit , qui consistoit en une casaque non de pourpre , mais de laine , & en un bonnet qu'il portoit , parce qu'il n'avoit pas un cheveu ; il commanda qu'on les fit approcher , & il leur dit qu'il étoit l'Empereur , & qu'ils pouvoient dire à leur Maître , que s'il ne pensoit à lui , il alloit rendre en un mois toutes ses campagnes aussi nues d'arbres & de grains , que sa tête l'étoit de cheveux ; & en même temps il ôta son bonnet , pour leur faire

a Τῷ πλετεῖν ἐλεγε τὸ
πλετίζειν εἶναι βασιλικόν.
τιρον.

*rin : Mais M. de Tillemont ,
après le P. Peteau , prétend
que cela convient mieux
à Probe.*

b Synesius le nomme Ca-

mieux comprendre ce qu'il leur disoit. Il les invita à prendre part à son repas, s'ils avoient besoin de manger; sinon, qu'ils n'avoient qu'à se retirer à l'heure même. Les Ambassadeurs firent leur rapport à leur Prince, qui fut tout effrayé, aussi bien que ses soldats, d'avoir affaire à des gens si ennemis des délices & du luxe. Il vient lui-même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le parallele de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici sur le faste & sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtimens, les meubles & les vêtements les plus précieux, la table le plus somptueusement & le plus délicatement servie, & où l'on n'apperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de Consuls, de Dictatures, de l'Empire même du monde entier; je demande, en ne consultant que le bon sens & la droite raison, de quel côté on mettra le noble & le grand, & auquel des deux l'on croira devoir accorder son estime & son admiration. La délibération ne sera pas difficile. Et c'est ce sentiment naturel, & non étudié, que je regarde comme la règle du bon goût sur la solide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modestie & de frugalité, mon dessein n'est pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre siècle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de regret, en voyant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens païens ? & combien devroit-on faire d'efforts pour se rapprocher au moins en quelque degré de ces premières règles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus de courage ou la liberté d'y atteindre ?

Mon dessein, en rapportant ces exemples, est premièrement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme méprisable ni comme malheureux ceux qui menent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Sénèque à l'occasion de ces exemples même dont je parle. *a* Croyons-nous, dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus

a Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam nunc vitia nostra sustentat, infelices erant, qui sibi manu sua parabant cibum, quibus terra cubile erat,

quorum testa nondum aure fulgebant, quorum templa nondum gemmis nitebant ?
Senec. de consolat. ad Helv. cap. 10.

soutiennent encore aujourd'hui un Empire que nos vices auroient fait périr depuis long-temps, fussent fort à plaindre, parce qu'ils se préparoient eux-mêmes à manger, parce qu'ils n'avoient que des lits fort durs, parce qu'on ne voyoit ni or ni diamants dans leurs maisons & dans leurs temples ?

J'ai bien senti qu'on pourroit me faire une objection sur tout ce que je dirois des anciens Grecs & Romains. Car, quoiqu'ont ait du respect pour les exemples de la frugalité, de la simplicité, de la pauvreté d'Aristide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, &c. Il est assez naturel d'en rabattre quelque chose par la persuasion où l'on est que dans des Républiques pauvres il ne leur étoit guere possible de vivre autrement ; & il reste un doute dans la plupart des esprits, si ces exemples peuvent être d'usage pour notre siècle, qui est plus riche & plus abondant, & où l'on se rendroit ridicule de vouloir les imiter. Mais il me semble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complètes & sans réplique. En effet, si ces Maîtres du monde, dont les richesses égaloient la puissance, qui succédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chère & les folles dépenses aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modestie, la sim-

plicité, la pauvreté, que peut-on repliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet ?

Je demande si ces grands Princes dont je viens de parler, si ces hommes extraordinaires, si ces génies supérieurs n'avoient pas le goût de la véritable grandeur & de la solide gloire ; si toutes les nations & tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits ; si quelqu'un osa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance, ou la dignité de leur rang, ou la majesté de l'Empire ; si ce ne sont pas au contraire ces qualités là même qui les ont rehaussés davantage, & qui leur ont attiré plus universellement l'estime, l'amour, l'admiration de la postérité ? Un particulier aujourd'hui se pourroit-il flatter d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & se devoit-il croire ou malheureux ou déshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, & de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurele ? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui, se donnant pour maître consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit son siècle par cette malheureuse science ?

*Senec. de Qui scientiam popinæ professus, disciplina sua
consol. ad seculum infecit. Préférera-t-on aux grands
Helv. cap. 10. exemples que j'ai cités, ceux de Cali-
gula, de Néron, d'Othon, de Vitellius,*

de Commode, d'Héliogabale? Car par un bonheur inestimable, tous les bons Empereurs généralement & sans exception ont été du caractère que je recommande ici; & généralement tous les méchants Empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

En second lieu, mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens, dans les grands hommes de l'antiquité, le fonds même & le principe d'où partoient le généreux mépris qu'ils faisoient de ce que presque tous les hommes admirent & recherchent. Car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'ame qui est véritablement estimable. On peut au milieu des richesses & des grandeurs, être détaché & modeste: comme l'on peut dans l'obscurité d'une vie pauvre & malheureuse, conserver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin est regardé ^{*Dio. lib. 70.*} comme l'un des plus grands Princes qui aient jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la postérité, que ni le peuple Romain, ni les soldats, ne pouvoient ^{*Capitol. in vit. T. Ant.*} souffrir d'Empereur qui ne portât son ^{*Capitol in vit. Macrin.*} nom, & Alexandre Sévere trouva même ^{*Did. Ge- 1^{re}.*} ce nom trop auguste pour oser le prendre. Antonin, par une égalité d'esprit, ^{*Lamprid. in vit. Alex- and.*} & une grandeur d'ame qui le rendoit indépendant de toutes les choses exté-

M. Aurel.
l. 1. c. 18.
& l. 6. c.
23.

rieures, se contentoit, pour l'ordinaire, de ce qu'il y a de plus simple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans sa nourriture, dans son logement, dans son lit, dans ses domestiques, dans ses habits, ne voulant que les étoffes communes, & qui se rencontroient les premières; aussi usoit-il des commodités qui se présentoient, sans les rejeter par vanité; prêt à user de tout avec modération, & à se priver de tout sans chagrin.

C'est ce fonds & cette disposition d'esprit, que la femme de Tubéron, dont j'ai déjà parlé, admiroit sur-tout dans son mari, selon la remarque judicieuse de Plutarque. « Elle ne rougissoit point, » dit cet Historien, de la pauvreté de son mari, mais elle admiroit en lui la vertu qui le faisoit consentir à rester pauvre: c'est-à-dire, le motif qui le retenoit dans sa pauvreté, en lui interdisant les moyens de s'enrichir, qui sont ordinairement peu honnêtes, & mêlés d'injustice. Car les voies légitimes d'amasser du bien étoient très-rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre pour récompense des services qu'il rendoit à l'Etat, ni gratification, ni pension, ni aucune

α Οὐκ αἰχνομενῇ τὴν πείραν τῶ ἀνδρός, ἀλλὰ θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν ὃν ἡρενῆς ἦν.

autre sorte de bienfaits , que les Officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit guere devenir riche, qu'en pillant les Provinces comme les autres Magistrats & les autres Généraux. Et c'est cette grandeur d'ame, ce désintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui faisoient rejeter tous les indignes moyens de sortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raison. Infiniment élevée au dessus des sentiments ordinaires, elle démêloit à travers les voiles de la pauvreté & de la simplicité, la grandeur d'ame qui en étoit la cause, & se croyoit obligée de respecter encore davantage son mari par l'endroit même qui l'auroit peut-être rendu méprisable à d'autres. *Θαυμάζουσα*

τὴν ἀπαρτίαν δι' ἧς πένης ἦν.

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'Histoire, parce que rien n'est plus capable de leur former le goût & le jugement; & c'est à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de l'Histoire moderne, & sur-tout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité & de la modestie de M. de

Turenne dans son train & dans ses équipages.

“ Il se cache , dit M. Fléchier dans son
„ Oraison funebre ; mais sa réputation
„ le découvre. Il marche sans suite &
„ sans équipages ; mais chacun dans son
„ esprit le met sur un char de triomphe.
„ On compte , en le voyant , les ennemis
„ qu’il a vaincus , non pas les serviteurs
„ qui le suivent. Tout seul qu’il est , on
„ se figure autour de lui ses vertus & ses
„ victoires qui l’accompagnent. Il y a je
„ ne sais quoi de noble dans cette hon-
„ nête simplicité ; & moins il est superbe ,
„ plus il devient vénérable „ Il avoit le
même caractere en tout ; dans ses bâti-
ments , dans ses meubles , dans sa table.
M. de Catinat , digne disciple d’un tel
maître , l’imita dans cette simplicité ,
comme dans ses vertus guerrieres.

J’ai entendu dire à des Officiers qui
avoient servi sous ces deux grands hom-
mes , qu’à l’armée leurs tables étoient ser-
vies proprement , mais très-simplement ;
qu’elles étoient abondantes , mais mili-
taires ; qu’on n’y mangeoit que des vian-
des communes , & qu’on n’y buvoit que
du vin tel qu’il naissoit dans le pays où
les troupes se trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté , que son
grand âge & ses infirmités avoient mis
hors d’état de servir , avoit un fils , dont
il faisoit préparer les équipages pour la
campagne.

campagne. Son Maître-d'Hôtel ayant fait par ordre du fils, une ample provision de truffes, de morilles, & de toutes les autres choses nécessaires pour faire d'excellents ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt vu de quoi il s'agissoit, qu'il jeta le mémoire avec indignation, en disant : " C'est n'est pas
 „ ainsi que nous avons fait la guerre.
 „ De la grosse viande apprêtée simple-
 „ ment, c'étoient-là tous nos ragoûts.
 „ Dites à mon fils, que je ne veux entrer
 „ pour rien dans une dépense aussi folle
 „ que celle-là, & aussi indigne d'un
 „ homme de guerre. „ On tient ceci d'un
 Officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté,

Le même homme a remarqué que dans la dernière guerre les Officiers qui se trouvoient rassemblés à Paris, ne s'entretenoient presque que de la bonne chère qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le Code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier à la simplicité & la fru-

a Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moyens aux Officiers Généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles & superflues, comme celles qui se sont en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & somptueux qu'ils ne sont ordi-

galité des repas, entre pour cela dans un fort grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un prince habile dans l'art de régner, comprend aisément de quelle importance il est pour l'Etat de bannir des armées tout luxe & toute magnificence; *a* de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer *b* par une fausse politesse, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes; & de couvrir de honte des profusions qui consomment en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

§. V.

DIGNITÉS, HONNEURS.

LES Dignités, & les marques de respect qui y sont attachées, peuvent avoir de quoi flatter agréablement l'ambition & la vanité de l'homme; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une vé-

nairement en leurs maisons; ce qui non seulement incommodé les plus riches, mais ruine entièrement les moins accommodés, qui à leur exemple, par une fausse réputation, croient être obligés de les imiter. Défend Sa Majesté aux Lieutenants Généraux, &c. qui tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages & du rôti, avec des entrées & entremets qui ne seront que des grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucunes assiettes volantes ni

hors d'œuvre, &c. Réglemens du 24 Mars 1672. & du premier Avril 1705.

a Ambitione stolidi luxuriosos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli luerantur. Tacit. hist. lib. 1. cap. 88.

b Paulatim discessum ad delinimenta vitiorum, balnea, & conviviorum elegantiam; idque apud imperitos humanitas vocatur. Tacit. in vit. Agric. cap. 21.

ritable gloire, ni une solide grandeur, parce qu'elles lui sont étrangères, qu'elles ne sont pas toujours la preuve & la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps ni de l'esprit, qu'elles ne remédient à aucun de ses défauts, & que souvent au contraire elles ne servent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, & les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sagement des choses, sans se laisser éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils se trouvoient plutôt chargés qu'honorés; & plus elles étoient élevées, plus ce poids leur a paru pesant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité souveraine & la royauté; & il n'y a rien en même temps de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser: les travaux & les peines dont elle est inséparable, font qu'on admire encore davantage ceux qui en remplissent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refuserent le sceptre qui leur étoit offert, avoient bien compris, comme Ephestion le leur dit, qu'il y avoit infiniment plus de gloire à mépriser la royauté, qu'à l'accepter: *primi intellixisti quanto majus esset regnum fastidire, quàm accipere.* Et la réponse Q. Cur.
l. 4. n. 1.

d'Abdolonyme, qu'on avoit tiré de la poussière pour le faire monter sur le trône, marque assez quels étoient ses sentimens. Alexandre lui ayant demandé comment il avoit porté son état de pauvreté & de misère : „ Plaise aux dieux, „ répondit-il, que je puisse porter la „ royauté avec autant de force & de courage ! *Utinam, inquit, eodem animo regnum „ pati possim !* Ce mot, *regnum pati*, porter, „ souffrir la royauté, est plein de sens, & signifie qu'il la regardoit comme un fardeau plus pesant & plus dangereux que la pauvreté.

On verra dans la suite combien il fallut faire de violence à Numa Pompilius, second Roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paroissoit d'autant plus formidable, qu'elle lui donnoit un pouvoir presque sans bornes, & que sous le titre spécieux de Roi & de Maître, elle le rendoit effectivement le serviteur & l'esclave de tous ses sujets.

*Vopisc. in
vit. Tacit.
& Probi.*

Tacite & Probe, qui ont fait tant d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'Empire malgré eux. Le premier eut beau représenter son âge avancé & sa foiblesse, qui le mettoit hors d'état de marcher à la tête des armées : a tout le Sénat lui répondit que c'étoit à son esprit & à sa prudence que l'empire étoit

a Quis melius quam senex imperat ? Imperatorem te, non militem fa-

cimus. Tu jube, milites pugnent : animum tuum, non corpus eligimus.

confié, & que c'étoit son mérite que l'on choisissoit, & non son corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire, nous apprend quels étoient ses véritables sentiments.

„ Je n'ai jamais désiré, lui dit-il, la place
 „ où je suis; je n'y suis monté qu'à re-
 „ gret, & je n'y demeure que parce que
 „ j'y suis forcé par la crainte de jeter la
 „ République dans de nouveaux périls,
 „ & de m'y exposer moi-même.

Après la mort de l'Empereur Maximilien, on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus considérables Concurrents furent François I. & Charles V. Les Electeurs, pour mettre fin à ces contestations, résolurent de les exclure tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme de leur nation, & du nombre des Electeurs. Ils choisirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe, surnommé le Sage, qui demanda deux jours pour se déterminer, & au troisième il remercia les Electeurs avec beaucoup de modestie, en leur représentant qu'à l'âge où il étoit, il ne se sentoit pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pu vaincre sa résistance, les Electeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre, l'assurant qu'ils s'en rapporte-

*Vie de
 Charles
 V. par La-
 si.*

roient à son avis. Frédéric refusa longtemps de le faire ; mais enfin , forcé par les vives instances des Electeurs , il se déclara pour le Roi Catholique.

*Lamprid
in vit A-
lex. Sever.*

Ce que nous avons dit de l'autorité souveraine , il faut le dire de toutes les places de l'Etat , & de toutes les Magistratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux , & cherché ceux qui fuyoient les emplois. Il ont vu , malgré les ténèbres de l'infidélité “ que „ la République ne pouvoit être sûrement „ confiée qu'à ceux qui avoient assez de „ mérite pour n'oser s'en charger. „ Et ils cherchoient avec tant de soin des hommes dignes des premières places , qu'ils en trouvoient à qui il falloit faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités , que le danger qui les environne ; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement , ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique ; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même ; qu'on en est esclave dès qu'on la desire , & qu'on est au-dessus d'elle quand on la méprise.

§. VI.

VICTOIRES, NOBLESSE D'EXTRACTION,
TALENTS DE L'ESPRIT, RÉPUTATION.

Je réunis sous un même titre ces avantages, quoique très-différents entr'eux, parce qu'ils ont tous quelque chose d'extrêmement flatteur & de séduisant, & qu'ils paroissent avoir quelque chose de plus propre & de plus personnel à ceux qui les possèdent. Mais, quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici, ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire & la véritable grandeur.

V I C T O I R E S.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au dessus de l'homme même, & de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels, il semble que c'est la gloire qui révient des combats & des victoires. Un Prince, un Général, qui marche à la tête d'une nombreuse armée, dont tous les yeux sont tournés vers lui; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'ame, & met en mouvement cent mille bras; qui porte par-tout la terreur & l'effroi; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts & les plus hautes tours; devant qui, en un mot, tout l'univers étonné & tremblant garde le silence :

D iv

un tel homme paroît quelque chose de bien grand, & semble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant, quand on examine de sang froid, sans préjugés, & avec des yeux éclairés par la raison, ces fameux Héros de l'antiquité, ces illustres Conquérants, on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrières n'est qu'un vain fantôme, qui peut imposer de loin, mais qui disparoît & s'évanouit à mesure qu'on s'en approche; & que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe & pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injustice, la cruauté.

Senec. Ep.
94.

C'est ce que Sénèque remarque des plus grands guerriers, & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siècles. On trouve, dit-il, assez de héros qui ont porté au loin le fer & le feu, qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables, qui ont conquis & ravagé de vastes provinces, & qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers couvert du sang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant de peuples, étoient eux-mêmes vaincus par leurs passions. Ils n'ont trouvé personne qui leur résistât; mais eux-mêmes n'avoient pu résister à l'ambition & à la cruauté.

Ibid.

Peut-on appeller autrement que fureur ce mouvement impétueux qui pous-

soit Alexandre dans des pays éloignés & inconnus pour les ravager ? Etoit-il sage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, & de porter par-tout la désolation, en commençant par la Grece même, à laquelle il étoit redevable de son éducation ? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier étoit trop petit ! ^a Il demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croyoit avoir d'infester ainsi les mers. " Le même, repliqua le pirate avec une „ libre fierté, que tu as de piller l'uni- „ vers. Mais parce que je le fais avec un „ petit navire, on m'appelle Brigand ; & „ toi, qui le fais avec une grande flotte, „ on te donne le nom de Conquérant. » Réponse très-spirituelle, & encore plus véritable !

^b Qu'est-ce qui étouffa dans le cœur de César tous les sentiments de fidélité, de soumission, de justice, d'humanité & de reconnoissance qu'il devoit à sa République, qui l'avoit tiré de la foule

^a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno quidam comprehensus pirata respondit. Nam cum idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur, ut mare haberet infestum : ille libera contumacia : Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor ; quia tu ma-

gnâ classe, imperator. *Fragment de Cicéron du troisieme livre de la République, cité par saint Agustin, liv. 4. de la Cité de Dieu, chap. 4.*

^b Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac publica immisit ; Gloria, & ambitio, & nullus supra cæteros eminendi modus. *Senec. Ep. 94.*

des citoyens pour lui confier les plus grands commandements, & pour lui prodiguer les dignités & les honneurs, sinon une ambition démesurée, & une illusion de fausse gloire, qui lui inspira un desir ardent de voir tous les autres au dessous de lui; & qui lui fit dire, qu'il aimeroit mieux être le premier dans un village, que le second à Rome? Quel autre motif le porta à tourner contre le sein de sa patrie les armes même qu'elle lui avoit mises à la main contre les ennemis de l'Etat, & d'employer toute la puissance & toute la grandeur qu'il ne tenoit que d'elle seule, pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfants? Il pensoit sans doute, comme disoit Civilis, chef des révoltés contre les Romains, que tout est permis à un homme qui a les armes à la main, & qu'on ne rend point compte de la victoire : *victoria rationem non reddi.*

Tacit.
hist. l. 4.
c. 14.

Tout homme équitable & sensé, qui lira attentivement & de suite toutes les vies des hommes illustres Grecs & Romains de Plutarque, s'il s'examine & s'interroge lui-même, sentira au fond de son cœur que ce n'est point à Alexandre ni à César qu'il donne la préférence sur tous les autres; qu'ils ne sont ni les plus grands, ni les plus accomplis, ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine; & qu'il ne les juge pas les plus dignes de son estime, de son amour, de

sa vénération, ni des justes louanges de la postérité.

D'ailleurs, la valeur guerrière laisse souvent des hommes, que des victoires ont rendu célèbres, très-foibles & très-médiocres dans d'autres temps, & par rapport à d'autres objets. Mêlés ^a de bonnes & de mauvaises qualités, ils font effort pour paroître grands, quand ils se donnent en spectacle; mais ils rentrent dans leur petitesse naturelle, dès qu'ils se négligent & qu'ils n'ont plus de témoins. On est étonné, quand on les voit seuls & sans armées, combien il y a de distance entre un Général & un grand homme.

Pour porter sur ces fameux Conquêteurs un jugement équitable & éclairé, il est nécessaire d'apprendre aux jeunes gens à séparer avec soin ce qu'ils ont d'estimable d'avec ce qui est digne de censure. En rendant justice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir souvent ignoré l'usage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir employé au vice & à leurs passions des talents toujours estimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû servir qu'à la vertu. Faute de distinguer des choses si différentes, il

^a *Malis bonisque artibus mixtus, &c. Palam laudantur : secreta male audiebant. Tacit. hist. l. 1. cap. 10.*

n'est que trop ordinaire de confondre leurs véritables motifs avec les prétextes, la fin secrète qu'ils se propofoient avec les moyens qu'ils employoient, leurs talents avec l'abus qu'ils en ont fait. Et par une erreur encore plus pernicioſe, en nous laiſſant trop éblouir par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux & d'injuſte, nous leur accordons une eſtime entière & ſans exception, & nous accoutumons les perſonnes peu attentives à mettre le vice à la place de la vertu, & à combler de louange ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuſes & dignes d'admiration, c'eſt la juſtice de la guerre & la ſageſſe du Conquérant. Car il faut poſer pour principe, que la gloire ne peut jamais être ſéparée de la juſtice : *Nihil honeſtum eſſe poteſt, quod juſtitia vacat* : & ^a que ſi c'eſt la cupidité, & non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle diſpoſition ne mérite point le nom de courage & de force, & ne peut être appellée qu'audace & férocité.

Offic. lib.
1. n. 62.

Hiſt. du
Chevalier
Bayard.

Une parole célèbre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été bleſſé mortellement en combattant pour ſon Roi, & étoit couché au pied d'un

^a *Animus paratus ad periculum, ſi ſua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat quàm fortitudinis. Ibid. n.*

arbre. Le Connétable Duc de Bourbon , qui poursuivoit l'armée des François , passant près de lui , & l'ayant reconnu , lui dit qu'il avoit grande pitié de lui , le voyant en cet état , pour avoir été si vertueux Chevalier. Le Capitaine Bayard lui répondit : *Monsieur , il n'y a point de pitié en moi , car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous , de vous voir servir contre votre Prince , & votre patrie & votre serment.* Et peu après ledit Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté du vainqueur , & le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable.

NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans *a* la noblesse de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne fais quel attrait puissant pour se concilier l'estime , & pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les Nobles , *b* est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cause des grands services qu'ils ont rendus à la République , & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu

a Erat hominum opinion-
ni nobilitate ipsa, blanda
conciliatricula, commen-
datus. *Cic. pro Sext. n.*
21.

b Qua in oratione ple-
rique hoc perficiunt, uti

tantum majoribus eorum
debitum esse videatur ,
unde etiam , quod poste-
ris solveretur , redunda-
ret. *De leg. agr. ad po-
pul. n. 1.*

s'acquitter pleinement à leur égard , & qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

*Senec. de
benef. lib.
4. c. 30.*

Outre le titre de reconnoissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au temps où ils vivent , comme eux-mêmes n'y bornent par leur zele , mais s'efforcent de devenir utiles aux siècles futurs , ^a l'intérêt public demande qu'on paye à leurs descendants ce tribut d'honneur & de considération , qui est pour eux un engagement à soutenir & à perpétuer dans leur famille la réputation de leurs ancêtres , en se piquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs aïeux.

Mais afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse , soit un véritable hommage , il doit être volontaire , & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette , ou l'arracher par force , on perd tout le droit qu'on y avoit , & il se change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance , & qui du haut de son rang méprise le reste des hommes , choque trop l'amour propre , pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande

^a Omnes boni semper nobilitati favemus ; & quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis , & quia

valet apud nos clarorum hominum & bene de rep. meritorum , memoria etiam mortuorum. *Cic. pro Sext.* n. 21.

gloire que de compter une longue suite d'aïeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu ? Le mérite des autres devient-il le nôtre ? *a* Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une salle, rendent-elles un homme plus estimable ? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jusques dans les siècles les plus reculés, & à se perdre dans les ténèbres d'une antiquité obscure & inconnue, *b* nous sommes tous également nobles de ce côté-là, parce que nous avons tous une origine également ancienne.

c Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse, qui est le mérite & la vertu. On a vu des Nobles déshonorer leur nom par des vices *Senec. contrav. 6. l. 1.* bas & rampants, & des roturiers illustrer & ennoblir leurs familles par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation ; mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendants un titre qu'on n'a point reçu de ses aïeux ; de devenir le chef & l'auteur de sa noblesse ; & , pour me servir d'un mot de Tibere, qui vouloit couvrir le défaut de naissance de Curtius - Rufus, très-

a Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus . . . Animus facit nobilem. *Sen. Ep. 44*

b Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo altero nobilior nisi

cui rectius ingenium, & artibus bonis aptius. *Sen. lib. 3. de benef. cap. 28.*

c Nobilitas sola est atque unica virtus. *Juvenal. lib. 3. Sat. 8.*

grand homme d'ailleurs , d'être a né de soi-même.

« Je ne fais pas, disoit autrefois un
 » illustre Romain , à qui la Noblesse
 » reprochoit son peu de naissance , pro-
 » duire en public les images de mes an-
 » cêtres , leurs triomphes , ni leurs con-
 » sulats ; mais je puis , s'il en est besoin ,
 » produire les récompenses militaires
 » dont on m'a honoré , & les cicatrices
 » des blessures que j'ai reçues dans les
 » combats. *b* Ce sont là mes images &
 » mes titres de noblesse , que je n'ai point
 » reçus de mes ancêtres , mais que je me
 » suis acquis par les travaux & les dan-
 » gers que j'ai essuyés. »

Liv. Lib.
4. n. 3.

Il y avoit à Rome , dès les commence-
 ments de la République , une espece de
 guerre déclarée entre la Noblesse & le
 peuple. Les Nobles d'abord croyoient se
 déshonorer en s'alliant à des familles
 plébéiennes ; ils se regardoient comme
 une autre espece d'hommes. Il sembloit
 qu'ils souffrissent avec peine que la po-
 pulace respirât avec eux le même air ,
 & reçût la même lumiere du soleil. Et
 ils avoient mis entre le peuple & les
 honneurs une barriere , que le mérite
 eut bien de la peine dans la suite à for-
 cer. Il resta toujours quelque chose de

a Curtius-Rufus videtur
 mihi ex se natus. *Tacit.*
Annal. lib. 11.

b Hæc sunt meæ ima-
 gines , hæc nobilitas , non

hereditate relicta , ut illa
 illis , sed quæ ego plurimis
 meis laboribus & periculis
 quæsi. *Sallust. in bello*
Jugurth.

cette opposition & de cette antipathie entre les deux Ordres, & Salluste remarque, en parlant de Métellus, que ses rares qualités étoient souillées & ternies par un air de hauteur & de mépris : défaut, ajoute-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemptor animus & superbia, commune nobilitatis malum.* *Sallust. in bello Jugurth.*

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au dessous de celle qui vient du mérite : & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le Pape Clément. VIII. fit une promotion de plusieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, savoir M. d'Ossat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis se fit appeler le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de sa maison : l'un, en qui le Pape ne desiroit que l'extraction de plus grande maison, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reste ; & l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naissance. A qui des deux aimeroit-on mieux ressembler ? *Vie du Cardinal d'Ossat par M. Amelot.*

Le Cardinal de Granvelle, en parlant du Cardinal Ximenès, avoit accoutumé de dire : *Que le temps a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.* *Histoire de Xim. par M. Fléchier l.*

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier sa noblesse, & à ne s'en point prévaloir, on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui se sont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la bassesse de leur extraction, & à n'en pas rougir.

*Sueton.
cap. 12.*

Vespasien, non seulement ne la dissimuloit pas, mais s'en faisoit quelquefois honneur; & il se moqua publiquement de ceux qui, par une fausse généalogie, vouloient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule.

*Suet. c.
2. vit. Vesp.
pas.*

Le même Empereur, sans avoir honte d'un objet qui renouvelloit sans cesse le souvenir de son origine, continua, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, d'aller tous les ans passer l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti, où il étoit né, & il n'y vouloit faire ni augmentation, ni embellissement. Tite son fils s'y fit porter dans sa dernière maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avoit vu naître & mourir son pere.

*Suet. vit.
Tit. c. 11.*

*Capitol.
vit. Pertic.*

Pertinax, le plus grand homme de son siècle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie, logea dans la maison de son pere; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabane paternelle, monument illustre & de son peu de naissance, & de sa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeler le

Tabernam.

souvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignoit tout appui étranger, & sentoient qu'elle pouvoit se soutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'empire Romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Benoît XII, du pays de Foix, étoit fils d'un Meunier, d'où vient qu'il fut appelé le *Cardinal blanc*. Il n'oublia jamais sa première condition; & quand il s'agit de marier sa niece, il la refusa à des grands Seigneurs qui la demandoient, & la donna à un Marchand. Il disoit que les Papes devoient être semblables à Melchisedech qui n'avoit point de parents, & il se servoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophete : *Si les miens ne dominent point, je serai sans tache, & je serai purifié d'un très-grand crime.* Dist. de Moreri.

Ps. 18.

Jean de * Brogni, Cardinal de Viviers, qui présida au Concile de Constance en qualité de Doyen des Cardinaux, avoit été porcher dans son enfance. Des Religieux le rencontrèrent exerçant ce vil emploi, & ayant remarqué en lui beaucoup d'esprit & de vivacité, ils lui proposèrent d'aller à Rome dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition, & pour faire son voyage, alla de ce pas acheter des sou-

Histoire de Const. par Jean l'Enfant.
* Brogni est un vill. près d'An-neci, entre Chamberi & Geneve.

liers chez un Cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, & ajoutant en riant qu'il le payeroit, lorsqu'il seroit devenu Cardinal. Il le devint en effet, & non seulement il n'oublia point la bassesse de sa premiere condition, mais il voulut en perpétuer le souvenir. On dit que dans une chapelle qu'il fit bâtir à Geneve * au côté gauche du portail de l'Eglise de S. Pierre, il fit graver son aventure, s'étant fait représenter jeune, & pieds nus, gardant des pourceaux sous un arbre, & tout autour de la muraille, il avoit fait mettre des figures de fouliers, pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Il reste peu de vestiges de ce monument.

* Il avoit
eu pendant
quelque
temps l'ad-
ministration
de cet Evê-
ché.

TALENTS DE L'ESPRIT.

Quelque brillante que soit la gloire des armes & de la naissance, il y a dans celle qui vient de la science & des talents de l'esprit quelque chose de plus intéressant. Elle semble naître davantage de notre propre fonds, & nous appartenir toute entiere. Elle n'est point bornée, comme celle des armes, à certain temps & à certaines occasions, & n'est point comme elle, dépendante de mille secours étrangers. Elle donne à l'homme une supériorité infiniment plus flatteuse que celle qui naît des richesses, de la naissance, des dignités, parce que tout cela est

hors de nous ; au lieu que l'esprit est notre propre bien, ou plutôt qu'il est nous-mêmes, & constitue notre essence. Cependant ce n'est point l'esprit seul qui fait la solide gloire des hommes. Je le suppose excellent par lui-même, & orné de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans les sciences : philosophie, mathématiques, histoire, belles-lettres, poésie, éloquence, tout cela fait l'homme savant, mais non l'homme de bien : *Non faciunt bonos ista, sed doctos.* Et qu'est-ce que l'homme savant, s'il n'est que savant, sinon assez souvent un homme vain, entêté, plein de lui-même, méprisant tous les autres ; & , pour le dire en un mot, un animal de gloire ? C'est ainsi que Tertullien définit quelque part les savants du paganisme : *animal gloriæ.*

*Seneca
Ep. 106.*

Y a-t-il rien de plus pitoyable, & en même temps de plus digne de mépris qu'un tel homme, sottement enflé de sa science & de son habileté, avide & insatiable de louanges ; qui ne se nourrit que de vent & de fumée, & qui ne songe à vivre que dans l'opinion des autres ? Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit merveilleusement sentir le ridicule de ce défaut à un Médecin nommé Mé-
nécrate, qui avoit eû la vanité de prendre le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures heureuses qu'il avoit faites, & qu'il attribuoit uniquement à

*Ælian;
lib. 12. c.
51.
Athen. lib.
7. c. 10.*

son savoir. L'ayant invité à manger chez lui, il lui fit dresser une table à part, sur laquelle on ne servit qu'une cassollette fumante d'encens. Le Médecin d'abord se crut fort honoré; mais comme on le laissa tout le reste du repas à jeûn, il sentit bien ce que signifioit la fumée de cet encens, & après avoir servi de risée aux convives, il remporta du festin avec le titre de Jupiter sa faim toute entière, & la juste honte qu'il avoit si bien méritée, en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venoit d'ailleurs.

Ce qu'il y a donc dans la science & dans les talents de l'esprit capable de faire honneur, n'est point la science même ni les talents de l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait; & l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en relève infiniment le prix & l'éclat. On aime à voir les grands hommes

*Lib. i. c. 1. d. 1.
μειών, ε.*

avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, comme le fait le célèbre Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête, où il s'étoit mépris. ^a Un tel aveu, comme le remarque Celse, en rapportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait, un fonds de mérite non commun, & une élévation d'ame qui sent bien

^a De futuris se deceptum esse Hippocrates memoriae prodidit, more magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent,

nihil sibi detrahunt. Magno ingenio: multa que nihilominus habituro, convenit etiam veri erroris simplex confessio. *Cels. lib. 8. cap. 4.*

que ces pertes ne sont point capables de lui faire du tort ; au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hazarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

On aime aussi à voir les savants disputer entr'eux sans aigreur, sans emportement, sans passion, comme Cicéron marque qu'il étoit disposé à le faire :

Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia, parati sumus. Notre siècle nous *Acad. Quæst. 1.
2. n. 5.*

a fourni plusieurs exemples de cette vertu ; mais quand il n'y auroit que celui du Pere Mabillon, il feroit infiniment d'honneur à la littérature. On fait combien, dans ses disputes avec le fameux Abbé de la Trappe, sa douceur & sa modération lui donnerent d'avantage sur son adversaire. Il en eut un autre, qui pouvoit disputer avec lui aussi bien de modestie que de science, c'est le P. Papebroch, qui avoit donné lieu à la composition de la Diplomatique. " Je vous „ avoue, dit ce savant Jésuite dans une lettre latine qu'il écrivit au P. Mabillon sur ce sujet, en lui laissant la liberté de la publier, „ que je n'ai plus d'autre „ satisfaction d'avoir écrit sur cette matière, que celle de vous avoir donné „ occasion de composer un ouvrage si „ accompli. Il est vrai que j'ai senti d'abord quelque peine en lisant votre „ livre, où je me suis vu réfuté d'une

„maniere à ne pas répondre ; mais enfin
„l'utilité & la beauté d'un ouvrage si pré-
„cieux ont bientôt surmonté ma foi-
„blesse, & pénétré de joie d'y voir la
„vérité dans son plus beau jour, j'ai in-
„vité mon compagnon d'études à ve-
„nir prendre part à l'admiration dont
„je me suis trouvé tout rempli. C'est
„pourquoi ne faites pas difficulté, toutes
„les fois que vous en aurez l'occasion,
„de dire publiquement que je suis en-
„tièrement de votre avis.

Il y a des modesties artificieuses & étu-
diées, qui couvrent un orgueil secret :
celle-ci montre une ingénuité & une sim-
plicité, qui fait bien voir qu'elle part
du cœur. Je ne puis finir cet article qui
regarde le P. Mabillon, sans remarquer
que feu M. l'Archevêque de Rheims (le
Tellier) en le présentant au Roi Louis
XIV, lui dit : “ J'ai l'honneur, Sire ,
„de présenter à votre Majesté le Moine
„de son royaume le plus savant & le plus
„modeste.

Un autre caractère encore bien aimable
dans un savant, c'est d'être toujours prêt à
faire part aux autres de son travail, à leur
communiquer ses remarques, à les aider
de ses réflexions, & à contribuer de tout
son pouvoir à la perfection de leurs ou-
vrages. Je ne fais si quelqu'un a porté
plus loin ce caractère que M. de Tille-
mont. Ses recueils, ses extraits, qui
étoient le fruit du travail de plusieurs
années,

années devenoient le bien propre de quiconque en avoit besoin. Il ne craignoit point, comme cela est assez ordinaire aux savants, que ses ouvrages ne perdissent le mérite de l'invention & la grace de la nouveauté, s'il les montrait à d'autres avant que de les avoir rendus publics. La même louange est due à M. d'Hérouval. * Si le mépris de la gloire & de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, son zele pour le bien public lui a fait prendre part à presque tous les ouvrages qui ont paru de son temps, en communiquant aux Auteurs ses lumieres, ses remarques, & ses manuscrits.

* *Ant. de Vion. Auteur des Comptes.*

R É P U T A T I O N.

C'EST ici de tous les biens humains celui qui est regardé, même parmi les plus honnêtes gens comme le plus cher & le plus précieux; & par rapport auquel l'indifférence, & encore plus le mépris, paroissent interdits. ^a Que peut-on attendre, en effet, de quiconque est insensible au jugement que le public, & surtout les gens de bien portent de sa conduite? Ce n'est pas seulement, comme le dit Cicéron, l'effet d'une fierté & d'une arrogance insupportable, c'est encore

^a *Adhibenda est quæ quisque sentiat; non solum reverentia & optimi hominis arrogantis est, sed cujusque, & reliquorum. etiam omnino dissoluti. Nam negligere quid de se* *Offic. lib. 1. n. 99.*

la marque d'un homme sans probité & sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange, qui en est avide & affamé, & qui semble en quelque sorte la mendier, loin d'être la marque d'une grande ame, est la preuve la plus certaine d'un esprit vain & léger, qui se repaît de vent, & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est-là le foible de la plupart des hommes, & quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier, & ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

*Plut. in
vie. Alex.* Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moyens qui peuvent attirer une solide réputation. Il ambitionnoit toute sorte de gloire, & en toute sorte de maniere. Il tiroit vanité, comme un déclamateur, de la force de son éloquence. Il comptoit les victoires que ses chariots remportoient aux jeux Olympiques, & il avoit grand soin de les faire graver sur ses monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs d'instruments, & prétendoit réformer les maîtres : ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse, qui sans l'offenser, étoit fort capable de le désabuser : *A Dieu ne plaise que vous soyiez jamais assez malheureux, Sire, pour savoir ces choses-là mieux que moi.* Il fit lui-même une pareille leçon à son fils, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique. *N'as-tu*

pas honte, lui dit-il, de chanter si bien? En effet, il y a des connoissances qui font le mérite d'un particulier, & où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin, mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer, parce que ce seroit se dégrader que d'affecter d'y être trop habile, & qu'il doit son temps à des choses plus sérieuses & plus importantes. ^a Néron, qui d'ailleurs avoit de l'esprit & de la vivacité, a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à son rang, pour s'amuser à graver, à peindre, à chanter & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire, n'aspire point à une telle réputation. Il fait à quelles connoissances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abstenir; & quelque penchant qu'il se sente pour les sciences, même les plus estimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en Prince, c'est-à-dire, avec cette sobriété, & cette sage retenue que Tacite admiroit dans son beau-pere Agricola : *Retinuit quod est difficillimum, ex sapientia modum.*

Cicéron trouve une vanité pitoyable dans la secrete joie que ressentoit Démosthène de s'entendre louer en passant par une pauvre vendeuse d'herbes. Lui-même étoit encore plus sensible à la louange que l'Orateur grec.

^a Nero puerilibus statim annis vividum animum in pingere, cantus aut regimen equorum exercere. *Tacit. Annal. l. 13. cap. 3.*

*Cic. Orat.
pro Planc.
n. 64. 66.*

Il l'avoue de bonne foi dans une occasion , où il peint merveilleusement le cœur humain. Il revenoit de Sicile , où il avoit été Questeur , dans la pensée qu'il n'étoit parlé que de lui dans toute l'Italie , & que par-tout il n'étoit fait mention que de sa Questure. Passant à Pouzole , où les bains attiroient beaucoup de beau monde : Y a-t-il long-temps , lui dit quelqu'un , que vous êtes parti de Rome ? quelle nouvelle y dit-on ? Moi , dit-il , tout surpris , je reviens de ma Province. Oui , reprit l'autre , je me le rappelle , c'est d'Afrique. Point du tout , repliqua Ciceron d'un ton de dépit & de colere , c'est de Sicile. Eh quoi , ajouta un troisieme , qui se prétendoit mieux informé que les autres , ne savez-vous pas qu'il a été Questeur à Syracuse , & il n'en étoit rien , car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Ciceron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire , que de se mêler dans la foule ; & il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auroient été tous les compliments auxquels il s'étoit attendu.

Il ne paroît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde fait avec quel soin il faisoit toutes les occasions de parler de lui-même , jusqu'à en devenir insupportable. Mais rien ne marque mieux son caractère que sa Lettre à

l'Historien Lucceius, où il lui découvre *Ep. 12. l. 5.* naïvement & sans détour son foible au sujet des louanges. Il le pressoit d'écrire l'histoire de son Consulat, & de la publier de son vivant : afin, disoit-il, qu'étant mieux connu des hommes, je puisse moi-même jouir de ma gloire & de ma réputation : *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant, & nosmet-ipsi vivi gloriola nostra perfruamur.* Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux loix rigoureuses de l'Histoire, d'accorder quelque chose à l'amitié, aux dépens même de la vérité, & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense.

Itaque te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementius etiam quàm fortasse sentis, & in eo leges historiæ negligas.... amorique nostro plusculum etiam, quàm concedit veritas, largiaris.

Voilà ce que font presque tous les hommes, souvent sans s'en appercevoir.

Car, à entendre Cicéron, il étoit tout-à-fait éloigné d'un tel foible. *Nihil est in me inane*, dit-il à Brutus, *neque enim debet.* *Ad Brut. Ep. 3.*

Jamais personne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins sensible que moi à la louange & aux vains applaudissemens du peuple. *Si quisquam fuit un-* *Ep. 4. l.*

quam remotus & naturâ, & magis etiam (ut ^{15.} ad Fa- mil. mihî quidem sentire videor) ratione atque doctrinâ, ab inani laude & sermonibus vulgi, ego profectò is sum.

Pour mieux comprendre combien il y

a de petitesse & de foiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & considérer combien il y a de grandeur d'ame & de noblesse dans une conduite opposée. Quelques traits choisis que j'en rapporterai, le feront mieux sentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.*

Cette vertu, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, & qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refusa le panégyrique que l'on vouloit prononcer à sa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son refus. Faites, dit il, le panégyriques des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & sur-tout d'un Prince; ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flatter, afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

“Ceux, dit M. Nicole dans ses essais de morale, qui ont oui parler de la guerre aux deux premiers Capitaines de ce siècle, (M. le Prince & M. de Turenne) ont toujours été ravis de la

*Second
traité de la
charité & de
l'amour pro-
pre. ch. 5.*

„ modestie de leurs discours. Personne
 „ n'a jamais remarqué qu'il leur soit
 „ échappé sur ce sujet la moindre parole
 „ qu'on pût soupçonner de vanité. On
 „ les a toujours vu rendre justice à tous
 „ les autres, & ne se la rendre jamais à
 „ eux-mêmes; & l'on auroit souvent cru,
 „ en leur entendant faire le récit des ba-
 „ tailles, où ils avoient eu le plus de
 „ part par leur conduite & par leur va-
 „ leur, qu'ils n'y étoient pas même pré-
 „ sents, ou qu'ils y étoient demeurés sans
 „ rien faire. Ces gens qu'on voit si occu-
 „ pés de quelques occasions où ils se sont
 „ signalés, qu'ils en étourdissent tout le
 „ monde, comme Cicéron faisoit de son
 „ Consulat, font voir par-là que la vertu
 „ ne leur est guere naturelle, & qu'il leur
 „ a fallu de grands efforts pour guinder
 „ leurs ames jusqu'à l'état où ils sont si
 „ aises de se faire voir. Mais il y a bien
 „ plus de grandeur à ne faire pas de ré-
 „ flexion sur les plus grandes actions;
 „ en sorte qu'il semble qu'elles nous
 „ échappent, & qu'elles naissent si na-
 „ turellement de la disposition de notre
 „ ame, qu'elle ne s'en apperçoit point.

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des
 autres.*

SCIPION L'AFRICAIN, pour obtenir à *Liv. lib.*
 son frere la conduite de l'importante ^{37.}
 guerre qu'on alloit faire contre Antio-
 chus le Grand, s'étoit engagé à servir sous

lui comme un de ses Lieutenants. Dans cette fonction subalterne, loin de songer à partager avec son frere l'honneur de la victoire, il se fit un devoir & un plaisir de lui en laisser la gloire toute pure & toute entiere, & de se l'égalier à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, & par le titre d'Asiatique, aussi glorieux que celui d'Africain.

*Vita M.
Aurel.*

Marc-Aurele, par une semblable délicatesse, & par un désintéressement de gloire aussi généreux, renonça au plaisir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille sa fille, qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus, occupé pour lors à faire la guerre aux Parthes, de peur d'étouffer par sa présence la réputation naissante de son gendre, & de paroître s'attirer, à son préjudice, l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

*Xenoph.
in Cyrop.*

On fait avec quelle fidélité & quelle soumission Cyrus rapportoit à Cyaxare son oncle & son beau-pere toute la gloire de ses exploits ; avec quelle attention

*Tacit. in
vita Agri-
col.*

Agricola, qui acheva la conquête de l'Angleterre, faisoit honneur à ses supérieurs de tous ses succès, & avec quelle modestie il cédoit une partie de sa propre réputation pour lever la leur.

*Plut. in
præc. reip.
ger.*

Plutarque raconte la conduite pleine de modération qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé de la part de sa ville vers le Proconsul de

la province. Son Collegue ayant été obligé de rester en chemin, il s'acquitta seul de la commission, & y réussit. A son retour, lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation, son pere l'avertit de ne point parler en son nom seul, mais de s'expliquer, comme si son Collegue avoit été présent, & qu'ils eussent tout concerté & tout exécuté ensemble. Et le motif d'un conseil si sage étoit, *a* qu'un tel procédé non seulement est plein d'équité & d'humanité, mais ôte encore à la gloire du succès, ce qui a coutume d'affliger & d'irriter l'envie.

b Ce que Cicéron dit de l'union parfaite qui étoit entre Hortensius & lui, & de l'attention mutuelle qu'ils avoient à s'entr'aider dans la noble carrière du barreau, à se communiquer réciproquement leurs lumieres, & à se faire valoir l'un l'autre, est un exemple bien rare parmi les personnes d'une même profession, & bien digne en même temps d'être imité. *c* Un Historien remarque qu'Atticus, leur ami commun, étoit le nœud & le lien de cette union si intime, & que s'étoit lui qui faisoit que

(a) Οὐ γὰρ μόνον ἐπιμεχόμενοι
τὸ τοιοῦτον καὶ φιλόφρονες
ἔσιν, ἀλλὰ καὶ τὸ λυπεῖν
τὸν φθόνον ἀφαιρεῖ τῆς δόξης.

b Semper alter ab altero adjutus, & communicando, & monendo,

& favendo. *Brut. n. 39.*

c Efficiebat, ut inter quos tanta laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, — effectque talium virorum copula. *Corn. Nep. in vita Att. cap. 5.*

la vive émulation de gloire qui se trouvoit entre ces deux illustres Orateurs ; n'étoit point altérée par de bas sentiments d'envie & de jalousie.

De clar. Orat. n. 85.
 86. Lélius, ami intime du second Scipion, avoit plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante ; & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne point se rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet, Galba, dans une seule Audience, emporta tous les suffrages, & gagna pleinement sa cause. Il faut avouer qu'un tel désintéressement, en fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'étoit la coutume de ce temps de rendre sans peine justice au mérite d'autrui.

Horat. Satyr. 6. lib. 1.
 2. *Erat omnino tum mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignit point, en produisant Horace à la cour de Mécène, de se donner un rival qui pourroit disputer avec lui de la gloire du bel esprit, & sinon lui enlever entièrement, du moins partager avec lui les faveurs & les bonnes grâces de leur commun protecteur. Mais, dit Horace, on ne se conduisoit point ainsi chez Mécène. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée

de ces bas sentiments que la hienne, ni où l'on vécût d'une manière plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faisoit point ombrage à l'autre. Chacun avoit sa place & en étoit content.

Non isto vivimus illic,
 Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla
 est,
 Nec magis his aliena malis. Nil mi officit unquam,
 Ditiore hic aut est quia doctior. Est locus uni
 Cuique suus.

3. *Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.*

a Il y a des occasions où l'homme de bien, pour conserver sa vertu, est obligé de sacrifier sa réputation; où, pour ne pas renoncer à sa conscience, il faut qu'il renonce pour un temps à sa gloire; & où il doit marcher d'un pied ferme où son devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie, en méprisant courageusement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, & que c'est elle seule qu'il cherche, qu'un sacrifice si généreux, & qui coûte tant à la nature.

Plutarque observe que Périclès, dans une occasion où tous les citoyens crioient *In vita Pericl.*

a *Æquissimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur plius aestimare virtutem, nemo illi magis esse devotus, quam qui boni viri famam perdi-*

dit, ne conscientiam perderet. Senec. Ep. 81.

Æquo animo audienda sunt imperiorum convicia, & ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus. Id. Ep. 76.

contre lui, & condamnoient sa conduite, semblable à un habile pilote qui, dans la tempête, n'est attentif qu'aux regles de son art pour sauver le vaisseau, & qui méprise les pleurs, les cris, les prieres de tout l'équipage; que Périclès, dis-je, après avoir pris toutes les précautions pour la sûreté de l'Etat, suivit son plan, en se mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des railleries, des insultes, des accusations intentées contre lui.

Liv. lib.
22. n. 34.

C'étoit les salutaires conseils que le sage Fabius donnoit au Consul Paul Emile prêt de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriser les railleries & les reproches injustes de son Colleague, de s'élever au dessus des bruits qui pourroient flétrir sa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le déshonorer.

C'est le parti que Fabius lui-même avoit suivi dans la guerre contre Annibal, & qui sauva la République. Malgré l'insulte que Minutius lui avoit faite, la plus sensible qu'on puisse imaginer, il le tira des mains d'Annibal, & mettant à l'écart son ressentiment, & ne consultant que son zele pour le bien public.

Ces exemples sont connus, mais il n'ont presque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens,

a Habuit in consilio fortunam publicam, dolorem ultionemque seposuit. *Sext. lib. 1. de Ira, cap. 11.*

& souvent on ne le sert que pour ses propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le service, & ce dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse qui se blesse d'une préférence très-légitime. Il en est peu qui parlent & qui pensent comme ce Lacédémonien qui, n'ayant point eu de place dans un nouveau Conseil qu'on établissoit, dit qu'il étoit ravi qu'il se fût trouvé trois cents citoyens plus gens de bien que lui.

§. VII.

EN QUOI CONSISTE LA SOLIDE GLOIRE ET
LA VÉRITABLE GRANDEUR.

TOUT ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchants, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De-là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fond des qualités personnelles, & dans la noblesse des sentiments. Être bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance & du crédit que pour être en état de réprimer le vice, & de mettre en honneur la vertu; être véritablement homme de bien, sans chercher à

le paroître ; supporter la pauvreté avec noblesse , les affronts & les injures avec patience ; étouffer ses ressentiments , & rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger ; préférer le bien public à tout ; lui sacrifier ses biens , son repos , sa vie , sa réputation même s'il le faut ; voilà ce qui rend l'homme grand , & véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles , des qualités les plus estimables , que deviennent - elles , sinon un objet de mépris ? L'excès du vin dans Alexandre , le meurtre de ses meilleurs amis , la soif insatiable des louanges & de la flatterie , la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter , ^a quoiqu'il n'en crut rien , tout cela nous permet - il de regarder ce Prince comme véritablement grand ? Quand on voit Marius , & après lui Sylla , faire couler à grands flots le sang des citoyens Romains , pour établir leur puissance , peut - on compter pour quelque chose leurs victoires & leurs triomphes ?

Au contraire , quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue si célèbre : ^b *Mes amis , voilà une journée que j'ai perdue , parce qu'il n'y avoit fait de bien à personne ; à un autre , que l'on*

^a Omnes , inquit Alexander , jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamat,

Senec. Ep. 59.

^b Amici , diem perdidisti. Sueton. in vit. Titi. 2. 8.

pressoit de signer un arrêt de mort : *a* Je voudrois ne savoir pas écrire ; à l'Empereur Théodose , après qu'un jour de Pâque il eût délivré les prisonniers : *Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts* : quand on voit Scipion encore jeune , surmonter courageusement une passion qui domte presque tous les hommes ; & dans une autre occasion faire des leçons de continence & de sagesse à un jeune Prince qui s'étoit écarté de son devoir ; qu'on voit un Tribun du peuple , ennemi déclaré de ce même Scipion , prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusoient injustement , & qui avoient conspiré sa perte ; *b* enfin , quand nous lisons dans l'histoire quelques actions de libéralité , de générosité , de désintéressement , de clémence , d'oubli des injures , est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime & notre admiration , & ne nous sentons-nous pas encore après tant de siècles émus & attendris par le simple récit de ces actions ?

Notre Histoire nous fournit une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois , & de plusieurs grands hommes , lesquels font bien connoître en quoi

a Vellem nescire litteras. Senec. lib. 2. de Clem. cap. 1.

b Quis est tam dissimilis homini , qui non moveatur & offensione turpitudinis , & comprobatione honesta-

tis ? . . . An obliviscamur quantopere in audiendo legendoque moveamur cum piè , cum amicè , cum magno animo aliquid factum cognoscimus. Cic. lib. 5. de fin. n. 62.

consiste la véritable grandeur, & la solide gloire.

Mezerai. Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre, disoit Jean I. Roi de France, sollicité de violer un traité, elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.

Ibid. Ce n'est point, dit Louis XII. à un Courtisan qui l'exhortoit à punir quelqu'un dont il avoit été mécontent avant que de monter sur le trône; Ce n'est point au Roi de France à venger les injurés du Duc d'Orléans.

P. Daniel. Francois I. après la bataille de Pavie écrivit à la Régente sa mere une lettre qui ne contenoit que ce peu de mots: *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.*

C'est-là véritablement écrire & penser en Roi, qui en comparaison de l'honneur estime peu tout le reste.

Ibid. Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeoit de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'Agent de l'Empereur de mander à son maître la résolution où il étoit de passer plutôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses états; & d'ajouter que, quand il seroit assez lâche pour le faire, il étoit certain que ses sujets n'y consentiroient jamais.

Ste. Marthe liv. 5. de ses éloges.

Loin de savoir mauvais gré à François de Montelon, qui seul entre tous les Avocats de son temps avoit eu la hardiesse de plaider la cause de Charles de Bourbon contre François I. & Louise de

Savoie sa mere, il l'en estima davantage, & le fit Avocat Général, puis Président à Mortier, & enfin Garde des Sceaux.

Comme on reprochoit à Henri IV. le *Hist. d'Au-*
 peu de pouvoir qu'il avoit à la Rochelle: *bigné.*
Je fais dans cette ville, dit-il, tout ce que je
veux, en n'y faisant que ce que je dois.

Nos Magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que a
 Cicéron dit dans ses Offices : qu'il y
 a une valeur domestique & privée, qu'il
 n'est pas de moindre prix que la valeur
 militaire. Achille de Harlai, Premier Pré- *Histoire*
 sident, menacé par les séditieux d'un *des prem.*
 prochain & capital supplice ; (ce sont *Présid.*
 les termes de l'Auteur) *Je n'ai, dit-il, ni*
tête, ni vie, que je préfère à l'amour que je dois
à Dieu, au service que je dois au Roi, & au
bien que je dois à ma patrie. Dans la journée
 des barricades, il ne répondit aux inju-
 res & aux menaces des principaux au-
 teurs de la ligue, que ces paroles si dignes
 de louanges : *Mon ame est à Dieu, mon cœur*
au Roi, & mon corps entre les mains de la violence,
pour en faire ce qu'elle voudra. Quand Bussi
 le Clerc eut l'audace d'entrer dans la
 Grand-Chambre, pour y faire lire la liste
 de ceux qu'il disoit avoir ordre d'arrê-
 ter, & qu'il eut nommé le Premier Pré-
 sident & dix ou douze autres. Tout le
 reste de la compagnie se leva, & les sui-
 vit généreusement à la Bastille.

Mexeraï.

^a Sunt domesticæ fortitudines, non inferiores milita-
 ribus. *Offic. lib. 1. n. 18.*

Tout le monde fait que le Premier Président Molé, dans une émeute populaire, sans craindre pour sa vie, alla se montrer à la populace mutinée, & l'arrêta par sa seule présence. C'est de lui que le Cardinal de Retz parle ainsi dans ses Mémoires : " Si ce n'étoit pas une espece de blaspême de dire qu'il y a quelqu'un dans
 » notre siècle plus intrépide que le
 » Grand Gustave , & M. le Prince , je
 » dirois que ç'a été Molé, Premier Pré-
 » sident.

Cette fermeté est moins étonnante dans les Magistrats d'un Parlement, dont le caractère propre est une fidélité inviolable à l'égard des Rois , & un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la rare générosité qu'inspira aux Bourgeois de Calais l'amour de leur patrie, & la vue du bien public ? La ville réduite par la famine à la dernière extrémité, demandant à capituler, le Roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'elle avoit faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une seule condition. " C'est, dit-il,
 » qu'ils se partent de la ville six des plus
 » notables Bourgeois, les chefs tout nus ,
 » & tous déchaussés, les hards au cou , &
 » les clefs de la Ville & du Chastel en
 » leurs mains, & de ceux je ferai en ma
 » volonté, & le rémanant je prendrai à
 » merci. Quand on eut assemblé la ville,
 un des principaux Bourgeois, nommé

Le P. Darniel.

Eustache de saint Pierre, prit la parole. Il parla avec un courage & une fermeté qui auroit fait honneur à ces anciens citoyens Romains du temps de la République, & dit qu'il s'offroit à être la première victime pour le salut du reste du peuple; & que, plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer & par la faim, il vouloit être un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours & par son exemple, se présentèrent avec lui. On les conduisit dans l'équipage qui avoit été prescrit, au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi d'Angleterre étoit près de les faire exécuter; mais la Reine, touchée de compassion, & fondant en larmes, se jeta à genoux aux pieds du Roi, & obtint leur grace.

Lorsque le grand Condé commandoit en Flandre l'armée Espagnole, & faisoit le siège d'une de nos places, un Soldat ayant été maltraité par un Officier Général, & ayant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées, répondit avec un grand sang froid, qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jour après ce même Officier Général chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans son Régiment un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont il avoit besoin, avec promesse de cent pis-

toles de récompense. Le Soldat en question, qui passoit pour le plus brave du Régiment, se présenta; & ayant mené avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, *a* qui étoit des plus hasardeuses, avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour, l'Officier Général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le Soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement que si l'action qu'il venoit de faire paroïssoit mériter quelque récompense, on le fit Officier. *Au reste*, ajouta-t-il en s'adressant à l'Officier Général, qui ne le reconnoissoit point : *Je suis ce Soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours; & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général, plein d'admiration & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, & lui fit des excuses, & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince, fils du grand Condé, l'a souvent raconté.

a Il s'agissoit de s'assurer avant que de faire le logement, si les ennemis faisoient des mines sous le glacis. Le Soldat s'étant jeté à l'entrée de la nuit

dans le chemin couvert, s'acquitta si bien de sa commission, qu'il rapporta le chapeau & l'outil d'un mineur qu'il avoit tué dans la mine.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avoit emporté un bras à M. de Saint-Hilaire, Lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier : *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il; & en lui montrant M. de Turenne étendu mort. *Voilà celui qu'il faut pleurer.*

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Mesmes, l'un des plus illustres Magistrats de son temps. Le Roi (Henri II. si je ne me trompe) lui ayant offert une place d'Avocat général, il prit la liberté de représenter à sa Majesté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'est, repliqua le Roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire*, répondit Henri de Mesmes, après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé : *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à sa remontrance, & laissa l'Avocat général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remerciements pour une action, qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, & auquel il n'auroit pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

Un Président à Mortier songeoit à se démettre de sa charge, dans l'espérance

*Mémoires
manuscrits
que j'ai dé-
jà cités,
tom. I. pag.
109.*

*Cl. Pelesterii
vita.*

de la faire tomber à son fils. Louis XIV. qui avoit promis à M. le Péletier, alors Contrôleur Général, de lui donner la premiere qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Péletier, après avoir fait ses très-humbles remerciements, ajouta que le Président qui se démettoit, avoit un fils, & que Sa Majesté avoit toujours été contente de la famille. » On n'a pas coutume de me parler ainsi, » reprit le Roi, surpris d'une telle conduite & d'une telle générosité, » ce sera » donc pour la premiere occasion. » Elle ne tarda pas long-temps : & deux ans après M. le Président le Coigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble désintéressement fut récompensé.

Je le répète encore, quand on lit de telles actions, est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur ? C'est ce cri & ce témoignage *a* d'une nature droite, saine, pure, & non encore altérée par de mauvais exemples & de mauvais principes, qui doit faire la regle de nos jugements, & qui est comme la base de ce goût de la gloire & de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix, la consulter en tout, & s'y conformer.

Je fais bien qu'il faut autre chose que des préceptes & des exemples pour éle-

a Quæ disciplina eò pertinebat, ut sincera, & integra, & nullis pravitatibus detorta uniuscujus-

que natura, toto statim pectore arripere artes honestas. *Dialog. de Graculis*, cap. 28.

ver ainsi l'homme au dessus des passions les plus vives, & que Dieu seul peut lui inspirer ces sentiments de noblesse & de grandeur : les païens même nous l'apprennent. *Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exurgere ? Ille dat concilia magnifica & erecta.* Mais *a* on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens ; & il seroit à souhaiter qu'il n'entendissent jamais parler autrement, & que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles. Le *b* fruit principal de l'Histoire est de conserver & de fortifier en eux ces sentiments de probité & de droiture que nous apportons en naissant ; ou, lorsqu'ils s'en sont déjà écartés, de les y ramener peu à peu, & de rallumer en eux ces précieuses étincelles, par de fréquents exemples de vertu. *c* Un maître habile dans l'art de manier les esprits, & c'est-là se grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur & d'équité, & pour faire naître en eux une sincère estime de la

Seneca
Ep. 41.

a Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circumsonare, nec eas si fieri posset, quidquam aliud audire. *Cic. lib. 3. Offic. n. 5.*

b Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur : non aliter quam scintilla statu levi adjuta ignem suum explicat. *Senec. Ep. 94.*

Hæc est sapientia, in naturam converti, & eo restitui unde publicus error expulerit. *Ibid.*

c Civitatis rectorem decet, verbis, & his mollioribus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui conciliet animis faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 5.*

vertu & une grande horreur du vice. *a*
Comme ils sont dans un âge tendre & docile
& que la corruption n'a pas encore jeté
en eux de profondes racines, la vérité se
faïsit alors facilement de leur esprit, & s'y
établit sans peine, pour peu que du côté
du maître elle soit aidée par de sages
réflexions, & des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on
leur lit, ou du moins dans ceux qui sont
plus importants, & qui portent avec
eux quelque vive lumière, on leur de-
mande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent,
ce qu'ils y trouvent de beau, de grand,
de louable; ce qui leur y paroît au con-
traire digne de blâme & de mépris: il est
rare que les jeunes gens ne répondent
d'une manière sensée & raisonnable, &
qu'ils ne jugent de chaque chose très-
sainement & très-équitablement. C'est
cette réponse, c'est ce jugement, qui est
en eux, comme je l'ai déjà dit, le cri de
la nature, & comme la voix de la droite
raison, & qui ne peut leur être suspect,
parce qu'il n'est point suggéré, qui de-
vient pour eux la règle du bon goût par
rapport à la solide gloire & à la véritable
grandeur. Quand ils voient un Régulus
aller se présenter aux plus cruels tour-
ments, plutôt que de manquer à sa parole;
un Cyrus & un Scipion faire profession

a Facili^{us} tenera con-
ciliantur ingenia ad
honesti rectique amorem,
Adhuc docilibus, leviter-

que corruptis, ininjicit ma-
num veritas, si advoca-
tum idoneum nacta est.
Senec. Ep. 108.

publique

publique de continence & de sagesse, tous ces anciens Romains, si illustres & si généralement estimés, mener une vie pauvre, frugale, sobre; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de dissolutions, d'une basse & sordide avarice dans des personnes grandes & considérables selon le siècle, ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer.

a Sénèque disoit, en parlant d'un de ses maîtres, que lorsqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure & irréprochable, il sortoit de ses leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'histoire, quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même, qui *b* ne compte pour rien tout ce qui est de l'homme, & lui sert comme de cortège, richesses, dignités, magni-

a Ego certè, cùm At-talum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani. Cùm verò commendare paupertatem cœperat..... Sæpe exire è schola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tan-

tum ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis, libebat circumscribere gulam & ventrem. *Senec. Ep. 108.*

b Quicquid est hoc quod circa nos ex adventitio fulget, honores, opes, ampla atria.....alieni commodatque apparatus sunt. *Senec. Consol. ad Marc. cap. 10.*

ficence : *a* & qui, dans l'homme même, n'estime & n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire, la probité & la vertu : *b* dont l'éclat est tel, qu'elle honore, ennoblit & relève tout ce qui l'approche & l'environne, la pauvreté même, la misère, l'exil, la prison, les tourments. Elle seule donne le prix à tout ; elle seule est la source de la solide gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganisme, *c* un Prince n'est grand qu'autant qu'il est bienfaisant & libéral : il ne doit se croire puissant, que pour faire du bien ; & faire marcher, à l'imitation des dieux, la qualité de Très-bon, avant celle de Très-grand : *Jupiter, Optimus Maximus*. Il doit préférer aux titres fastueux de Vainqueur, de Triomphateur, de Foudre de guerre, de Conquérant ; titres pour l'ordinaire si funeste aux peuples, *d* le doux nom de pere de la patrie, qui le fait souvenir qu'il est le protecteur & le pere de tous ses sujets, & que sa plus solide gloire,

a Nec quicquam suum nisi se, putet esse, ea quoque parte qua melior est. *Id. de Const. sap. c. 6.*

b Quicquid attigit virtus, in similitudinem sui adducit & tingit ; actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat : quicquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. *Id. Ep. 66.*

c Proximum diis locum tenet, qui se ex deorum natura gerit, beneficis,

ac largus, & in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari decet : maximum ita haberi, ut optimus simul habere. *Senec. l. 1. de Clem. c. 19.*

d Cetera cognomina honoris data sunt... Patrem quidem patriæ appellamus, ut sciret datam sibi potestatem patriam, quæ est temperatissima, liberis consulens, suaque post illos reponens. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 14.*

aussi-bien que son devoir le plus essentiel, est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les païens nous donnent de la grandeur & de la puissance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un Sage, élevé dans l'école, non de Socrate & de Platon, mais de Jesus-Christ; c'est saint Augustin, qui, après avoir tracé le portrait d'un grand Prince, nous apprend, par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi consiste la solide gloire, & combien le Christianisme enchérit sur les vertus païennes, dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

« Nous n'appellons pas grands & heureux les Princes Chrétiens, dit ce *S. Aug. de Civit. Dei lib. 5. Cap. 24.*

» Pere en parlant des Empereurs, pour

» avoir régné long-temps, ou pour être

» morts en paix, en laissant leurs enfants

» successeurs de leur couronne, ou pour

» avoir vaincu les ennemis de l'Etat, ou

» pour avoir réprimé les séditieux; avantages qui leur sont communs avec les

» Princes adorateurs des démons; mais

» nous les appelons grands & heureux,

» quand ils font régner la justice; quand,

» au milieu des louanges qu'on leur donne,

» ou de respects qu'on leur rend, ils ne

» s'enorgueillissent point, mais se souviennent qu'ils sont hommes; quand ils

» soumettent leur puissance à la puissance

» souveraine du Maître des Rois , &
 » qu'ils la font servir à faire fleurir son
 » culte ; quand ils craignent Dieu , qu'ils
 » l'aiment , & qu'ils l'adorent ; quand
 » ils préfèrent à leur royaume celui où
 » ils ne craignent point d'avoir de rivaux
 » ni d'ennemis ; quand ils sont lents à
 » punir , & prompts à pardonner ; quand
 » ils ne punissent que pour le bien de
 » l'Etat , & non pour satisfaire leur ven-
 » geance , & qu'ils ne pardonnent que
 » parce qu'ils espèrent qu'on se corrige-
 » ra , & non pour donner l'impunité aux
 » crimes ; quand , étant obligés d'user
 » de sévérité , ils la temperent par quel-
 » que action de douceur & de clémence ;
 » quand ils sont d'autant plus retenus
 » dans leurs plaisirs , qu'ils auroient plus
 » de liberté de s'y livrer ; quand ils aiment
 » mieux commander à leurs passions ,
 » qu'à tous les peuples du monde ; ET
 » QUAND ILS FONT TOUTES CES CHOSSES ,
 » NON POUR LA VAINNE GLOIRE , MAIS
 » POUR L'AMOUR DE LA FÉLICITÉ ÉTER-
 » NELLE. »

Le paganisme ne pouvoit pas inspirer
 des sentiments si nobles , & en même
 temps si épurés de tout amour propre , &
 de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt
 non propter ardorem inanis gloriæ , sed propter
 caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avoit
 que l'école de Jesus-Christ capable de
 porter l'homme à un si haut degré de per-
 fection , que de s'oublier totalement lui-

même au milieu des plus grandes actions, pour ne les rapporter qu'à Dieu seul, en quoi consiste toute sa grandeur & toute sa gloire. Car tant que l'homme demeure concentré en lui-même, il a beau faire des efforts pour paroître grand, & pour s'élever, il demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire, bassesse & néant; & ce n'est qu'en s'unissant à celui qui est l'unique source de toute gloire & de toute grandeur, qu'il peut véritablement devenir grand & élevé.

Voilà ce qui a produit cette multitude innombrable de Héros chrétiens de toute condition, de tout sexe, de tout âge.

On a vu ce qu'il y avoit de plus éclatant dans le siècle, venir déposer aux pieds de la croix de Jésus-Christ, richesses, grandeur, magnificence, dignités, science, éloquence, réputation, & compter tous ces sacrifices pour rien. Un saint Paulin, l'honneur de notre France, & la gloire de son siècle, pendant que tout l'univers étoit dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venoit de faire aux pauvres des biens immenses qu'il possédoit en différentes provinces, croyoit n'avoir encore rien fait, & se comparoit à un Athlète qui se prépare au combat, ou à un homme qui doit passer à la nage une rivière, & qui ne font pas l'un & l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de Dames

illustres, dont quelques-unes comptoient parmi leurs aïeux les Scipions & les Gracques, sainte Paule, sainte Olympiade, sainte Marcelle, sainte Mélanie, qui firent tant d'honneur à l'Evangile, en foulant aux pieds le faste & les délices du siècle ? Quelle grandeur d'ame dans cette parole de sainte Marcelle, qui avoit abandonné tous ses biens aux pauvres ; & qui voyant Rome prise & saccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ses biens en sûreté, & de ce que le désastre de la ville l'avoit trouvée & non rendue pauvre ! *Quòd pauperem illam*

S. Hieron. l. 3.
Epist. ad
Principiam.

non fecisset captivitas, sed invenisset.

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aïeule, lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin ? C'est ce saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome, étant allé au devant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voyage avec toute la pompe ordinaire aux personnes de cette naissance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques, de chevaux superbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute espèce. Au milieu de ce fastueux appareil marchoit une Dame vénérable par son âge, & encore plus par son air grave & modeste, montée

sur un petit cheval fort maigre , & vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'étoit attentif à l'or , à la soie , à la pourpre qui brilloient de toutes parts ; l'étoffe grossière effaçoit tout ce vain éclat. On voyoit dans les enfans ce que la mere avoit quitté & foulé aux pieds pour en faire un sacrifice à Jesus-Christ.

Les grands Seigneurs , les Dames , qui formoient ce pompeux cortège , loin de rougir de l'état vil & abjet où paroissoit la sainte Veuve , se faisoient honneur d'approcher d'elle , & toucher à ses habits ; croyant par cet humble & respectueux abaïssement expier l'orgueil de leur riche & superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la grandeur Romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte , mêlés de temps en temps avec les histoires profanes , corrigent & rectifient ce qui s'y trouve de défectueux , suppléent à ce qui peut y manquer du côté du motif & de l'intention , & donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable & solide grandeur. Car , en leur rapportant de belles actions & les louables sentimens des païens , comme nous avons fait ici , il faut avoir soin de les faire souvenir de temps en temps ce principe que saint Augustin répète si souvent ,

a que sans la vraie piété, c'est-à-dire, sans la connoissance & l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, & qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai, ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fausses & imparfaites, ne laissent pas de mettre ceux qui les ont, beaucoup plus en état de rendre service au public, que s'ils ne les avoient pas. Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il seroit quelquefois à souhaiter que ceux qui gouvernent fussent de bons païens, de bons Romains, & qu'ils agissent selon ces grands principes qui étoient l'ame de leur conduite. *b* Mais le souverain bonheur d'un Etat, c'est que Dieu mette en place des personnes qui joignent à ces grandes qualités qu'on admire dans les Anciens, une véritable & solide piété.

a Dum illuc constet inter omnes veraciter pios neminem sine vera pietate, id est, veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ. *S. Aug. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 19.*

b Illi autem, qui verâ pietate præditi bene vivunt, si habent scientiam regendi populos, nihil est felicius rebus humanis, quàm si Deo miserante habeant potestatem. *Saint Augustin, Ibid.*





SECONDE PARTIE

D E

L'HISTOIRE SAINTE.

JE réduirai à deux Chefs ce que j'ai à dire sur l'étude de l'Histoire Sainte. D'abord je poserai les principes qui me paroissent nécessaires pour profiter, comme on le doit, de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

*PRINCIPES NÉCESSAIRES
pour l'intelligence de l'Histoire Sainte.*

AVANT que de remarquer les observations qu'on doit faire en étudiant l'Histoire Sainte, ou en l'enseignant aux autres, je crois qu'il est à propos de commencer par en donner ici une idée générale, qui en fasse sentir le caractère propre, & qui aide à faire connoître en quoi cette Histoire est différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

*Caractères propres & particuliers à l'Histoire
Sainte.*

IL n'en est pas de l'Histoire Sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne

renferment que des faits humains & des événements temporels , souvent pleins d'incertitude & de contrariétés. Mais celle-là est l'histoire de Dieu même , de l'Etre souverain ; l'histoire de sa toute-puissance , de sa sagesse infinie , de sa providence, qui s'étend à tout ; de sa sainteté , de sa justice , de sa miséricorde , & de ses autres attributs , montrés sous mille formes, & rendus sensibles par une infinité d'effets éclatants. Le livre qui renferme toutes ces merveilles, est le plus ancien livre du monde, & l'unique avant la venue du Messie , où Dieu nous ait fait connoître , d'une manière également claire & certaine, ce qu'il est , ce que nous sommes , & à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importants. Loin de nous donner une idée nette & précise de la Divinité , elles l'obscurcissent, la dégradent, la défigurent par mille fables & mille rêveries , toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoître ni ce qu'est ce monde que nous habitons , s'il a commencé, par qui & pourquoi il a été créé, comment il se soutient & se conserve , & s'il doit toujours subsister ; ni ce que nous sommes nous-mêmes , quelle est notre origine , notre nature , notre destination , notre fin.

L'Histoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités :

Qu'il y a un Dieu ; qu'il est avant tout, & par conséquent éternel ; que le monde est son ouvrage , qu'il l'a formé de rien par sa seule parole , qu'ainsi il est tout-puissant. *Au commencement Dieu a créé le Ciel* *Gen. ch. I. v. 1.*
& la Terre.

Elle nous représente ensuite l'homme pour qui ce monde a été formé, sortant des mains de son Créateur, & composé d'un corps & d'une ame ; d'un corps fait d'un peu de poussière , preuve de sa faiblesse ; d'une ame , qui est le souffle de Dieu , & par conséquent distinguée du corps , spirituelle , intelligente ; & par le fonds même de sa nature & de sa constitution , incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux dans lequel l'homme a été créé juste, innocent, & destiné à un bonheur sans fin , s'il eût persévéré dans sa justice & dans son innocence ; sa triste chute par le péché , source funeste de tous ses maux , & de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute sa postérité ; enfin, la réparation future par un Médiateur tout-puissant , qu'elle lui promet & lui fait envisager dès-lors pour sa consolation , mais dans l'éloignement d'un avenir très-reculé , & dont elle lui peint dans la suite tous les traits & tous les caractères , mais sous les sombres couleurs des figures & des symboles , qui sont comme autant de voiles qui servent en même temps à le montrer & à le cacher.

Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain, la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout se rapporte & tout se termine, est de se former un royaume digne de lui, un royaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité, & auquel tous les autres feront place; dont Jesus-Christ sera le fondateur & le roi, selon l'auguste prophétie de Daniel, qui, après avoir vu en esprit sous différents symboles la succession & la ruine de tous les grands empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum dierum*; noble & grande expression pour marquer l'Eternel: & il ajoute aussitôt, que Dieu lui donna la puissance, l'honneur & le royaume; que toutes les tribus & les langues le serviront; que sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, & que son royaume ne sera jamais détruit.

Ce royaume est l'Eglise, qui commence & se forme sur la terre, & qui fera un jour transportée dans le ciel, lieu de son origine & de sa demeure éternelle. Et alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, c'est-à-dire, de ce monde visible, qui ne subsiste que pour l'autre; lorsque Jesus-Christ, après avoir détruit tout empire, toute domination & toute puissance, aura remis son Royaume, c'est-à-dire, l'heureuse & sainte société des Elus, à Dieu son Pere.

C'est cette heureuse société des Justes, & celui qui a bien voulu en être le chef,

Dan.
1. 14.

7.

1. Cor.
15. 24.

le sanctificateur, le pere & l'époux, qui font le grand objet & le dernier terme de tous les desseins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vue. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier Adam étoit la figure du second, *qui est* ^{Rom. 5.} *forma futuri*; & il nous insinue qu'Eve, ^{14. Eph. 5.} ^{25. &c.} tirée du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux, étoit une image naturelle de l'Eglise, sortie du côté de Jesus-Christ endormi sur la croix pour nous y enfanter.

Dès ces premiers temps on voit Dieu, toujours attentif à son œuvre, préparer de loin la formation de l'Eglise chrétienne, & en jeter les fondements, en révélant à l'homme les mysteres dont la connoissance a toujours été nécessaire au salut; en lui renouvelant souvent la promesse du Libérateur; en lui marquant la nécessité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie justice; en lui enseignant l'essence de la religion & l'esprit du vrai culte; en transmettant de siècles en siècles sans altération ces dogmes capitaux, par la longue durée de la vie des premiers Patriarches, remplis de foi & de sainteté; en prenant soin, par le moyen de l'arche, de sauver du naufrage de l'univers ces vérités essentielles; & enfin en se formant dès les premiers temps une société de Justes plus ou moins nombreuse & vi-

sible, & la conservant par une succession non interrompue.

Mais dans le temps que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes, plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de sortir, Dieu, pour mettre en sûreté les vérités salutaires qui commençoient à s'obscurcir & à s'éteindre dans toutes les nations, en confie le dépôt à une famille qu'il consacre entièrement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis long-temps, séparé de toutes les autres nations par ses loix & par ses usages, conduit & gouverné d'une manière toute singulière, montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérés, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit promise, soit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeler. Il ne se contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale & commune : il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le roi. Et il veut que ce peuple, par sa sortie de l'Egypte, par son séjour dans le désert, par son entrée dans la terre promise, par ses guerres & ses conquêtes, par sa longue captivité à Babylone, par son retour dans sa patrie, en un mot, par tous ces divers états & changements, soit une figure de ce qui devoit

arriver à l'Eglise ; & que l'attente du Messie , promis aux Patriarches , figuré par les cérémonies & par les sacrifices de la loi , prédit par les Prophetes , soit le caractère propre & spécial de ce peuple , qui le distingue de toutes les autres nations.

Voilà ce que l'Ecriture Sainte nous apprend , & ce qu'elle seule pouvoit nous découvrir , parce qu'elle seule est dépositaire des révélations divines , & la manifestation des décrets de Dieu cachés dans son sein de toute éternité , jusqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Est-il un objet plus grand , plus intéressant , plus digne de l'attention de l'homme , qu'une histoire où Dieu a daigné tracer lui-même de sa propre main le plan de notre destinée éternelle ?

Pour affermir la certitude de la révélation , & pour établir la religion sur des fondements inébranlables , Dieu a voulu lui donner deux sortes de preuves , qui fussent en même temps à la portée des plus simples , & supérieures à toutes les subtilités des incrédules , qui portassent visiblement le caractère de la Toute-puissance , & que ni tous les efforts des hommes , ni les prestiges des démons ne pussent imiter.

Ces deux sortes de preuves consistent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles sont frappants , publics , notoires , exposés aux yeux de tous , multipliés en une infinité de manières , long-

temps prédits & attendus, persévérants pendant une longue suite de jours & même d'années. Ce sont des faits éclatants, des événements mémorables, que les plus grossiers ne peuvent ignorer, dont des peuples entiers non seulement sont spectateurs & témoins, mais dont ils sont eux-mêmes la matière & l'objet, dont ils recueillent les fruits & sentent les effets, & qui rendent leur sort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvoit oublier la ruine du monde entier, causée par le déluge après des menaces continuées pendant un siècle, ni la manière merveilleuse dont elle en avoit été seule préservée dans l'arche. Le feu descendu du Ciel sur les villes criminelles; tout le royaume d'Égypte puni à diverses reprises par dix plaies accablantes; la mer ouverte pour donner passage aux Hébreux, & refermée pour submerger Pharaon avec toute son armée; le peuple d'Israël pendant quarante ans nourri de la manne, abreuvé par des torrents tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, & éclairé par une colonne de feu pendant la nuit; les habits & les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voyage; le cours du Jourdain suspendu; le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire; une armée de guêpes marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres; les nuées plu-

sièurs fois converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis ; les nations liguées contre Israël, dissipées par une vaine terreur, ou exterminées par un carnage mutuel, entournant leurs armes les unes contre les autres ; cent quatre-vingt cinq mille hommes foudroyés dans une nuit sous les remparts de Jérusalem ; tous ces prodiges, & mille autres de cette nature, dont plusieurs étoient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la mémoire, & par des cantiques sacrés qui étoient dans la bouche de tous les Israélites, ne pouvoient être ignorés par les plus stupides, ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en est de même des prophéties. On est frappé d'étonnement, & l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain, qu'un Historien célèbre ait pu, par la force de son génie, par la supériorité de ses lumières, & par sa profonde connoissance du caractère des hommes & des peuples, entrevoir & démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement considérable qui devoit arriver dans la république Romaine. Et certainement une telle prévoyance est bien digne d'admiration, & il n'y a personne, pour peu de goût & de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aise d'examiner par lui-même s'il est bien vrai que cet Historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

Polybe.

L'Histoire Sainte nous présente bien

d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant, mais qui, d'un ton affirmatif, déclarent hautement & public que tels & tels événements arriveront certainement dans le temps, dans le lieu, & avec toutes les circonstances que ces Prophetes le marquent. Mais quels événements ! Les plus détaillés, les plus personnels, les plus intéressants pour la nation, & en même temps les plus éloignés de toute vraisemblance. Sous les regnes florissants d'Ozias & de Joathan, où l'Etat étoit dans la paix, dans l'abondance, & où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens étoit porté à l'excès, quelle apparence y avoit-il à l'affreuse disette & à la honteuse captivité dont Isaïe menaçoit alors les Dames
Is. c. 3. v. 16. 26. &c. les plus qualifiées, & aux malheurs extrêmes qui arriverent effectivement sous le regne suivant.

Lorsque, quelque temps après, Jérusalem, bloquée par la nombreuse armée de Sennachérib, étoit réduite à la dernière extrémité, sans troupes, sans vivres, sans aucune espérance de secours humain, surtout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pieces, ce qu'Isaïe prédisoit, étoit-il croyable que la ville ne seroit point prise, qu'elle ne seroit pas même assiégée dans les formes ; que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un seul trait, & que bientôt cette armée formidable se-

roit exterminée tout d'un coup, & sans le concours d'aucun homme, & son Roi mis en fuite ?

La destruction entière du royaume des dix tribus, l'enlèvement de celle de Juda à Babylone après la prise de Jérusalem, le terme précis de soixante & dix ans, marqué pour la durée de la captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné, & appelé par son nom plus de deux cents ans avant sa naissance, la manière surprenante, & inouïe jusqu'alors, dont cet Illustre Conquérant devoit prendre Babylone : tout cela étoit-il du ressort de la prévoyance humaine, & y voyoit-on quelque apparence quand les Prophetes le prédisoient.

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne servoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes, auxquelles l'accomplissement des premières devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction & une croyance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie, & l'établissement de de l'Eglise Chrétienne. Elles sont d'une évidence, & descendent dans un détail qui passe toute admiration. Non seulement les Prophetes ont marqué le temps, le lieu, la manière de la naissance du

Messie , les principales actions de sa vie , les effets de sa prédication , mais ils ont vu & prédit les circonstances les plus particulières de sa mort & de sa résurrection , & les ont rapportées presque avec autant d'exactitude que les Evangélistes même , qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événements , qui font la destinée du genre humain , qui embrassent toute l'étendue des siècles , & qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité , qui étoit leur terme & leur but : l'établissement de l'Eglise sur la terre par la prédication de douze pêcheurs , la réprobation du corps entier de la nation Juive , la vocation des Gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri & si privilégié , la ruine de l'idolâtrie dans tout l'univers , la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y servir de témoins à la vérité des livres saints & à l'accomplissement des prophéties , leur retour futur à la foi de Jesus-Christ , qui sera la ressource & la consolation de l'Eglise dans les derniers temps ; enfin cette Eglise , après bien des combats & des dangers , transportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité & d'une paix éternelle ? Voilà de quoi nous entretiennent les Prophetes , voilà pourquoi les Livres saints ont été écrits.

Je demande , en premier lieu , si ce n'est pas manquer à la partie la plus essentielle

de l'éducation de la jeunesse, que de lui laisser ignorer une histoire si respectable & si intéressante par son antiquité, par son autorité, par la grandeur & la variété des faits, & sur-tout par l'union intime qu'elle a avec notre sainte religion, dont elle est le fondement, dont elle renferme toutes les preuves, dont elle nous marque tous les devoirs, & pour laquelle elle est si propre à nous inspirer, dès l'âge le plus tendre, un respect infini, capable de servir dans la suite de frein & de barrière contre la licence audacieuse de l'incrédulité, qui prend tous les jours de nouveaux accroissements, & qui nous menace de la perte entière de la foi.

Je demande, en second lieu, si c'est étudier & enseigner l'Histoire Sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits simplement, comme des faits historiques; de ne les proposer aux jeunes gens que comme des objets de leur curiosité ou de leur admiration, sans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur véritable noblesse, comme les gages certains de leur grandeur future; sans leur apprendre à comparer ces événements *miraculeux & prophétiques* avec les *prodiges & les oracles* les plus vantés du paganisme, & sans leur faire sentir combien ceux sur lesquels toute la religion des Romains, par exemple, étoit fondée, & que Cicéron dans de
certains livres a fait valoir avec toute son
éloquence, quoique dans d'autres il les dé-

Lib. 1. de
nat. Deor.
Lib. 2.
de Divinat.

truise absolument ; combien , dis-je , ces prodiges & ces oracles sont vains & frivoles , & combien , quand on les lui passeroit tous pour vrais , ils sont éloignés de la certitude , de la majesté & de la multitude de ceux que l'Histoire Sainte nous présente à chaque page.

Je demande enfin si c'est rendre à l'histoire Sainte , dictée par le Saint-Esprit même , le respect qui lui est dû , que d'en examiner seulement la lettre , sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit & la véritable signification ; sur-tout après la vive lumière que les écrits des Evangélistes & des Apôtres , & après eux la tradition constante & suivie des Peres , ont répandues sur cette matiere. Nous lisons très-souvent dans l'Evangile que les actions qui y sont rapportées , étoient l'accomplissement des figures & des prophéties de l'ancien Testament , & J. C. lui-même nous assure que c'est de lui principalement

*Jeau. 5.
46.
Rom. 104.
I. Cor. 10.
II.*

que Moÿse a écrit : *Si crederitis Moysi , credetis forsitán & mihi , de me enim ille scripsit.* S. Paul nous dit en termes clairs & précis que J. C. étoit la fin de la loi , & que ce qui arrivoit aux Juifs , leur arrivoit en figure. S. Augustin , qui n'est en cela que l'interprete & le canal de la tradition de l'Eglise , nous déclare , en parlant des Saints de l'ancien Testament , que non seulement leurs paroles , mais leur vie , leurs mariages , leurs enfants , leurs actions , étoient une figure & une prédiction de ce qui devoit arriver long-temps

après dans l'Eglise chrétienne : *Horum Sanctorum, qui præcesserunt tempore nativitatem Domini, non solum sermo, sed etiam vita, & conjugia, & filii, & facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia :* & que le peuple Hébreu, dans son tout, à été comme un grand Prophete de celui qui seul mérite d'être appelé grand : *Tantumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quemdam, quia & magni cujusdam, fuisse prophetam.* D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jesus-Christ & de l'Eglise : *In iis quæ in illis divinitus fiebant, prophetia venturi Christi & Ecclesiæ perscrutanda est.*

S. Aug.
de catechis.
rud. cap.

19.

Lib. 22.
contra
Faust. cap.
24.

Dans ce qui est dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui étoit sa femme légitime, quoique d'un second rang & esclave, avec Ismaël son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance, qu'un peu de pain & d'eau, un homme de bon esprit & de bon sens peut-il comprendre que ce Patriarche, si libéral & si plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité avec une telle dureté sa femme & son fils, si cette dureté ne cache quelque mystere ?

Gen. 21.

Quand la tradition ne nous decouvriroit pas ce que signifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entends dans un homme éclairé de la foi, ne suffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoître la charité du Pere éternel, qui a aimé les hommes, jus-

qu'à donner pour eux son Fils unique ?

Peut-on raconter aux enfants l'histoire du serpent d'airain attaché & suspendu à un bois dans le désert pour la guérison des Israélites , que la morsure des serpents de feu faisoit mourir , sans leur expliquer en même temps de qui ce serpent étoit la figure ?

Seroit-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas , si l'on se borroit à ce que la lettre nous offre , & si l'on n'y voyoit pas Jésus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisième jour : & la prompte & miraculeuse conversion des Gentils , qui a été le fruit de la mort & de la résurrection du Sauveur.

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'Histoire sainte , qui ne sont point entendus , s'ils ne sont approfondis. C'est l'étudier en Juif , & non en Chrétien , que de ne pas lever le voile dont elle est couverte , & de se contenter d'une surface , riche , à la vérité , & précieuse , mais qui cache d'autres richesses d'un prix infiniment plus estimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue , selon qu'ils seront plus ou moins avancés , s'arrêtant sur-tout à celles qui sont développées dans le Nouveau Testament , & dont par conséquent le sens ne peut pas être douteux ; & parmi celles-là même choisissant les plus claires , & les plus proportionnées à leur âge. Il en est pourtant de si évidentes ,

évidentes, & de si sensibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau Testament, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, comme l'histoire de Joseph, dont nous parlerons bientôt, & d'autres pareilles.

ARTICLE SECOND.

Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte.

I. Le premier soin que l'on doit apporter dans l'étendue de l'Histoire en général, est d'y mettre beaucoup d'ordre & de méthode, afin de pouvoir distinguer nettement les faits, les personnes, les temps, les lieux; & c'est à quoi peuvent contribuer la Chronologie & la Géographie, qu'on a raison d'appeler les deux yeux de l'Histoire, puisqu'elles y répandent beaucoup de lumière, & qu'elles en écartent toute confusion.

Quand je recommande l'étude de la Chronologie, je suis bien éloigné de vouloir jeter les jeunes gens dans un examen de questions difficiles & épineuses dont cette matière est fort susceptible, & dont la discussion ne convient qu'aux savants. Il suffit aux premiers d'avoir une idée nette & distincte, non de l'année précise de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini, & causeroit un grand embarras; mais en gros & en général du

siècle où sont arrivés les événements les plus considérables.

On a coutume de diviser l'Histoire Sainte depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, en six âges ou six parties, qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, & elle n'est point au dessus de la portée des enfants. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant, autant qu'il est possible, les fractions, c'est-à-dire, les petits nombres, & en les réduisant à un compte rond & plein. Ainsi le quatrième âge, qui s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au temps où l'on jeta les fondements du temple, à compter exactement, renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfants que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier: 40 ans que le peuple passe dans le désert sous la conduite de Moïse; plus de 350 depuis son entrée dans la Terre Sainte, sous la conduite de Josué & des Juges; 40 ans sous le regne de Saül, autant sous celui de David; & quelques années de Salomon. Une pareille division ne charge point la mémoire, & répand, ce me semble, beaucoup de clarté dans la connoissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la Chronologie, Ussérius & le P. Petau sont

les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savants hommes ; mais il est bon que dans un College ce soit toujours le même dans toutes les Classes.

Comme dans l'Histoire Sainte il y a des faits rapportés diversement par les différents Auteurs qui en ont écrit, c'est au Maître à réunir & à concilier ces différences, en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives & les plus intéressantes. Quand on est arrivé au temps des Prophetes, leurs écrits répandent une grande lumière sur les livres historiques, qui omettent beaucoup de faits importants, ou ne les rapportent souvent qu'en très-peu de mots : on en verra quelque exemple dans la suite.

On a imprimé depuis peu un livre intitulé : *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, qui peut être d'un grand usage, non seulement pour les jeunes gens, mais aussi pour toutes les personnes qui n'ont pas eu assez de loisir ou assez de lumière pour étudier l'Histoire Sainte dans l'Ecriture même. On a fait entrer dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Histoire Sainte. On c'est fait un devoir d'y garder cette simplicité de style, qui en fait le propre caractère. On a eu soin de mêler dans les récits historiques certaines paroles de l'écriture, pleines de sens, & qui donnent matière à de grandes réflexions. Enfin, pour rendre cet ouvrage

plus complet & plus utile , on le termine par un extrait des livres sapientiaux & prophétiques. Il seroit bien à souhaiter qu'on eût un pareil secours pour l'Histoire profane. Le même Auteur a donné depuis peu cet *Abrégé* avec plus d'étendue , & y a ajouté des *Réflexions* , qui renferment tout le fond de la religion , & qui peuvent être d'une utilité infinie pour toutes sortes de personnes.

II. Dans l'étude de l'Histoire Sainte , il ne faut pas négliger les usages & les coutumes particulières au peuple de Dieu ; ce qui regarde ses loix, son gouvernement, sa manière de vivre. L'excellent livre de M. l'abbé Fleuri , qui a pour titre : *Mœurs des Israélites* , renferme tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet , & me dispense d'en parler avec plus d'étendue.

III. Il est bon de faire observer aux jeunes gens les principaux caractères des Juifs : par ce nom j'entends les Juifs charnels , qui faisoient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avoit fait de les choisir pour son peuple , les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croyoient que tout leur étoit dû. Pleins de présomption & d'estime pour eux-mêmes, ils n'attendoient la justice que de leurs propres efforts ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bernoient leurs vœux & leur espérance aux commodités temporelles, & aux biens

de la terre. Dès qu'ils étoient à l'épreuve, & que quelque chose venoit à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu, & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur, & toujours prêts à se révolter contre lui & contre leurs Chefs, ils se livroient aux plaintes, aux murmures, au désespoir. Enfin, excepté les derniers temps, ils ont toujours eu pour l'idolâtrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus, ce me semble, à faire connoître parfaitement le caractère du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait; je veux dire, la dureté de cœur de ce peuple; & son penchant extrême au mal; par où Dieu a voulu montrer que les moyens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous sans exception ont été employés pendant plusieurs siècles, pour guérir les Juifs de l'idolâtrie, & pour leur faire observer le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes miseres de la servitude de l'Egypte; ni la joie & la reconnaissance d'une délivrance miraculeuse, & l'instruction de la loi donnée au pied du mont Sinaï; ni la substitution d'une nouvelle race, née dans le désert, élevée par Moïse, formée par la loi, intimidée par la punition de leurs peres; ni l'entrée dans la terre promise, & la jouissance actuelle de tous les effets de la

promesse ; ni les divers châtimens, ni les avertissemens & les exemples des Prophetes pendant le séjour en cette terre, n'ont pu arracher de leur cœur ce penchant impie. Devenus dans la terre promise beaucoup plus méchans, plus corrompus, plus idolâtres, qu'ils ne l'avoient été en Egypte, Dieu enfin est obligé de les remettre aux fers à Ninive & à Babylone ; mais ce châtiment ne sert qu'à les endurcir ; & livrés à toutes sortes de crimes, ils font blasphémer le nom du Dieu d'Israël parmi les nations idolâtres, qu'ils surpassent en méchanceté & impiété.

*Ezéchiél,
Chap. 20.*

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses Prophetes, & sur-tout dans Ezéchiél, le dessein qu'il a eu de faire connoître aux hommes par la suite de tous les événemens arrivés à son peuple, de leur faire connoître, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, & l'impuissance des remèdes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien & si désespéré. Cette vue est une des grandes clefs des Ecritures, & qui nous fait entrer le plus avant dans le secret & dans l'esprit de l'ancien Testament. Sans cette ouverture, l'Histoire Sainte conserve des obscurités impénétrables, & demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En effet, pourquoi le choix d'un peuple si dur & si ingrat ? Pourquoi tant de faveurs répandues sur Israël, par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence ? Pourquoi

une attache si persévérante à ce peuple , malgré une si persévérante ingratitude ? Pourquoi le faire passer par tant d'états différents ? Pourquoi cette alternative continuelle de promesses & de menaces , de consolations & d'afflictions , de récompenses & de châtimens ? Pourquoi tant d'instructions , d'avertissemens , d'invitations , de réprimandes , de miracles , de Prophetes , de saints conducteurs ? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point , & qui n'en devient que plus méchant ? Cette profondeur de la sagesse divine qui nous étonne , doit en même temps nous instruire ; & c'est de cette obscurité même répandue dans toute la conduite de Dieu sur son peuple , que sort une lumière plus vive que celle du soleil , qui nous démontre l'insuffisance de tous les remedes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. Il paroît visiblement , par la manière même dont l'ancien Testament est écrit , que le dessein de Dieu , en le donnant aux hommes , a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertus qui s'y trouvent. L'Écriture tranche en deux mots l'histoire des impies , quelque grands qu'ils soient selon le monde ; & au contraire elle s'arrête long-temps sur les moindres actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel ; le second , celle de David ; le troisième & le quatrième , cel-

les de Salomon , de Josaphat , d'Ezé-
chias , d'Elie , d'Elisée , d'Isaïe. Elle sem-
ble ne parler des impies qu'à regret , par
occasion , & seulement pour les condam-
ner. Quand on compare ce qu'elle dit
de Nemrod , qui bâtit les deux plus puis-
santes * villes du monde , & qui fonda le
plus grand Empire qui ait jamais été dans
l'univers , avec ce qu'elle rapporte des
premiers Patriarches , on ne sait pourquoi
elle passe rapidement sur des choses très-
importantes , qui ont dû rendre la vie de
ce fameux Conquérant très-singulière ,
& qui donneroient à l'Histoire ancienne
tant de lumière & tant d'ornement , pour
s'arrêter si long-temps sur des détails ,
en apparence peu nécessaires , ou de la
vie d'Abraham , ou de celle de Jacob ,
moins illustre encore que celle de son
aïeul. Dieu marque en cela combien ses
pensées sont différentes des nôtres , en nous
faisant voir dans le premier ce que les
hommes admirent & ce qu'ils souhai-
tent , & dans les autres ce qu'il approuve
& ce qu'il juge digne de sa complaisance
& de notre attention.

L'Ecriture prescrit des regles , & four-
nit des modeles pour toute sorte d'états &
de conditions , Rois , Juges , riches , pau-
vres , gens mariés , peres , enfants , tous
y trouvent des instructions excellentes
sur tous leurs devoirs. C'est une pratique
fort utile , & en même temps fort agréa-
ble , d'accoutumer les jeunes gens à réunir

* Ninive
& Baby-
lone.

d'eux-mêmes , & à rapporter sur le champ plusieurs exemples sur une même matiere.

LES ROIS , dans l'Ecriture Sainte , j'entends ceux qui sont selon le cœur de Dieu , ne se regardent que comme les ministres du Roi souverain , & n'usent de leur autorité que pour rendre leurs sujets heureux , en les rendant meilleurs. Ils sont pleins de zele pour la gloire de Dieu & pour le bien public. Qu'on étudie avec quelque attention les sentiments de piété que David fait paroître dans le transport de l'Arche & dans les préparatifs pour la construction du Temple, les missions que Josaphat ordonne & fait lui-même en personne dans son royaume , les soins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de son regne, le zele infatigable de Josias pour rétablir le véritable culte, non seulement dans Juda , mais encore dans les dix tribus ; on verra que ces Princes ne se croyoient assis sur le trône , que pour faire régner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'est point contraire à la vraie politique , l'Ecriture affecte quelquefois de rapporter en détail les sages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix : fortifications de villes , magasins d'armes, troupes réglées, soin de l'agriculture & de la sûreté des troupeaux ; sources assurées & innocentes de l'abondance qui régnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de payer avec joie & facilité les impôts , toujours ré-

glés sur les véritables besoins de l'Etat, & sur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES, les Magistrats, les Ministres, toutes les personnes constituées en autorité trouvent des modeles parfaits dans Moyse, dans Josué, dans les Juges, jusqu'à Samuël, dans Job, Néhémie, Esdras, Eliacim. Toute leur conduite marque un désintéressement parfait. Ils ne pensent point à établir ou à élever leur famille; ils sont populaires, simples, modestes, sans faste, sans distinctions, sans gardes, sans jalousie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, & les associant volontiers à leur autorité.

RICHE S. Abraham, Job, Booz, &c. On fait combien ABRAHAM étoit riche, & combien en même temps il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme une tache & comme une honte pour lui, si un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt*, dit-il au Roi de Sodome, qui par reconnoissance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés des mains des ennemis, *ne dicas: Ego ditavi Abraham*. Sa maison étoit ouverte à tous les passants & à tous les voyageurs.

Gen. 18. L'Ecriture nous représente ce saint homme assis dans la plus grande chaleur du jour, à l'entrée de son pavillon, & placé là comme en sentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité; car il est

Genes.
14. 23.

Gen. 18.
2.

dit qu'il couroit au devant de passants ,
Quos cum vidisset , cucurrit in occursum eorum.

JOB étoit un Prince puissant , & fort considéré. L'Ecriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public , constitué en autorité , & comblé de richesses. Il sentoît avec une vive reconnaissance que la compassion l'avoit élevé & nourri dès son enfance , & qu'il l'avoit eue pour guide dès le sein de sa mere. Il mettoit au dessus de ses plus glorieux titres , d'être l'œil de l'aveugle , le pied du boiteux , le pere des pauvres , l'asyle des étrangers , le consolateur de la veuve , & le protecteur de l'orphelin destitué de tout secours. Il ne dédaigne point d'entrer en discussion avec son serviteur & avec sa servante , lorsqu'ils croyoient avoir quelque sujet de plainte contre lui , intimement convaincu qu'eux & lui avoient un maître commun , & que le même Dieu étoit leur Créateur & le sien. Jamais il ne mit sa confiance dans ses grandes richesses ; & les disgraces de ses ennemis ne lui causerent jamais de secrete joie. Accessible à tous sans distinction , il s'instruisoit des affaires avec un extrême soin. Revêtu de la justice comme d'un vêtement royal , & orné de l'équité de ses jugements comme d'un diadême , il arrachoit à l'injuste sa proie d'entre les dents , & lui brisoit les mâchoires , afin de le mettre hors d'état de nuire à l'avenir. Le plus doux fruit qu'il retiroit de son zele , étoit la satisfaction d'a-

Job. ch. 31. v. 18.

Ch. 29. v. 12. 15. 16.

Ch. 31. v. 13. 15.

v. 24. 25.

v. 29.

Ch. 29. v. 16.

v. 14.

v. 17.

v. 12. 13.

v. 25.

voir délivré celui qui étoit près de périr, & d'en être comblé de bénédictions; & dans le temps même qu'il étoit assis au milieu des Sénateurs & des Princes, & qu'il en étoit environné comme un Roi l'est de ses gardes, il ne laissoit pas d'être le consolateur des affligés.

Ruth, ch.

2.

Booz n'est pas moins admirable dans son genre. Au milieu des richesses, il est laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, simple, sans luxe, sans délicatesse, sans mollesse, sans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur, quelle bonté envers ses domestiques ! *Que le Seigneur soit avec vous*, dit-il à ses moissonneurs. Et ils lui répondent : *Que le Seigneur vous bénisse*. Beau langage de l'antiquité religieuse, mais peu connu dans nos jours !

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit & ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de se joindre à ses filles pour boire & manger avec elles ; & l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux, & de jeter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramasser sans honte : nous apprenant par cette sage conduite, à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités, la confusion de recevoir, & à nous-mêmes la tentation de la gloire, & même du plaisir de donner : *De vestris quoque manipulis projicite de industria, & remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

TOBIE. Le Saint-Esprit nous donne dans ce saint homme un modele parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple : une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie ; une générosité dans son abondance, à soulager les malheureux, & à prêter même de grosses sommes sans intérêt ; une patience à supporter une pauvreté extrême, non-seulement sans murmure, mais avec action de grâces ; un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde ; une douceur à souffrir les contradictions domestiques ; une ferme confiance en Dieu, dans les plus dures épreuves : une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres ; enfin, une vive & ferme attente des biens futurs qui le soutenoit & le consolait au milieu des plus grandes afflictions. *Nous sommes, dit-il, les enfants* ^{Tobie. 2.} *des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.*

PAUVRES. Quel exemple que Job, pour ceux à qui les disgrâces imprévues enlèvent tout d'un coup leur bien ! *Le Seigneur me l'avoit donné ; le Seigneur me l'a ôté, Que son nom soit béni !* ^{Le Job. 1. 21.}

RUTH, étonnée de ce que Booz daigne jeter les yeux sur une pauvre femme étrangere, apprend aux personnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles & reconnoissantes, en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Que le sort des pauvres seroit digne d'envie, s'ils avoient, comme Tobie, *Tobie 4. 23.* cette belle maxime dans le cœur : *Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres; mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout péché, & si nous faisons de bonnes œuvres.*

PERSONNES MARIÉES.
Les saintes femmes des Patriarches, Sara, fille de Raguel, Ruth, Esther, Judith & Tobie pere & fils, Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens Justes portoient la chasteté conjugale. Job étoit un Prince riche & puissant, qui vivoit dans l'abondance, qui étoit environné d'une Cour attentive à lui plaire. Cependant il nous apprend lui-même qu'il avoit fait un pacte avec ses yeux, & s'étoit imposé une loi sévere, de ne jamais arrêter ses regards sur une vierge. *Pepigi fœdus*

Job. 31. 1. cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.

Ce que j'ai dit des différents états, pour lesquels on trouve des regles & des modes dans l'Ecriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus, & de toutes les matieres de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie

par les maux. Abel, Abraham, Joseph, Moïse, David, Job, Daniel, &c.

Le crime malheureux. Caïn, Abimélec, & les Sichimites, Absalon, Achitophel, Jéroboam, Baasa, Achab.

Pardon des injures. Abraham à l'égard de Lot; Joseph, à l'égard de ses frères; David, à l'égard de Saül.

Oppression des pauvres, des foibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance & l'obtient. Abel contre Caïn, Jacob contre Laban & Esaü, Israël contre les Egyptiens, le sang des enfants de Gédéon contre Abimélec; Urie, contre David; Nabot contre Achab & Jézabel.

La pénitence couvre les plus grands crimes, & arrête les plus terribles menaces. Les Ninivites; les Israélites très-souvent. Achab, Manassé.

V. LA CONNOISSANCE de Dieu & de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'Histoire sainte.

UNITÉ de Dieu. Cette vérité brille partout dans les Ecritures, où il semble que Dieu crie à haute voix, qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur que lui. *Ego Dominus, & non est alius. Ego Deus, & non est alius.* *Isaïe. 45. 18. & 22.*

LA TOUTE-PUISSANCE de Dieu, manifestée par la création, la conservation, & le gouvernement de l'univers; par la facilité avec laquelle il élève sur le trône, & en précipite qui il veut; établit les Empires, & les détruit; rend des nations florissantes & misérables; par l'empire

souverain qu'il exerce, non seulement sur tout ce qui est extérieur & visible, mais sur les esprits & les cœurs, en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire, selon ses desseins.

EXEMPLES. Laban & Esaü marchant contre Jacob. Conseil d'Achitophel dissipé par celui de Chusai. Toute l'armée de Juda, transportée de colere & du desir de vengeance, marchant sous Roboam contre Jéroboam, arrêtée & congédiée sur le champ par une seule parole du Prophete. L'armée d'Israël retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoyant deux cents mille captifs sur la simple remontrance d'un Prophete & de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

BONTÉ de Dieu & ses motifs. Elle se répand avec profusion, & sans s'épuiser en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connoissent point, ou qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offensent & le blasphèment.

PATIENCE de Dieu. Il supporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant plusieurs siècles, depuis les prédications d'Hénoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cents ans. Le peuple Juif en fournit plusieurs exemples, sur-tout la ruine de Samarie & de Jérusalem, & la captivité d'Israël & de Juda, dont ces deux royaumes avoient été menacés pendant plusieurs siècles.

JUSTICE de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle est terrible, accablante, inexorable, rien ne la peut arrêter, ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, &c.

Le caractère de la punition est ordinairement proportionnée à la nature du crime. Toute la terre, infectée par les hommes, est toute submergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuses, brûlant d'un feu impur, sont consumées par le feu. L'adultère & l'homicide de David, sont vengés par les incestes & les meurtres de ses enfants.

LA PROVIDENCE de Dieu entre dans tout, préside à tout jusques dans le moindre détail, regle & fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peste pour punir des ingrats, & humilier des superbes. Il suscite tout d'un coup l'esprit des peuples, qui ne pensent point à la guerre, & les amène de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inspire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéissance, le mépris des fatigues & des dangers. Il donne aux Chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choses les plus difficiles; la prévoyance, le discernement, des expédients les plus utiles; l'autorité, & l'art de se faire en même temps craindre & aimer. Il leve les obstacles, facilite les entreprises, accorde le succès. Au contraire, il ôte à ceux qu'il veut perdre, le conseil, la présence d'esprit, la force, le

courage. Il jette le désordre & la consternation dans les armées, jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons ; il parvient à ses desseins par des moyens les plus contraires , comme l'histoire de Joseph le montre , & souvent il y parvient par des moyens qui paroissent l'effet du pur hazard , quoiqu'ils soient tous concertés & préparés par une sagesse infinie , comme l'histoire de David, depuis son état de berger jusqu'à la mort de Saül , le fait voir clairement.

Les maîtres , en expliquant l'Histoire Sainte aux jeunes gens , ne peuvent trop insister sur la Providence, qui est un attribut de Dieu , dont la connoissance est la plus intéressante , la plus importante , la plus nécessaire , qui influe dans tous les événements publics & particuliers ; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie , dans chaque action de la journée ; qui est la plus ferme base de la religion ; qui forme les liens les plus naturels & les plus étroits de la créature avec le Créateur ; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle , sa faiblesse , ses besoins ; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus, de la confiance en Dieu , de la reconnoissance , du détachement , de l'humilité , de la résignation , de la patience ; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière , par les vœux , par les actions de grâces , par les sacrifices.

CONNOISSANCE DE L'AVENIR. Un des caracteres les plus incommunicables de la divinité, est la connoissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de prédire ce qui doit arriver : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, & sciemus quia dii estis vos.* Il faut, en enseignant l'Histoire Sainte, y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres, soit qu'elles regardent les événements temporels, ou qu'elles aient rapport à la religion; & leur faire observer le caractère des Prophetes, leur mission, le but & les dangers de leur ministère. Ils sont saints & irréprochables dans leurs mœurs, menent une vie pauvre & obscure, sans ambition, sans intérêt, sans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Il sont envoyés à des incrédules, qui les contredisent & les persécutent, qui ne se rendent qu'après l'évidence de l'accomplissement. Leurs prédictions regardent des événements publics, & annoncent la destinée des royaumes. Elles sont circonstanciées, publiées long-temps avant l'accomplissement, connues de tous, à la portée des plus simples. Tous ces caracteres réunis ensemble sont de puissants motifs de crédibilité.

VI. Enfin, Jesus-Christ étant la fin de la loi, il faut, quand l'occasion s'en présente naturellement, le faire envisager aux jeunes gens dans les histoires qu'on leur explique, dans les sacrifices, dans les

cérémonies ; dans les actions des Patriarches, des Juges, des Rois, des Prophetes ; en un mot, de tous ceux que Dieu a choisis pour figurer par quelque endroit ou Jesus-Christ, ou l'Eglise, qui est son épouse & son ouvrage.

VII. A toutes ces observations, je crois devoir en ajouter une dernière sur les privileges de la piété, à laquelle il est très-important de rendre la Jeunesse attentive. En effet, Dieu a voulu montrer par toute la suite de l'Histoire de l'ancien Testament, que toutes les promesses & toutes les récompenses, même pour la vie présente, étoient attachées à la piété ; que tous les biens temporels viennent de Dieu, comme de leur unique source, & qu'il ne les faut attendre que de lui seul, quoiqu'il en réserve à ses serviteurs dans l'éternité de plus dignes de sa magnificence, & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété, dont le propre caractere consistoit dans une ferme confiance en Dieu, qui régloit seule la destinée de son peuple, & qui decidoit absolument de la félicité publique, & du sort de l'Etat. Tout étoit mesuré sur elle, les saisons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire sur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchissement de tout joug étranger, la jouissance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenoit tout & surmontoit tout. C'est par elle que Jo-

nathas seul avec son Ecuyer, met en fuite une armée entière ; que David sans armes terrasse le Géant , & se met à couvert des artifices & de la violence de Saül ; que Josaphat , sans tirer l'épée , triomphe de trois peuples ligués contre lui ; qu'Ezéchias sauve Jérusalem & le royaume de Juda , en voyant périr cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens. Au contraire , l'impiété attiroit tous les fléaux de la colère de Dieu , la famine , la peste , la guerre , les défaites , la servitude , la ruine entière des plus puissantes maisons ; & le crime conduisoit toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir & inspirer des sentiments de piété insensiblement , agréablement , sans travail , sans affectation , sans paroître prêcher , ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée , en liant tous les devoirs , toutes les vertus , tous les préceptes , toutes les vérités salutaires , tous les mystères ; en un mot , toute la religion , à des faits dont les hommes de toute condition , de tout âge , de toute sorte de caractère sont touchés , parce qu'ils sont à leur portée , & qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations , seroit priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints , & leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant & en expliquant l'Histoire sainte, & avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude, il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulières, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les regles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.

CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES PRINCIPES

A QUELQUES EXEMPLES.

DEUX grands hommes fort célèbres dans l'Ecriture sainte, me fourniront les exemples auxquels j'appliquerai les regles que je viens de donner, Joseph & Ezéchias. A ces deux histoires j'ajouterai un article sur les Prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

COMME cette Histoire est fort longue & fort connue, je serai obligé d'en omettre ou d'en abrégér plusieurs circonstances, quoique très-intéressantes, pour ne point trop alonger ce récit.

I. *Joseph vendu par ses freres ? conduit en Egypte chez Putiphar ; mis en prison.*

Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans , dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes ; il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob rémoignoit à Joseph , la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses freres d'un crime que l'Ecriture ne nomme point , & le récit qu'il leur fit de songes qui marquoient sa future grandeur , exciterent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils païssoient leurs troupeaux , ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons, tuons-le & le jetons dans une vieille cîteerne , après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben , ils se contenterent de le jeter dans la cîteerne , après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent , pour le vendre à des Marchands Ismaélites qui alloient en Egypte , à qui en effet ils le vendirent vingt pieces d'argent. Après cela ils prirent sa robe , & l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau , ils l'envoyerent à Jacob , & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut , & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré ; une bête a dévoré Joseph. Il déchira ses vêtements ,

& s'étant couvert d'un cilice, il pleura fils fort long-temps.

Les Ismaélites emmenerent Joseph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Écriture, *étoit avec Joseph, & tout lui réussissoit heureusement.*

Son maître, qui voyoit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit Intendant de sa maison, & il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, & il multiplia les biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit dans cette maison, lorsque sa maîtresse l'ayant regardé avec un mauvais desir, le sollicita en l'absence de son mari, à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur, & lui dit : Comment serois-je assez malheureux, pour abuser de la confiance que mon maître a en moi, & pour pécher contre Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph étoit seul, elle le prit par le manteau, & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri, & ayant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris

pris la fuite aussi-tôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colere, & le fit enfermer dans la prison où étoient ceux que le Roi faisoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echanfon & le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque temps après ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jeta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanfon que dans trois jours il seroit rétabli dans l'exercice de sa charge; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où sa chair seroit déchirée par les oiseaux. Les choses arriverent comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joseph avoit prié l'Echanfon de se souvenir de lui, & d'obtenir du Roi son élargissement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hébreux; & j'ai été renfermé dans cette prison, sans être

coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur, ne pensa plus à son interprete.

R É F L E X I O N S.

DEMANDE. Que faut-il penser de la conduite de Dieu sur Joseph, à qui sa vertu n'attire que de mauvais traitements, soit de la part de ses freres qui le haïssent, & le traitent avec la dernière cruauté, soit du côté de la femme de Putiphar, sa maîtresse, qui le calomnie impunément, & le fait renfermer dans un cachot comme un scélérat ?

R É P O N S E. Dieu, par cette conduite, a voulu nous donner d'importantes instructions.

1°. Son dessein est de détromper les hommes de la fausse idée qu'ils ont de la Providence, & de la fausse idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le soin des choses humaines, lorsque ceux qui le craignent sont dans l'oppression & dans la misère. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincère. L'Écriture détruit ces faux préjugés, par l'exemple de Joseph, sur qui les yeux de Dieu sont très-attentifs, & qui est néanmoins haï par ses freres, vendu, exilé, calomnié, mis en prison; qui a conservé une vertu très-pure, sans en être plus heureux, pendant plusieurs années, & qui n'est même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie;

que parce qu'il est demeuré fidele à ses devoirs. Il est vrai que Dieu rompit dans la suite ses liens, & l'éleva à une suprême autorité. Mais Joseph étoit préparé à souffrir l'oppression jusqu'à la fin de sa vie. Il consentoit à mourir dans la prison, si Dieu le vouloit, & il n'eût pas été moins précieux à ses yeux, ni moins sûr des biens éternels qu'il espéroit de sa miséricorde, quand il eût paru en être abandonné jusqu'au dernier moment.

D. Paroit-il effectivement que Dieu ait pris un soin particulier de Joseph pendant ces disgraces ? *Gen. ch.ⁱ 39.*

R. L'Ecriture semble avoir pris à tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu sur son serviteur, en nous avertissant qu'il fut toujours avec lui, & que par cette raison tout lui réussissoit heureusement, qu'il lui fit trouver grace devant son maître, qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joseph, & qu'il le favorisoit & le bénissoit en toute les actions; qu'il inspira à Putiphar de lui donner, tout jeune qu'il étoit, l'autorité sur toute sa maison; que pour attacher le maître à son serviteur par une affection plus durable & plus forte, le Seigneur bénit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph, & multiplia ses biens tant à la ville qu'à la campagne; en sorte que son maître n'avoit d'autre soin que de se mettre à table, & de manger. Que quand Joseph fut mis en prison, le Seigneur

v. 2.

v. 3.

v. 4.

v. 5.

v. 21.

v. 22. en eut compassion, qu'il lui fit trouver
 grace aussi devant le Gouverneur de la
 prison ; qu'il lui inspira de remettre à
 v. 23. Joseph le soin de tous ceux qui y étoient
 renfermés , sans prendre connoissance de
 quoi que ce fût , & de lui tout confier ,
 en sorte qu'il ne se faisoit rien sans son
 ordre ; qu'enfin le Seigneur le fit réussir
 en toutes choses.

D. Malgré toutes ces faveurs , la prison
 n'étoit-elle pas un séjour bien triste pour
 Joseph ?

R. Lorsqu'il fut mis en prison , tout
 paroissoit l'avoir abandonné ; mais Dieu
 étoit descendu avec lui dans l'obscur

Gen. 39. retraite où on l'avoit enfermé. *Fuit autem*
 21. *Dominus cum Joseph* ; & l'Ecriture ne craint
 point de dire que la sagesse éternelle se
 rendit comme prisonniere avec lui : *Hæc*

Cap. 10. *descendit cum illo in foveam, & in vinculis non*
 13. 14. *dereliquit illum* ; elle adoucissoit ces lon-
 gues nuits passées à souffrir & à veiller.
 Elle éclairoit ces ténèbres que la lumière
 du Soleil ne pouvoit percer ; elle ôtoit à
 la solitude & à la captivité, dont les lec-
 tures & l'occupation ne pouvoient dimi-
 nuer ni suspendre le sentiment, ce poids
 terrible de l'ennui qui renverse les plus
 fermes ; enfin, elle faisoit couler dans
 son cœur une paix, dont la source étoit
 invisible & intarissable. Lorsque Joseph
 fut associé au trône de Pharaon, il n'est
 point dit que la Sagesse y monta avec lui,
 comme il est dit qu'elle descendit avec

lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état ; mais le premier étoit plus cher à Joseph , & il doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre instruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph ?

R. Il a voulu, en second lieu, nous apprendre comment sa providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins, & comment elle y fait servir les obstacles même que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le dessein de Dieu étoit d'élever Joseph à un point de grandeur & de puissance où ses freres seroient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les freres de Joseph s'y opposent ; mais *il n'y a*, dit l'Ecriture, *ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur.* *Proy. 21.* Ce qu'ils font ^{30.} pour humilier Joseph, est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation & à la gloire ; & l'horrible calomnie de son impudique maîtresse, qui mettoit, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses freres dans la suite, en leur disant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit envoyé : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* *Gen. 45.* Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi,

Tout ce qu'on entreprendra contre eux , deviendra un moyen pour assurer leur bonheur & leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie & l'injustice seront confondues; & lorsqu'elles auront porté Joseph sur le trône, elles paroîtront tremblantes devant lui.

D. Quels moyens Joseph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maîtresse ?

R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modele de ce que nous devons faire, quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu & de son devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie & sans pudeur, pourrois-je commettre une telle action, ayant Dieu pour témoin & pour juge ? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'est lui qui me commande de vous désobéir en cette occasion. Comment pourrois-je éviter ses regards, ou corrompre sa justice, ou me mettre à couvert de son indignation ? *Quomodo ergo possum hoc malum * facere, & peccare in Deum meum ?* Lorsque la tentation est devenue si forte, qu'il a tout à craindre de sa foiblesse, il prend la fuite, quitte tout, & s'expose à tout plutôt que de demeurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu.

Gen. 39.
9. * Heb.
Hoc grande
scelus.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs & les disgraces de Joseph ?

R. Quelque durs & quelque injustes que fussent les traitements que Joseph eut à souffrir, jamais il ne lui échappa une seule parole de murmure. Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, & malgré le penchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs aventures, il n'avoit point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'Echanfon, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence, dit-il, du pays des Hébreux, & j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni ses freres qui l'ont vendu, ni sa maîtresse qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé & fait esclave, quoiqu'il fût libre, & condamné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté sa vie, & insisté sur les circonstances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint-Esprit auroit laissé dans les ténèbres une vertu qui n'auroit pu les souffrir, & qui auroit voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer; au lieu qu'il a pris soin d'apprendre à tous les siècles ce

que Joseph n'a pas voulu dire en secret , & dans l'obscur caverne où il étoit enfermé.

2. *Elévation de Joseph. Premier voyage de ses freres en Egypte.* Gen. ch. 41 & 42.

Deux ans se passerent depuis que l'Echanfon eut été rétabli , après lesquels Pharaon eut deux songes en une seule nuit. Dans l'un il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil, & qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second il vit sept épis pleins , qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'ayant pu expliquer ces songes , l'Echanfon se souvint de Joseph, & en parla au Roi, qui le fit aussi-tôt sortir de prison , & lui raconta ses songes. Joseph répondit que les sept vaches grasses & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance , & que les vaches & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile , qui eût soin , pendant les sept années d'abondance , de faire serrer une partie des grains dans des greniers publics , afin que l'Egypte trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon , & il dit à Joseph : C'est vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte ; tout le

monde vous obéira , & il n'y aura que moi au dessus de vous. En même temps il ôta son anneau * de son doigt , ^{* Le Sceau du Prince étoit à cet anneau.} & le mit au doigt de Joseph : il le fit monter sur son second char , & fit crier par un héraut : Que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea aussi son nom , & lui en donna un qui signifioit *Sauveur du monde.*

Les sept années d'abondance arrivèrent , comme Joseph l'avoit prédit. Pendant ce temps , il fit mettre en réserve une grande quantité de bled dans les greniers du Roi. La stérilité vint ensuite , & la famine étoit dans tous les pays ; mais il y avoit du bled en Egypte. Le peuple , pressé de faim , demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joseph , & faites tout ce qu'il vous dira. Joseph donc ouvrant tous les greniers , vendoit du bled au Egyptiens & aux autres peuples.

Jacob l'ayant appris , commanda à ses enfants d'y aller. Ils partirent au nombre de dix ; car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui , de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte , ils parurent devant Joseph , & l'adorèrent. Joseph les reconnut d'abord , & en les voyant prosternés devant lui , il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois ; mais il ne se fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement , & les traita d'espions qui venoient pour examiner le pays. Il lui repar-

tirent : Seigneur , nous sommes venus ici pour acheter du bled. Nous sommes douze freres tous enfans d'un même homme , qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre pere ; & l'autre n'est plus au monde. Hé bien , reprit Joseph , je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos freres; & cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de frayeur & de regret, ils se disoient l'un à l'autre en leur langue : C'est avec justice que nous souffrons tout ceci , parce que nous avons péché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur, lorsqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui ; mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entr'eux, leur disoit : Ne vous le dis-je pas alors , de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant ? Cependant vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph, qui les entendoit, sans qu'ils le fussent, ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment, & revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, & le fit lier devant eux ; puis il commanda secrètement à ses Officiers de remettre leur argent dans leurs sacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de bled.

R É F L E X I O N S.

D. Pourquoi Dieu laissa-t-il Joseph en prison pendant plusieurs années, sans paroître se souvenir de lui ?

R. Ce terme si long, quand on est captif, étoit nécessaire pour affermir Joseph dans l'humilité, dans la soumission aux ordres de Dieu, & dans la patience. Il nous eût attendris, si nous l'eussions vu dans les fers, & que nous eussions connu son innocence. Mais Dieu, qui avoit pour lui une compassion infiniment plus indulgente & plus tendre, le laissoit dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connoissoit ce qui manquoit à sa vertu. Il savoit combien devoient durer les remèdes nécessaires à sa santé. Il decouvroit dans l'avenir ses tentations & ses périls, & lui préparoit dans les liens le secours & la force dont il auroit besoin dans son élévation. C'est ainsi qu'il en use pour les Elus, dont il veut avant tout affermir la patience & l'humilité, & qu'il n'expose à la tentation qu'après les y avoir longtemps préparés.

D. Comment Pharaon se déterminoit-il si aisément à choisir pour premier Ministre Joseph, & à revêtir de l'autorité souveraine un étranger & un inconnu ?

R. C'est une grace pour toute une nation qu'une salutaire pensée inspirée à un Prince. Lorsque Joseph parloit aux oreilles de Pharaon, Dieu l'instruisoit en

secret. Il le rendoit attentif aux sages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif; & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité, de se rendre dociles à la lumière, & d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisoit comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conseillé par une sagesse divine, & qu'il chercheroit inutilement un autre Ministre que celui que Dieu avoit choisi.

Gen. 41. *Où pourrions-nous, dit ce Prince sensé, trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est, de l'Esprit de Dieu?*

En parlant ainsi, il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fausse politique, qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats, & qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vues & ses projets par une exacte probité. Un Roi infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que plus on a l'esprit de Dieu, plus on est capable de conduire un royaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph élevé presque jusques sur le trône?

R. Le Saint-Esprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies dont on avoit noirci la réputation de Joseph,

furent alors pleinement dissipées, & que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en avoient été les auteurs. *Mendaces ostendit qui maculaverunt illum, & dedit illi claritatem æternam.* Ainsi toute la pompe dont il étoit environné, étoit le triomphe de la vertu. C'étoit elle qui étoit montrée à tous les peuples; c'étoit elle qui étoit élevée sur un char magnifique, d'où elle apprenoit aux Justes de tous les siècles, à ne tomber jamais dans le découragement, & à conserver une patience invincible; c'étoit devant elle que tout le monde fléchissoit le genou; & Joseph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes, dans le temps que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque extérieure de respect pour le premier Ministre de Pharaon.

D. Les songes de Joseph à l'égard de ses freres, furent-ils accomplis?

R. On le reconnoît clairement, quand on les voit tous prosternés aux pieds de Joseph : *Cumque adorassent eum fratres sui.* Gen. 12. 6. Voilà ce qu'ils avoient tant appréhendé, ne sachant pas l'intérêt qu'ils avoient à le reconnoître pour maître. Plus ils se sont forcés de l'éloigner & de s'en rendre indépendants, plus ils ont contribué à l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer, quand ils l'avoient dans leur famille; ils le vont chercher en Egypte pour se prosterner à ses pieds. Ils l'ont renoncé, & lui ont voulu ôter la vie,

quand son pere l'a envoyé vers eux ; ils font contraints de paroître devant lui , après une espece de résurrection , pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adoreront après l'Egypte & les autres nations , dont ils suivent enfin l'exemple ; & ils ne craignent que d'en être rejetés , parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde ; au lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être soumis , parce qu'ils ne considéroient dans son élévation que leur propre abaissement.

D. Que nous apprennent les remords des freres de Joseph au sujet du traitement qu'ils lui avoient fait souffrir ?

R. On voit dans les reproches qu'ils se font à eux-mêmes , & la force de la conscience , & le fruit de la sainte éducation donnée par Jacob à sa famille , qui n'a pas toujours été fidele à la lumiere , mais qui ne s'est point efforcée de l'éteindre , & qui a respecté la loi qui condamnoit ses actions. *C'est justement , se disoient-ils l'un à l'autre , que nous souffrons tout ceci , parce que nous avons péché contre notre frere.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le sentiment que Dieu y a imprimé de sa présence & de sa justice ; ils ne réussiront jamais à se persuader que le crime n'est rien , ou qu'il n'a pas été vu , ou qu'il demeurera impuni ; ils seront quelquefois rassurés par la patience & par le silence de leur Juge , ou par la multitude de leurs complices ; mais lorsque la ven-

geance commencera à éclater, ils seront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée ; & leurs complices ne paroîtront que comme des témoins préparés pour les accuser & les confondre.

3. *Second voyage des enfants de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.*

Gen. ch. 43. 44. 45.

Lorsque les enfants de Jacob, au retour de leur voyage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Siméon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, & renouvela celle que la perte de Joseph lui avoit causée. Il refusa longtemps de laisser partir son cher Benjamin, qui seul faisoit toute sa consolation. Mais enfin voyant que c'étoit une nécessité, & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il consentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnerent ses autres enfants de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présents pour Joseph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut apperçus, & Benjamin avec eux, il dit à son Intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi, & préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'In-

tendant exécuta l'ordre , & les fit entrer. Eux , tout surpris d'un tel traitement , s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencerent donc par se justifier auprès de l'Intendant , disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé ; & que , pour preuve de leur bonne foi , ils rapportoient cet argent. L'Intendant les rassura , en leur disant : Ne craignez rien ; c'est votre Dieu & le Dieu de votre pere qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs : car pour moi , j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussi-tôt après il leur amena Siméon leur frere. On leur apporta de l'eau ; ils se laverent les pieds , & attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut , ils se prosternerent devant lui , & lui offrirent leurs présents. Joseph , après les avoir salués avec bonté , leur dit : Votre pere , ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé , vit-il encore ? comment se porte-t-il ? Ils répondirent : Notre pere , votre serviteur , est encore en vie , & il se porte bien. En même temps ils se prosternerent de nouveau. Joseph ayant apperçu Benjamin : Est-ce là , leur dit-il , votre jeune frere , dont vous m'aviez parlé ? Mon fils , ajouta-t-il , je prie Dieu qu'il vous bénisse. Et il se hâta de sortir , parce que la vue de son frere l'attendrissoit si fort , qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques moments après ,

il vint retrouver ses freres, & ayant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses freres, il donna secrètement cet ordre à son Intendant : Mettez du bled dans les sacs de ces gens-là, & l'argent de de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui avoit été ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de bled. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si lâche, à laquelle ils n'avoient pas seulement pensé. Nous vous avons rapporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs ; comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre Maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol, meure ; & nous demeurerons tous esclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous, en commençant par les plus âgés ; & enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournerent à la ville fort affligés, & allerent se jeter aux pieds de Joseph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui dans le sac duquel on avoit

trouvé la coupe, demeureroit son esclave. Alors Juda, ayant demandé permission de parler, représenta à Joseph que s'ils retournoient vers leur pere sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon pere; que ce soit moi, s'il vous plaît, qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre pere.

Aces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fit sortir tout le monde. Alors les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri, & dit à ses freres : Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, & leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph votre frere, que vous avez vendu pour être amené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi ; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir ; il demeurera près de moi ; & je le nourrirai, lui & toute sa famille ; car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos

yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je suis élevé, & tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainsi, il se jeta au cou de Benjamin, & l'embrassa en pleurant, il embrassa de même tous les autres freres; & après cela ils se rassurerent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, & lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses freres avec des vivres pour le voyage, & des voitures pour transporter leur pere, leurs femmes, & leurs enfants. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, & voyant les chariots & les autres choses que son fils lui envoyoit, il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen, le plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

R É F L E X I O N S.

D. Le moment où Joseph se fait connoître à ses freres, est l'endroit de son histoire le plus touchant & le plus intéressant; mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence & son oubli à l'égard de son pere & ses freres, qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine, & l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant & les emprisonnant; comment, dis-je, concilier tout cela avec cette bonté & cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le temps même qu'il les traite si durement ?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystere caché sous la surface d'une action, qui sans cela pourroit choquer la raison, & paroîtroit contraire aux sentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph vendu par ses freres aux Egyptiens, regardé par Jacob comme mort, oublié par toute sa famille, honoré pendant cet intervalle, & régnant en Egypte, est incontestablement la figure de Jesus-Christ, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé généralement par sa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voyage que les enfans

de Jacob firent en Egypte, il est dit que *Gen. 42.*
Joseph connut bien ses freres, mais qu'il ne fut 80.
point connu d'eux. C'est l'état des Juifs. En
 refusant de se soumettre à Jesus-Christ,
 ils ont cessé de le voir, mais ils n'ont
 pu s'affranchir de son empire; ils li-
 sent les Ecritures, & rencontrent
 par-tout leur Seigneur sans le connoître.
 Ils l'ont vu, & ne l'ont pas reçu. Il leur
 a parlé en énigmes & en paraboles, parce
 qu'ils étoient indignes d'entendre des
 mysteres qu'ils refusoient de croire. Mais
 le voile ne demeurera pas toujours sur
 leur cœur.

Pendant le long intervalle que dure leur
 aveuglement, ils souffrent une cruelle
 famine, non de pain matériel, mais, comme
 l'avoit prédit un Prophete, de la parole *Amos 8.*
 de Dieu, dont l'intelligence leur est refu- 11.
 sée. *Mittam famem in terram, non famem panis,*
neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini.
 La terre de Chanaan est condamnée à une
 entière stérilité. Le véritable pain de vie
 ne se trouve que dans l'Egypte. Pour vi-
 vre, il faut nécessairement y aller; & jus-
 qu'à ce que Benjamin, le dernier des en-
 fans de Jacob, figure des derniers Juifs,
 y paroisse en personne, la famine affli-
 gera toujours cette malheureuse nation.

Jusques-là Joseph paroîtra n'avoir que
 de la dureté pour ses freres. Il leur par-
 lera comme à des inconnus, d'un ton pro-
 pre à les intimider, & avec un visage
 sévere. *Quasi ad alienos durius loquebatur.* 7. *Gen. 42.*

C'est ainsi que Jesus-Christ traite depuis long-temps un peuple ingrat & aveugle. Il paroît ne connoître plus ses freres selon la chair. Il semble avoir oublié les peres d'une postérité infidele & sanguinaire.

Cependant Joseph se faisoit violence pour ne point laisser paroître sa tendresse; il ne pouvoit retenir ses larmes; il étoit obligé de se détourner, de se cacher le visage, de sortir même de temps en temps pour essuyer ses pleurs. L'effort qu'il faisoit pour les cacher, étoit la figure de cette miséricorde secrete, cachée dans le sein de Dieu, & réservée pour les moments marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israël; car ses dons sont sans repentir, & sa vérité sera immuable dans tous les siècles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence, que nos gémissements, unis à ceux des Prophetes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jesus-Christ?

R. Il y a peu de Saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son fils que dans Joseph. Le simple exposé en fera une preuve bien évidente.



RAPPORTS

ENTRE JOSEPH ET JESUS CHRIST.

JOSEPH.

Il est haï de ses frères ,

1. Parce qu'il les accuse d'un grand crime.

2. Parce qu'il est tendrement aimé de son pere.

3. Parce qu'il leur prédit sa gloire future.

Il est envoyé par son pere vers ses frères qui étoient éloignés.

Ses frères conspirent contre sa vie.

Il est vendu vingt piéces d'argent.

Il est livré à des étrangers par ses propres frères.

Sa robe est teinte de sang.

Il est condamné par Putiphar , sans que personne parle pour lui.

Il souffre en silence.

Placé entre deux criminels , il prédit à l'un son élévation , & à l'autre sa mort prochaine.

Il est trois ans en prison.

Il arrive à la gloire

JESUS-CHRIST.

Il est haï des Juifs.

1. Parce qu'il leur reproche leur vice.

2. Parce qu'il déclare qu'il est le Fils de Dieu ; & que Dieu lui-même l'appelle son Fils bien-aimé.

3. Parce qu'il leur prédit qu'ils le verront assis à la droite de Dieu.

Il est envoyé de Dieu son pere vers les brebis perdues de la maison d'Israël.

Les Juifs forment le dessein de le mettre à mort.

Il est vendu trente piéces d'argent.

Il est livré aux Romains par les Juifs.

L'humanité dont il est revêtu , souffre une mort sanglante.

Il est condamné , sans que personne prenne sa défense.

Il souffre toutes sortes d'injures & de supplices , sans se plaindre.

Placé entre deux voleurs , il prédit à l'un qu'il ira en paradis , & laisse mourir l'autre dans son impénitence.

Il est trois jours dans le tombeau.

Il falloit que le Christ

JOSEPH.

par les souffrances & par les humiliations.

Il est établi sur la maison de Pharaon, & sur toute l'Egypte.

Pharaon seul est au dessus de lui.

Il est appelé Sauveur du monde.

Tous fléchissent le genou devant lui.

La famine est partout ; il n'y a du pain qu'en Egypte, où Joseph gouverne.

Tous sont renvoyés à Joseph par Pharaon.

Toutes les provinces viennent en Egypte pour y chercher du bled.

Les frères de Joseph viennent à lui, le reconnoissent, l'adorent, s'établissent en Egypte.

JESUS-CHRIST.

souffrit, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.

Il est établi Chef de toute l'Eglise, & toute créature lui est soumise.

Il est au dessus de toute créature, mais soumis à Dieu comme homme.

Son nom de JESUS signifie Sauveur, & il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.

Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jesus-Christ.

Il n'y a par-tout que pauvreté & qu'égarement : la vérité & la grace ne se trouvent que dans l'Eglise où regne Jesus-Christ.

Point de salut, point de grace, que par Jesus-Christ.

Toutes les nations entrent dans l'Eglise pour y trouver le salut.

Les Juifs reviendront un jour à Jesus-Christ, le reconnoîtront, l'adoreront, & entreront dans l'Eglise.

Y a-t il dans toutes ces applications, & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, quelque chose de forcé & de contraint ? Seroit-il possible que le pur hazard eût ramassé ensemble tant de traits de ressemblance, si différents, & en même temps si naturels ? J'aime-rois autant dire que le portrait le plus achevé & le plus ressemblant ne seroit
aussi

aussi que l'effet du hazard. Il est visible qu'une main intelligente a répandu & appliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait, & que le dessein de Dieu, en réunissant dans la seule vie de Joseph tant de circonstances singulieres, a été d'y peindre les principaux traits de celle de son Fils. Ce seroit donc ne connoître qu'à demi l'histoire de Joseph, que de s'arrêter à la simple surface qu'elle présente, sans en approfondir le sens caché & mystérieux, qui en fait la partie la plus essentielle, puisque Jesus-Christ est la fin de la Loi & de toutes les Ecritures.

Je prie le Lecteur d'observer, que quelque ressemblants & quelque naturels que soient les rapports de Joseph avec Jesus-Christ, il n'en est point parlé ni dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres; ce qui montre, qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le nouveau Testament, il y en a de si claires & si évidentes, qu'on ne peut pas raisonnablement douter qu'elles ne renferment aussi quelque mystere. Mais il faut surtout, quand on parle aux jeunes gens, être sobre & retenu sur celles du dernier genre, & insister principalement sur les figures dont Jesus-Christ ou les Apôtres ont fait l'application.

ARTICLE SECOND.

*Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous
Ezéchias.*

Je ne prends , dans la vie du saint Roi Ezéchias , que ce fait , l'un des plus éclatants qui soient dans l'Histoire Sainte , & des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu , & son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai presque qu'en indiquer les principales circonstances , que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue , en consultant les livres historiques qui en font le récit , & sur-tout les prophéties d'Isaïe qui en renferment une prédiction très-claire & très-détaillée.

Sennachérib , Roi des Assyriens , étoit
 4. *Reg.* parti de Ninive avec une armée formi-
 18. 13. dable , dans le dessein d'exterminer la
 10. ville de Jérusalem avec son Roi & ses
 7. 15. habitants. Il se promettoit une victoire
 assurée , & insultoit déjà d'avance au
 Dieu de Jérusalem , disant qu'il le traite-
 roit comme il avoit traité tous les dieux
 8. des autres villes & des autres royaumes
 26. 7. 18. dont il avoit fait la conquête. Il ne savoit
 10. 5. & 6. pas qu'il n'étoit qu'un instrument dans
 la main de Dieu , qui l'avoit appelé
 d'un coup de sifflet , (c'est l'expression
 de l'Ecriture) & l'avoit fait venir des ex-
 têtés de la terre , non pour extermi-

ner, mais pour corriger son peuple.

Tout céda aux armes victorieuses de ce Prince, & en peu de temps il se rendit maître de toutes les places fortes qui étoient dans le pays de Juda. L'alarme fut grande dans Jérusalem. Ezéchias avoit pris toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de faire une vigoureuse résistance; mais il n'attendoit sa délivrance que du secours divin. Dieu s'étoit engagé par une promesse solennelle, & plusieurs fois réitérée à défendre la ville contre l'attaque du Roi d'Assyrie, mais à condition que ses habitants ne compteroient que sur lui, se tiendroient en repos, & n'auroient point recours au Roi d'Egypte. *Si vous demeurez en paix, leur avoit-il dit, vous serez sauvés: votre force sera dans le silence & dans l'espérance.* Il leur avoit déclaré plusieurs fois que le secours d'Egypte tourneroit à leur honte & à leur perte. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible, il avoit obligé le Prophète Isaïe de marcher nus pieds & sans habit au milieu de la ville, en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Les Grands, les politiques, ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction, & à compter sur la promesse de Dieu. Ils amassèrent une somme considérable d'argent, & ils envoyèrent des Députés au Roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti

2. Paral.
32. 2. 8.

Is. ch. 38

7. 15.

7. 1. 5.

Is. 20. 1.

Is. 30.

de se retirer dans ce pays-là , espérant d'y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son Prophete ; mais toujours en vain. Le saint Roi Ezéchias leur répétoit sans cesse : *Le Seigneur nous délivrera ; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens. On ne l'écoutoit point.*

4. Reg.
18. 33.
10. 10.

4. Reg.
18. 19.

Ce saint Roi , craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le Roi des Assyriens , résolut , pour n'avoir rien à se reprocher , & pour mettre tout le bon droit de son côté , de lui en faire satisfaction. Il lui envoya donc des Ambassadeurs à Lachis , & lui dit : J'ai fait une faute ; mais retirez-vous de mes terres , & je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le Roi des Assyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cents talents d'argent , & trente talents d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine , & la lui envoya. Il y avoit lieu d'espérer qu'une telle démarche désarmeroit la colere de Sennachérib ; mais il n'en devint que plus fier ; & ajoutant la perfidie à l'injustice , il envoya sur le champ un gros détachement de son armée contre Jérusalem , avec ordre à Rabfacès , qui commandoit ce détachement , de sommer Ezéchias & les habitants de la part du grand Roi , du Roi des Assyriens , de se rendre. Cet Officier s'acquitta de sa commission en des termes

pleins de mépris pour le Roi de Juda , & d'insultes contre le Dieu d'Israël. Ezéchias l'ayant appris , déchira ses vêtements , se couvrit d'un sac , & entra dans la maison du Seigneur ; d'où il envoya ses principaux Officiers vers Isaïe , pour lui rapporter les paroles insolentes de Rabfacès. Le Prophète leur répondit : Vous direz ceci à votre maître : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues , par lesquelles les serviteurs du Roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un souffle : il entendra un bruit ; il retournera dans son pays , & je l'y ferai périr par l'épée.

Pendant cet intervalle , Tharaca , Roi d'Ethiopie , avoit envoyé des couriers à Jérusalem , pour assurer ses habitants qu'il marchoit à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée , & celle de Egyptiens. A la première nouvelle qu'en reçut Sennachérib , il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoya des Abassadeurs à Ezéchias , pour lui remettre en main une lettre qui étoit pleine de blasphêmes contre le Dieu d'Israël. Ce saint Roi , pénétré de douleur , alla aussi-tôt au temple , étendit cette lettre impie devant le Seigneur , & lui représenta par une prière vive & touchante , que c'étoit lui-même qu'on attaquoit , & qu'il s'agissoit de la gloire de son nom , & qu'il osoit , par cette raison , lui demander un miracle , afin ,

dit-il , que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur & le vrai Dieu. Dans le moment même Isaïe envoya dire à Ezéchias , que Dieu avoit exaucé sa priere , & que la ville ne seroit pas même assiégée. A qui , dit Dieu , en s'adressant à Sennachérib , penfes-tu avoir insulté : Qui crois-tu avoir blasphémé ? Contre qui as-tu haussé la voix , & élevé tes yeux insolents ? C'est contre le Saint d'Israël. Tu m'as attaqué par tes insultes pleines d'impiété , & le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez , & un mors à la bouche , & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Is. c. 18.
& 19. Le Roi d'Ethiopie , plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit , avoit cru qu'il n'auroit qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens , & pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savoit pas l'anathème que Dieu avoit prononcé contre lui , parce qu'il avoit osé se déclarer le protecteur & le libérateur de Jérusalem & du peuple de Dieu, comme si l'un & l'autre eussent été sans espérance & sans ressource , s'il ne se hâtoit d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pieces. Le carnage fut si grand , & la fuite si prompte , qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille , le Roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confu-

sion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil & la prudence, & répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune résistance, & tout le pays fut à la discrétion d'un Prince également avare & cruel, qui emmena un nombre infini de captifs, comme Isaïe l'avoit prédit.

Quand Sennachérib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem, ^{If. c. 20. If. 22. 1.} 5. 7. l'on s'imagine aisément quelle fut la consternation des habitants de cette ville. Ils voyoient une armée innombrable campée à leurs portes, & toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparoit à assiéger la ville, & pouffoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroissoit venu ; mais c'étoit celui de la miséricorde divine, & de leur délivrance. La nuit même (qui sans doute précéda le jour où se devoit faire l'attaque générale) ^{4. Reg. 17. 35. 37.} l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna aussi-tôt à Ninive, où peu de temps après il fut tué par ses propres enfants dans le temple & sous les yeux de son Dieu.



RÉFLEXIONS.

1. *Sennachérib, instrument de la colere de Dieu.*

Isaïe en prédifant le départ de Sennachérib & de ses armées, parle de Dieu d'une maniere digne de la grandeur & de la majesté du Tout-puissant. Il n'a qu'à *If. 7. 18.* donner un signal, à lever un étendard, & tous les Princes accourent. *6. 10. 5.* Tous les Rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucherons. Toute leur puissance n'est devant lui que foiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'étoit une grande consolation pour ceux qui avoient alors de la foi, de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivoient, étoient ordonnés par la divine providence; qu'ils étoient du côté de Dieu, des remedes, & non de purs supplices; que les hommes n'étoient que les ministres de sa justice, & qu'ils étoient conduits par sa sagesse, quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

If. 10. 7. C'est Dieu même qui nous découvre les pensées extravagantes de Sennachérib, qui n'étant qu'un simple serviteur, croit être le maître; & qui, ne voyant pas la main qui l'emploie, attribue tout à la sienne, & ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne

a Sibilabit Dominus muscæ... & api, quæ est in terra Assur. *If. 7. 18.*

pas de l'artisan qui l'emploie ? Est-ce à l'instrument, & non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage ? Quelle folie seroit comparable à celle qui porteroit l'instrument à s'élever contre la main & contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages ? voilà pourtant ce que pensoit & ce que faisoit le Roi d'Assyrie.

2. *Les Grands ont recours aux Rois
d'Ethiopie & d'Egypte.*

On voit ici combien il est dangereux de préférer les vues de la prudence humaine à celle de la foi. Dieu avoit promis de délivrer Jérusalem, pourvu que ses habitants se tinssent en repos, & missent en lui uniquement leur confiance : voilà le point fixe auquel il falloit se tenir. Mais le secours de Dieu étoit invisible, & paroissoit éloigné. Le péril étoit présent, & augmentoit tous les jours. La ressource du côté de l'Egypte étoit prochaine, & sembloit assurée. Selon toutes les regles de la politique humaine, il falloit mettre tout en usage pour obtenir la protection de deux Rois aussi puissants que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs, n'étoit-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle ? & dans l'extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une espece de folie à demeurer dans l'inaction ? L'événement fera voir qui de ces politiques ou d'Ezéchias raisonnoit le plus juste.

3. *Discours impie & Lettre blasphématoire
de Sennachérib.*4. *Reg.*
c. 19.

Le discours & la lettre de Sennachérib nous paroissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce Roi, aveuglé par ses heureux succès, dont il ignoroit la véritable cause, pensoit du Dieu de Juda ce qu'il croyoit de tous les autres dieux, dont la puissance, selon lui, étoit bornée à certaines régions & à certains effets particuliers, & qu'on ne laissoit pas de bien battre, malgré leur divinité. Il ne voyoit rien dans le Dieu d'Israël qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, & relégué dans des montagnes. Son nom n'étoit guere connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avoit déjà laissé enlever dix Tribus par les Rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la Tribu de Juda, qui seule lui restoit; & toute sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs, & toute sa religion étoient réduits à une seule ville sur la terre, sans qu'il parût qu'il eût la pensée ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennachérib regardoit comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil insolent de

ce Prince, qui se faisoit appeller le grand Roi, le Roi par excellence; qui se confidéroit comme un Conquérant invincible, comme le maître de la terre, comme le vainqueur des hommes & des dieux. Ce Prince si fier & si orgueilleux, le Dieu d'Israël le traitera comme une bête féroce; & en lui mettant un cercle au nez, & un mors à la bouche, il le ramenera couvert de honte & d'infamie par le même chemin par lequel il étoit venu plein de gloire & triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Defaite du Roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoître dans la punition du Roi d'Ethiopie, la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival ou partager sa gloire, en osant venir à son secours, pour lui conserver son héritage, ou pour le tirer d'un pas difficile dans lequel ses promesses l'auroient trop engagé; & dans le triste sort des Israélites qui avoient eu recours à l'Egypte, la condamnation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Eglise, dont Jérusalem est certainement la figure; ou qui pensent que dans certaines occasions dangereuses & difficiles elles ont besoin de la force & de la sagesse humaine.

5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.*

La maniere courte & simple dont les

livres historiques racontent un événement si merveilleux , est véritablement digne de la grandeur de Dieu : Cette même nuit l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens , & y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Qu'en coûte-t-il à Dieu pour abattre l'orgueil d'un Prince si fier , pour faire périr tant d'Officiers si braves , pour exterminer une armée si nombreuse & si formidable ? Un souffle. Et il l'avoit dit lui-même : *Je lui enverrai un souffle , & il retournera dans son pays.*

Mais la sublime grandeur qui paroît dans le style du Prophète qui a prédit toutes les circonstances de ce grand événement, n'est pas moins digne de la majesté du Dieu qui fait ici éclater sa toute-puissance d'une manière si merveilleuse. Que de nobles idées ne nous présentent
 6. *If. 29.* 5. point les expressions d'Isaïe ! Lorsque tout paroît désespéré : Je changerai en un instant la face de toute chose , dit le Seigneur : *Eritque repentè confestim.* Quand les ennemis de Jérusalem , qui ignorent que c'est moi qui les ai mandés , s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une seule nuit. J'écarterai le reste comme un tourbillon dissipe une poussière légère. Au réveil on ne trouvera pas un seul Général, ni un seul Officier qui paroisse avec sa troupe : & la confiance qu'ils avoient que Jérusalem étoit à eux , sera semblable à l'imagination d'un homme affamé qui songe en

dormant qu'il mange ; & qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut somniat esuriens, & comedit ; cum autem fuerit expergefactus , vacua est anima ejus.*

C'est l'orgueil insensé de Sennachérib, ce sont ses blasphêmes impies qui réveillent le Seigneur, qui paroïssoit comme endormi. Et l'on comprend alors toute la force & toute l'énergie de ces paroles : * *Is. 33. 10.*
Nunc confurgam ; nunc exaltabor ; nunc suble-
bor. C'est du trône & du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion que sortent les éclairs & le bruit effrayant du tonnerre ; c'est de l'autel même qu'il a dans Jérusalem, de ce brasier sacré où brûle à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévorent ses ennemis. *Hæc dicit Dominus : cujus ignis Is. 15. 8.*
est in Sion ; & caminus ejus in Jérusalem. & 9.

En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immolée à la 32.
 juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public & solennel. La main de Dieu, dit ce Prophète, frappera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre fera pour lui & pour ses serviteurs, dont il prendra la défense, comme un concert agréable de tambours, de har-

* La traduction françoise nunc. « je me leverai main-
 diminue beaucoup la vi- » tenant, je signalerai ma
 vacité de cet endroit, & » grandeur, je ferai écla-
 ne rend pas la répétition du » ter ma puissance.

pes , & d'autres instruments de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices ; & les Assyriens, sacrifiés à sa vengeance , feront pour lui comme une victime solemnelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis suæ , & terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris , & flamma ignis devorantis. Allidet in turbine & in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur , virga percussus. Et erit transitus virgæ fundatus , quam requiescere faciet Dominus super eum in tympanis , & cytharis , & in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi ; & bellis , ou certamine , *quod sacrificio solem ni simile erit , expugnabit eos.*

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib , & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connoît les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés ; & lorsqu'ils s'accomplissent , on ne fait où se termineront mille événements dont on ne voit ni les liaisons , ni les usages , ni les motifs , & qui paroissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencerent à se faire sentir au temps d'Ezéchias , ils parurent extrêmes. Lorsque toute la campagne fut ruinée , & toutes les villes détruites , on regarda ces malheurs comme ne laissant plus aucune ressource , & comme n'étant plus capables de reme-

des. Mais quand Jérusalem vit la formidable armée des Assyriens à ses portes, qu'elle se vit désolée au dedans par la famine & la peste, & sans espérance du côté des hommes, après l'entière défaite des Egyptiens venus à son secours, alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuse, puisque Dieu lui-même s'opposoit à tous les moyens, & se déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut soutenir une si longue épreuve; & ceux qui en eurent une plus ferme & plus persévérante, s'étonnerent de la lenteur avec laquelle Dieu accomplissoit ses promesses, & de la patience avec laquelle il souffroit que tout pérît, & ne fût presque plus en état de profiter de son secours. Mais ce n'est point à l'argille à juger du temps qu'on emploie à la figurer. Ce ne sont point les premiers coups de ciseau qui polissent une pierre, ou qui en forment une belle statue; & ce n'est point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité qui fond l'or, & qui le purifie. Dieu est attentif à sa sagesse & à sa miséricorde, & non aux pensées des hommes, quand il fait son ouvrage. Il ne le laisse point imparfait, pour se mesurer sur leurs vues bornées ou sur leur impatience; & il continue dans son dessein, sans mépriser néanmoins les gémissements & les larmes de ses serviteurs, jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil, tous les mouvements, tous les ressorts dont il s'étoit servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisoit ; il suspend l'action des instruments devenus inutiles ; il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis, & il brise beaucoup de choses qui n'ont été employés que pour un temps.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennachérib. Il s'étoit servi de lui comme d'un instrument pour corriger son peuple, & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour lors il songea à punir les blasphêmes de ce Prince, que l'orgueil avoit conduit à l'im-

Is. 10. 12. piété. Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem, je visiterai, dit-il, cette fierté du cœur insolent du Roi d'Assur, & cette gloire de ses yeux altiers,

7. *Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint-Esprit, seul bon juge du véritable mérite des hommes, pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias, se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Israël : *in Domino Deo Israël speravit*. L'Ecriture ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des Rois de Juda

4. Reg. 18.
1.

qui l'ont suivi & l'ont précédé. En effet, jamais foi ne fut mise à une si dure & si longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroissoit de la folie à attendre encore le secours du ciel, lorsque tout étoit désespéré, & à refuser sur la parole d'un seul homme, ou de se rendre aux Assyriens, ou d'implorer un secours étranger. Mais fortement appuyé sur la parole de Dieu, il demeura ferme comme s'il eût vu l'invisible, & il s'attacha à la promesse par l'immobilité d'une espérance invariable, sans se laisser affoiblir par aucun des motifs les plus pressants. L'événement justifia sa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la destruction entière de l'armée des Assyriens, celui qui la veille étoit regardé de tous comme un insensé & un imbécille, devint tout d'un coup aux yeux de ces mêmes censeurs l'homme du monde le plus sage, de s'être fié au Tout-Puissant. Il en sera toujours ainsi, & quiconque espérera en Dieu, ne sera jamais confondu.

8. *Jérusalem délivrée, figure de l'Eglise.*

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette histoire, est de comparer ce qui arrive à Jérusalem avec ce qui est arrivé à l'Eglise dans tous les temps, d'y voir ses périls, ses ressources, & la promesse d'une victoire assurée sur tous ses ennemis. Un verset du Pseaume 47 ; qui

certainement est prophétique , & regarde cet événement , peut nous aider à faire cette comparaison : *Faites le tour de Sion , examinez son enceinte , faites le dénombrement de ses tours.* C'est le Prophete qui parle au nom du Prince & des chefs du peuple , qui , après une délivrance si subite & si miraculeuse , exhortent ce qui reste de citoyens à faire le tour au dehors & au dedans de Jérusalem , pour être témoins eux-mêmes du bon état où sont ses fortifications. Voyez , leur disent-ils , si les ennemis y ont fait une seule breche , s'ils en ont abattu une seule tour , s'ils peuvent se vanter d'avoir prévalu en quelque chose sur la vigilance & sur la force de celui qui en est le protecteur. *Circumda-*

* C'est ainsi que S. Jérôme a traduit ce verset.

*te * Sion , & circuïte eam : numerate turres ejus.*

L'Eglise , depuis sa naissance a été souvent attaquée & assiégée de toutes parts , près de périr , selon les apparences. Mais tous ses ennemis ont eu le sort de Sennachérib ; & après beaucoup d'agitation & de crainte , sa foi est demeurée toujours pure , sa doctrine a prévalu sur toutes les erreurs ; ses fondements n'ont pas été ébranlés ; & l'on n'a pu remarquer qu'elle ait fait aucune perte , ni qu'on l'ait obligée d'abandonner aucun de ses dogmes , ou de se départir de l'ancienne tradition qui lui sert de rempart contre les nouveaux ennemis qui se succèdent les uns aux autres.

Il en sera ainsi dans tous les siècles ,

& ce sera un égal malheur , ou d'attaquer l'Eglise, ou de désespérer de la protection de Dieu sur elle , & de croire qu'il ait besoin du secours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensèrent ainsi de Jérusalem , périrent ; mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu , & qui ne doutèrent point de ses promesses , les sauva , & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE TROISIEME.

Prophéties.

ON peut distinguer deux sortes de Prophéties.

Les unes sont purement spirituelles , & ne regardent que Jesus-Christ , ou l'Eglise. Telle est la première & la plus ancienne de toutes , où Dieu , après le ^{Gen. 3.} péché du premier homme , maudit le serpent , & déclara que de la femme naîtroit celui qui lui écraseroit la tête , c'est-à-dire , le Sauveur du monde , qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Telles sont aussi celles de Jacob , ^{Gen. 49.} qui désigne le temps où le Messie doit venir ; & celle de Daniel , qui marque dans ^{Dan. 9.} un détail merveilleux le temps où le même ^{24. 27.} Messie sera mis à mort , & les suites de cette mort.

Il y a une autre espèce de prophéties , qu'on peut appeller historiques , qui pré-

disent des événements temporels ; lesquels , pour l'ordinaire , sont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres événements plus importants & spirituels. On en a vu plusieurs de cette sorte dans l'histoire de Sennachérib , dont le Prophète Isaïe avoit marqué long-temps auparavant un grand nombre de circonstances , qui ne se trouvent point dans les livres historiques. On a dans le même Prophète une autre prophétie fort célèbre qui regarde la prise de Babylone par Cyrus , désigné par son nom deux cents ans avant sa naissance , & qui prédit la délivrance du peuple Juif. Il est aisé de voir que ces deux grands événements , qui renferment presque toutes les prophéties d'Isaïe , la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint roi Ezéchias , & la prise de Babylone suivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs , étoient la figure & le gage d'autres événements qui ont rapport à la religion.

On pourroit rapporter à une troisième espèce de prophéties , celle que je vais exposer , dont une partie est purement historique , & l'autre purement spirituelle. C'est la célèbre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différents métaux. Je la choisis préféablement aux autres , parce qu'elle a un rapport particulier à l'histoire profane dont je dois bientôt parler.

PROPHÉTIE DE DANIEL

*Au sujet de la Statue composée de
différents métaux.*

Dan. c. 2.

LORSQUE Daniel étoit encore fort jeune, le roi de Babylone eut un songe mystérieux, dont il perdit l'idée distincte, & conserva néanmoins un souvenir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui passoient pour habiles, lui dissent ce qu'il avoit oublié, & lui en donnassent l'explication, les condamnant tous à mourir s'ils ne le faisoient. Daniel, qui étoit compris dans cet ordre général, se mit en prière avec trois jeunes Hébreux, qui couroient avec lui le même danger ; *a* & il apprit, par une révélation divine, ce qu'il ne pouvoit savoir par aucune voie naturelle : *b* & tous les Sages de Babylone étoient convenus que tout moyen étoit impossible.

« Voici donc, ô Roi, lui dit Daniel,
» ce que vous avez vu. Il vous a paru
» comme une grande statue. Cette statue
» grande & haute extraordinairement se
» tenoit debout devant vous, & son re-
» gard étoit effroyable. La tête en étoit
» d'un or très-pur, la poitrine & les

a Tunc Danieli mysterium per visionem nocte revelatum est. *Dan. c. 2. v. 19.*

Est Deus in cœlo revelans mysteria. *v. 18.*

b Nec reperietur quisquam qui indicet sermonem in conspectu regis, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio. *v. 11.*

» étoient d'argent ; le ventre & les
» cuisselles étoient d'airain, les jambes étoient
» de fer, & une partie des pieds étoit
» de fer, & l'autre d'argille. Vous étiez
» attentif à cette vision, lorsqu'une pierre
» d'elle-même, & sans la main d'aucun
» homme, se détacha de la montagne,
» & que frappant la statue dans ses pieds
» de fer & d'argille, elle les mit en pie-
» ces. Alors, le fer, l'argille, l'airain,
» l'argent & l'or se briserent toutensem-
» ble, & devinrent comme la paille
» menue & légère que le vent emporte
» hors de l'aire pendant l'été, & il dis-
» parurent sans qu'il s'en trouvât plus
» rien en aucun lieu ; mais la pierre qui
» avoit frappé la statue, devint une
» grande montagne, qui remplit toute
» la terre » .

A cette première révélation Daniel ajouta l'explication du songe. C'est
» vous, dit-il au Roi, qui êtes la tête d'or.
» Il s'élèvera après vous un autre Royaume
» moindre que le vôtre, qui sera d'ar-
» gent ; & ensuite un troisième royaume,
» qui sera d'airain, & qui commandera à
» toute la terre. Le quatrième royaume
» sera comme le fer, il brisera & réduira
» tout en poudre, comme le fer brise &
» domte toutes choses. » Il explique en-
suite ce que signifioient les pieds partie
de fer & partie d'argille, & continue ainsi :
« Dans le temps de ces royaumes le Dieu
» du Ciel suscitera un royaume qui ne

» sera jamais détruit; un royaume qui
 » ne passera point dans un autre peuple,
 » qui renversera & qui réduira en pou-
 » dre tous ces royaumes, & qui subsistera
 » éternellement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties, & peut paroître mêlée d'historique & de spirituel. Dans la première, il désigne clairement les quatre grandes monarchies, savoir les Babylo- niens, dont Nabuchodonosor étoit ac- tuellement le roi; des Perses & Medes; des Grecs & Macédoniens; des Romains; & l'ordre seul de leur succession en est une preuve. Dans la seconde il décrit en termes magnifiques le regne de Jesus- Christ, c'est-à-dire, de l'Eglise, qui doit survivre à la ruine de tous les autres, & subsister pendant toute l'éternité.

Combien un maître chrétien est-il at- tentif à faire sentir aux jeunes gens dans ces sortes de Prophéties la preuve évi- dente de la vérité de la religion! Car où Daniel voyoit-il cette succession & cet ordre des différentes monarchies? ^a Qui lui découvroit le changement des em- pires, sinon celui qui en est le maître aussi bien que des temps, qui a tout réglé par ses décrets, & qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle.

^a Ipse mutat tempora
 & ætates: transfert regna
 atque constituit. Ipse re-

velat profunda & abscon-
 dita: & lux cum eo est.
 Dan. 2. 21. 22.

Ch. 7.

Ch. 8.

Comme on se propose d'instruire aussi les jeunes gens de l'histoire profane, on ne manque pas, à l'occasion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire observer que le même Prophète désigne encore dans un autre endroit les quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes : & l'on insiste beaucoup sur une autre prédiction rapportée dans le chapitre suivant, qui regarde Alexandre le Grand, & qui est l'une des plus claires & des plus circonstanciées qui se trouvent dans l'Ecriture Sainte.

Le Prophète, *a* après avoir marqué la monarchie des Perses, & celle des Macédoniens, sous la figure de deux bêtes, s'explique ainsi clairement : *b*

» Le Belier qui a deux cornes inégales,
 » représente le Roi des Medes & des
 » Perses. Le Bouc qui le renverse & le
 » foule aux pieds, est le Roi des Grecs ;
 » & la grande corne que cet animal a sur
 » le front, représente le premier auteur
 » de cette monarchie.

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie si expresse & si évidente ? Par quel moyen Daniel

a Ecce aries unus habens cornua excelsa, & unum excelsum altero..... Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente super faciem totius terræ, & non tangebatur..... Cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum. Cum-

que misisset in terram, conculcavit. *Dan. 8. 3. &c.*

b Aries quem vidi habere cornua, rex Medorum est atque Persarum. Hircus caprarum, rex Græcorum est, & cornu grande, ipse est rex primus. *ibid. v. 20. & 21.*

a-t-il vu que l'empire des Perses seroit détruit par celui des Grecs : ce qui étoit contre toute vraisemblance ? Comment a-t-il vu la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque si dignement, en disant qu'il ne touchoit pas la terre ; *Non tangebatur terram.* a Comment a-t-il vu qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succédât ; que son empire se démembreroit en quatre principaux royaumes : que ses successeurs seroient de sa nation & non de son sang, & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de temps, de quoi composer des Etats, dont les uns seroient à l'orient, les autres au couchant ; les uns au midi, & les autres au septentrion.

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens, on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'historien Josèphe, à l'occasion de l'entrée d'Alexandre à Jérusalem. Ce Prince s'avançoit vers cette ville plein de colère contre les Juifs, qui étoient demeurés fideles à Darius. Le Grand-Prêtre Jaddus, en conséquence d'une révélation qu'il avoit eue, s'étoit avancé revêtu de ses habits pontificaux au devant d'Alexandre, avec tous les autres Prêtres revêtus aussi de

*Josèphe hist.
des Juifs,
liv. II. ch.
8.*

a Surget rex fortis,
& dominabitur potestate
multa... & regnum ejus
dividetur in quatuor ven-
tos cœli, sed non in pos-
teros ejus, neque secun-
dum potentiam illius qui

dominatus est, *Dan. IV.
3. 4. &c.*

Quatuor reges de gen-
te ejus consurgent, sed
non in fortitudine ejus.
Dan. 8. 12.

leurs habits de cérémonie, & tous les Lé-
vites vêtus de blanc. Dès qu'Alexandre
l'eut apperçu, il se prosterna devant lui,
& adora le Dieu dont il étoit le ministre,
& dont il portoit le nom respectable sur
son front. Et comme un spectacle si inop-
piné avoit jeté tout le monde dans l'é-
tonnement, le Roi déclara, que le Dieu
des Juifs s'étoit apparu à lui en Macé-
doine sous le même habit que portoit
son grand-Prêtre, lui avoit dit de passer
hardiment le détroit de l'Hellespont; &
l'avoit assuré qu'il seroit à la tête de son
armée, & lui feroit conquérir l'empire
des Perses. Alexandre, environné des
Prêtres, entra à Jérusalem, monta
au temple, & offrit des sacrifices
à Dieu en la manière que le Grand Sa-
criste lui dit qu'il le devoit faire.
Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite
le livre de Daniel, dans lequel il étoit écrit
qu'un Prince Grec détruiroit l'Empire des
Perses; ce qui causa une joie infinie à
Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un simple mo-
tif de curiosité, une histoire si agréable
& si variée, des prophéties si évidentes
& si surprenantes, ne méritent-elles pas
bien d'être rapportées aux jeunes gens ?
Mais quel fruit ne leur en peut-on pas
faire recueillir par rapport à la religion,
en leur faisant observer l'enchaînement
merveilleux que Dieu a mis entre les dif-
férentes prédictions des Prophetes, dont

les unes, comme je l'ai déjà remarqué, servoient à autoriser les autres, & formoient toutes ensemble un degré d'évidence & de conviction, auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les prophéties.

R É F L E X I O N

Sur les Prophéties.

Si les Prophetes n'avoient prédit quod des événements fort éloignés, il auroit fallu attendre long-temps pour savoir s'ils étoient Prophetes, & ils n'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des événements fort prochains, on auroit pu les soupçonner d'en être instruits par des voies naturelles; & la persuasion qu'ils ne parloient que par l'Esprit de Dieu, auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaison entre les événements prochains, & les événements éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle, la distance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs prophéties, les premières étant oubliées, & les dernières n'étant pas attendues.

Par l'accomplissement des premières, le Prophete acquéroit une autorité légitime, & faisoit espérer l'accomplissement des suivantes. Celles-ci ajou-

roient à son autorité une certitude entière que sa lumière venoit de Dieu, & que tout ce qui lui étoit révélé pour des temps plus reculés, s'accompliroit aussi infailliblement que ce qu'il avoit prédit pour un temps plus voisin. Les monuments publics attestoient ce qui étoit accompli; l'instruction en faisoit passer la mémoire aux enfants; & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au temps de leurs peres, laissoient à leur postérité un profond respect pour les Prophetes qui l'avoient prédit, & une ferme espérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions, s'accompliroit.

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit sûre & à la portée de tout le monde. On croyoit l'avenir, parce qu'on voyoit le présent. On étoit persuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au dessus de toute connoissance humaine: & l'on auroit conclu tout le contraire, si quelques événements n'avoient pas répondu à la prédiction. „ Ecoutez-moi, disoit le Prophete Jérémie à un homme qui se prétendoit envoyé de Dieu, „ & que „ tout le peuple m'écoute aussi. Les Pro- „ phetes qui ont été avant nous, ont „ prédit à divers pays, & à de grands „ royaumes, la guerre, la famine, & „ d'autres calamités. Il y en a eu au con-

» traire qui ont prédit la paix. Ç'a toujours
» été par l'événement qu'on a discerné
» quels étoient ceux que Dieu envoyoit.

Voilà l'unique regle qu'on observoit. Elle étoit simple & facile. Le petit peuple en faisoit l'application aussi sûrement que les plus habiles, & il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Le peu de temps que laissent aux jeunes gens les études ordinaires des classes, ne permet pas de leur expliquer avec beaucoup d'étendue un grand nombre d'histoires ou de prophéties. Mais si l'on en fait un choix judicieux, & que tous les ans on trouve le moyen de leur en faire lire quelques-unes, en les accompagnant de réflexions qui soient à leur portée, ce petit nombre pourra, ce me semble, beaucoup contribuer à leur inspirer un grand respect pour la religion, à leur donner beaucoup de goût pour l'Ecriture-Sainte, & à leur apprendre dans quel esprit & avec quels principes il devront un jour la lire quand ils en auront le loisir.



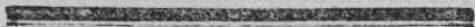


TROISIEME PARTIE.

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

JE suivrai ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'Histoire-Sainte, c'est-à-dire, que j'établirai d'abord quelques principes utiles pour conduire les jeunes gens dans l'étude de l'Histoire Profane, & j'en ferai ensuite l'application à quelques faits particuliers par les réflexions que j'y joindrai.



CHAPITRE PREMIER.

REGLES ET PRINCIPES

POUR L'ÉTUDE

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

ON peut réduire ces principes à six ou sept : Apporter beaucoup d'ordre dans cette étude ; observer ce qui regarde les usages & les coutumes ; chercher sur-tout & avant tout la vérité ; s'appliquer à découvrir les causes de l'agrandissement & de la chute des Empires, du gain ou de la perte des batailles, & de pareils événements ; étudier le caractère des peuples & des grands

hommes dont parle l'Histoire ; être attentif aux instructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie ; enfin, remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.

§. I.

Ordre & clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.

UNE des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude , est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties & certains intervalles , qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire , qui en montre les principaux événements , & qui en fassent connoître la suite & la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop multipliées , autrement elles pourroient causer de l'embarras & de l'obscurité.

Ainsi tout le temps de l'Histoire Romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste , qui est de 723 ans , peut se diviser en cinq parties.

LA PREMIERE est sous les sept Rois de Rome , & elle dure 244 ans.

*An. de la
fondation
de Rome,*

245

LA SECONDE est depuis l'établissement des Consuls jusqu'à la prise de Rome , & elle dure 120 ans. Elle renferme l'établissement des Consuls , des Tribuns du peuple , des Décemvirs , des Tribuns mi-

litaires avec la puissance de Consuls; le siege & la prise de Véies.

364.

LA TROISIEME est depuis la prise de Rome jusqu'à la premiere guerre Punique, & elle dure 124 ans. Elle renferme la prise de Rome par les Gaulois, la guerre contre les Samnites, & celle contre Pyrrhus.

488.

LA QUATRIEME est depuis le commencement de la premiere guerre Punique jusqu'à la fin de la troisieme, & elle dure 120 ans. Elle renferme la premiere & la seconde guerre Punique, les guerres contre Philippe, Roi de Macédoine; contre Antiochus, Roi d'Asie; contre Persée, dernier Roi de Macédoine; contre les Numantins en Espagne, & enfin la derniere guerre Punique, terminée par la prise & la ruine de Carthage.

608.

LA CINQUIEME est depuis la ruine de Carthage jusqu'au changement de la République Romaine en monarchie sous Auguste, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruine de Corinthe; les troubles domestiques excités par les Gracques; les guerres contre Jugurtha, contre les Alliés, contre Mithridate; les guerres civiles entre Marius & Sylla, entre César & Pompée, entre Antoine & le jeune César. Cette derniere guerre se termina par la bataille d'Actium, & par l'autorité souveraine du jeune César, sur nommé depuis Auguste.

723.

J'ai déjà observé, en parlant de l'His.

toire-Sainte, l'usage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répète point ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La Géographie est aussi d'une nécessité absolue pour les jeunes gens; &, faute de l'avoir apprise dans ces premières années, beaucoup de gens l'ignorent tout le reste de leur vie, & s'exposent à tomber sur ce point dans des bévues qui les rendent ridicules. Un quart-d'heure employé régulièrement tous les jours à cette étude, mettra les enfants en état d'en être parfaitement instruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux, il ne faudra jamais laisser aucune ville un peu considérable, ni aucune rivière dont il sera parlé dans leurs auteurs, sans les leur faire voir dans les cartes Géographiques. Il faut qu'ils sachent orienter chaque ville, c'est-à-dire, en marquer la situation par rapport aux différents endroits dont il sera question. Ainsi ils diront qu'Evreux est au couchant de Paris, Châlons-sur-Marne au levant; Amiens au nord, Orléans au midi. Ils suivront les rivières depuis leur source jusqu'à l'endroit où elles se jettent dans la mer, ou dans quelque fleuve, & marqueront les villes considérables qui se rencontrent sur leur passage. On peut, lorsqu'ils sont suffisamment instruits, les faire voyager sur la Carte, ou même de vive voix, en leur demandant, par exemple, quelle route ils tiendroient pour

aller de Paris à Constantinople , & ainsi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins sèche & moins désagréable , il est bon d'y joindre de courtes histoires , qui servent à fixer davantage dans l'esprit des enfants l'idée des villes , & qui en chemin faisant leur apprennent mille choses curieuses. Elles se trouvent dans plusieurs traités de Géographie que nous avons en notre langue , dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeunesse.

§. II.

Observer ce qui regarde les loix , les usages , les coutumes des peuples.

CE n'est pas une chose indifférente , en étudiant l'Histoire , que d'observer les divers usages des peuples , l'invention des arts , les différentes manières de vivre , de bâtir , de faire la guerre , de former ou de soutenir des sièges , de construire des vaisseaux , de naviguer ; les cérémonies pour les mariages , pour les funérailles , pour les sacrifices ; en un mot , tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque chose dans la suite.

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore , pour ainsi dire , que le squelette de l'Histoire ; les observations suivantes en sont comme l'ame , & renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§. III.

Chercher sur - tout la vérité.

CE qui fait la qualité la plus essentielle & le devoir le plus indispensable de l'Historien, marque en même temps ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'Histoire. *a* Or personne n'ignore que ce qu'on exige d'un Historien avant toutes & sur toutes choses, est qu'il soit libre de toute passion & de toute prévention, il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux, & qu'il ait toujours le courage de dire ce qui est vrai. On peut lui passer les négligences dans le style, mais on ne lui pardonne point le défaut de sincérité; *b* & c'est la différence qui se trouve entre le Poëme & l'Histoire. Le Poëme ayant pour principal but le divertissement du Lecteur, blesse & choque nécessairement s'il est sans art & sans grace; au lieu que l'Histoire, de quelque ma-

a Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat! ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis. *Lib. 2. de Orat. n. 62.*

b Intelligo te frater, alias in historia leges observandas putare, alias in poemate: quippe cum in illa ad veritatem cunc-

ta referantur, in hac ad delectationem pleraque. *Cic. lib. de leg. n. 4. & 5.*

Orationi & carmini est parva gratia, nisi eloquentia sit summa: historia quoquomodo scripta delectat. Sunt enim homines natura curiosi, & qualibet nudâ rerum cognitione capiuntur, ut qui sermunculis etiam fabellisque ducantur. *Plin. Epist. 8. lib. 5.*

niere qu'elle soit écrite, fait toujours plaisir si elle est vraie, parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme, qui est avide de savoir, & toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau, mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la vérité, & des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les Historiens, pour mériter la créance du Lecteur, commencent par faire profession d'une exacte & scrupuleuse sincérité, également exempte d'amour & de haine, d'espérance & de crainte, comme on le peut remarquer dans Salluste & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc rechercher dans l'Histoire préférablement à tout le reste, c'est la vérité. Les bons Ecrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable, en s'appliquant à l'orner & à la parer; & un habile maître ne manque pas de faire sentir toutes les graces & toutes les beautés qui se rencontrent dans un Historien; mais il ne souffre pas que ses disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles, qu'ils préfèrent des fleurs aux fruits, qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à sa parure, ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un Historien, que de son exactitude & de sa fidélité à rapporter les faits. Quintilien, dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un Historien Grec, nous

apprend à faire ce discernement. « L'Histoire, dit-il, que Clitarque a écrite, » est admirée pour le style, mais décriée » par le défaut de sincérité. *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leur garde quand ils lisent des histoires écrites du vivant des Princes dont il est parlé, parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule qui les ait dictées, & que l'envie de plaire à celui qui distribue les graces & les faveurs, n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes même ne sont pas toujours insensibles à la flatterie, & il y a dans tous les hommes un secret desir de gloire & de louange qui doit rendre suspectes de telles histoires. Si la flatterie rend méprisable un Historien, & la médisance doit le rendre haïssable. L'une & l'autre, dit Tacite, déguisent & altèrent également la vérité; avec cette différence, qu'il est aisé de se défendre de l'une, qui est odieuse à tout le monde, & ressent l'esclavage; au lieu qu'on se prête volontiers à l'autre, qui nous séduit par une fausse image de liberté, & s'insinue agréablement dans les esprits.

Il y a des Historiens, très-estimables d'ailleurs, qui, par le mauvais goût de leur siècle, ou par une trop grande cré-

a Veritas pluribus modis infesta.... libidine asfentandi, aut rursus odio adversus dominantes... Sed ambitionem scriptoris facile averferis: obtestatio &

lavor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi foedum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Tacit. *Anal.* l. 1. cap. 1.

*Lib. 1. de
leg. n. 5.*

dulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Cicéron le remarque d'Hérodote & de Téopompe.

*In Pref.
l. 1.*

Tel est, par exemple, ce que dit le premier de la naissance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la suite. On pardonne à l'antiquité, dit Tite-Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ses récits, & d'avoir voulu embellir & orner l'origine des grandes villes & des grandsempires par des fictions plus convenables à la fable qu'à l'histoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces sortes d'auteurs, à faire le discernement du vrai & du faux; & il faut aussi les avertir que la raison & l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout dans un Ecrivain, parce qu'il s'y trouve quelque chose de faux; & qu'on n'ajoute pas foi à tout, parce qu'il s'y rencontre plusieurs choses vraies.

Cet amour pour la vérité, qu'on tâchera de leur inspirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois étoit si commun; je veux dire, de la lecture des romans & des histoires fabuleuses, qui étouffent peu à peu l'amour & le goût du vrai, & rendent l'esprit incapable des lectures utiles & sérieuses, qui parlent plus à la raison qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre siècle de ce que dès qu'on lui a fourni ou des

traductions des célèbres Auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de son application, il a abandonné aussitôt, & même rejeté avec mépris, toutes ces fictions; & de ce qu'il a reconnu que rien en effet ne dégradoit davantage l'éminence de la raison humaine, qui est destinée à se nourrir ^a de la vérité, que de se repaître des chimères d'une imagination déréglée, & de s'en rendre le jouet, en la suivant dans tous ses égarements. Que si quelquefois on hazarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre temps, qu'ils tombent aussitôt dans l'oubli, qu'ils sont négligés de tous les gens sages, & qu'ils ne deviennent le partage que de quelques esprits frivoles.

§. I V.

S'appliquer à découvrir les causes des événements.

POLYBE, qui manioit la plume aussi habilement que l'épée, & qui n'étoit pas moins bon écrivain qu'excellent Capitaine, marque en plusieurs endroits de ses livres, que la meilleure maniere de composer & d'étudier l'Histoire, est de ne se pas borner au simple récit des faits du gain ou de la perte d'une bataille, de l'agrandissement ou de la chute des empires, mais d'en approfondir les

Polyb. Hist. lib. 3.

^a Natura inest mentibus nostris insatibilis quædam cupiditas veri videndi. *Tusc. quæst. lib. 3. n. 44.* Nihil est hominis menti veritatis luce dulcius. *Acad. quæst. lib. 4. n. 31.*

raisons, & d'en lier ensemble toutes les circonstances & les suites; de démêler, s'il se peut, dans chaque événement les desseins secrets & les ressorts cachés; de remonter jusqu'à l'origine des choses, & aux préparations les plus éloignées; de bien discerner les causes véritables d'une guerre d'avec les prétextes spécieux dont on les couvre; & sur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du succès d'une entreprise, du sort d'une bataille, de la ruine d'un Etat. Sans *a* cela, dit-il, l'Histoire fournit au lecteur un spectacle agreable, mais non une instruction utile; elle sert à contenter la curiosité dans le moment, mais elle n'est de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus étoit une suite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe Roi de Macédoine; que ce qui avoit donné occasion à celle-ci, étoit l'heureux succès de la seconde guerre Punique, dont la principale cause, du côté des Carthaginois, avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne; qu'ainsi, pour se former une juste idée des divers événements de ces guerres, il ne faut pas les considérer séparément ni par parties, mais embrasser le tout ensemble, & en

α Ἀγώνισμα μὲν, μάχη δὲ οὐ γίνεται. καὶ
 παρωδικὰ μὲν τέρπει, πρὸς δὲ τὸ μέλλον ὄψε-
 σθαι τὸ παροπιν.

bien étudier les liaisons, les suites & les dépendances.

Il observe au même endroit que ce seroit se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le Traité qui termina la première guerre Punique; l'injustice & la violence des Romains, qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois, & pour leur imposer un nouveau tribut; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne, voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du Traité; *Liv. l. 22.
n. 1.* comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

Polybe prend de-là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'Histoire, qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencements, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencements sont les premières entreprises qui éclatent au dehors, & qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel étoit le siège de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentements particuliers, les injures

qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile & de la Sardaigne, jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, & l'occasion favorable d'un chef aussi habile & aussi aguerri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à cacher les véritables causes

Il éclaircit encore, ce principe, par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la première cause de la guerre contre les Perses ? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi ; & pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement & le signal, non la cause de la guerre. Deux grands événements avoient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençoit à pencher vers sa ruine : le retour glorieux & triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerxe victorieux eût osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formerent de traverser en corps d'armée tout son Empire pour retourner en leur pays ; & la généreuse entreprise d'Agésilas, Roi de Lacédémone, qui, avec une poignée de monde, porta la guerre & la terreur jusques dans le sein de l'Asie mineure, sans trouver au-

un obstacle à ses desseins , & qui ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les divisions de la Grece. Philippe comparant cette lâcheté & cette nonchalance des Perses avec l'activité & le courage de ses Macédoniens , animé par l'espérance de la gloire & des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre , après avoir su par une habileté incroyable réunir en sa faveur tous les esprits & tous les suffrages de la Grece , prit pour prétextes de la guerre qu'il méditoit contre les Perses , les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues , & travailla avec un soin infatigable aux préparatifs de la guerre , dont Alexandre son fils , qui succéda à ses desseins aussi bien qu'à son royaume , profita sagement pour les mettre en exécution. La foiblesse & la nonchalance des Perses furent donc la véritable cause de cette guerre ; leurs anciennes entreprises contre la Grece en furent le prétexte , & l'entrée d'Alexandre dans l'Asie en fut le commencement.

Il développe de la même manière les prétextes apparents & les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer , & pour la rendre utile au maniement des affaires publiques , il ne faut pas borner sa curiosité aux faits & aux évé-

*Dionys.
Halicarn.
lib. 5. an-
tiquis. Ro-
man.*

nements , mais qu'il en faut pénétrer les raisons, étudier les moyens qui les ont fait réussir, entrer dans les vues & dans les desseins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le succès que Dieu leur a donné , (ces paroles sont remarquables dans un païen) & n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle & le mouvement aux entreprises dont il s'agit.

*Lib. II.
antiquit.
Rom.*

Un homme d'esprit & de sens, dit-il ailleurs, se contente-t-il de savoir que dans la guerre contre les Perses, les Athéniens & les Lacédémoniens remportèrent contre eux trois victoires, deux sur mer, & l'autre sur terre; & qu'avec une armée de cent dix mille soldats au plus, ils battirent celle du Roi des Perses, composée de plus de trois cent mille hommes? Ne souhaite-t-il pas, outre cela, d'être instruit des endroits où ces batailles se donnerent, des causes qui firent pencher la victoire du côté du petit nombre, & qui donnerent lieu à un événement si surprenant; du nom & du caractère des Généraux qui se signalèrent de part & d'autre; en un mot, de toutes les circonstances mémorables & de toutes les suites d'une action si importante? Car, ajoute-t-il, c'est un grand plaisir pour un homme sensé & judicieux, qui lit une histoire écrite de cette sorte, d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action, & au lieu de simple lecteur qu'il seroit, de devenir comme le

témoin & le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

Ch. 21

M. Bossuet, Evêque de Meaux, remarque de même dans son discours sur l'Histoire universelle, qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation & la chute des Empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leur progrès, & sur celles de leur décadence.

« Car, dit-il, ce même Dieu qui a fait
 » l'enchaînement de l'univers, & qui,
 » tout-puissant par lui-même, a voulu,
 » pour établir l'ordre, que les parties
 » d'un si grand tout dépendissent les unes
 » des autres; ce même Dieu a voulu aussi
 » que le cours des choses humaines, eût
 » sa suite & ses proportions. Je veux dire,
 » que les hommes & les nations ont eu
 » des qualités proportionnées à l'élévation
 » à laquelle ils étoient destinés; &, qu'à
 » la réserve de certains coups extraordinaires,
 » où Dieu vouloit que sa main
 » parût toute seule, il n'est point arrivé
 » de grands changements qui n'aient eu
 » leurs causes dans les siècles précédents.
 » Et comme dans toutes les affaires il y a
 » ce qui les prépare, ce qui détermine à
 » les entreprendre, & ce qui les fait réussir,
 » la vraie science de l'Histoire est de
 » remarquer dans chaque temps ces secrètes
 » dispositions qui ont préparé les
 » grands changements, & les conjonctures
 » importantes qui les ont fait arriver.
 » En effet, il ne suffit pas de regarder seu-

» lement devant ses yeux , c'est-à-dire , de
 » considérer ces grands événements qui
 » décident tout-à-coup de la fortune des
 » Empires. Qui veut entendre à fond les
 » choses humaines , doit les reprendre de
 » plus haut ; & il lui faut observer les
 » inclinations & les mœurs , ou , pour
 » dire tout en un mot , le caractère tant
 » des peuples dominants en général , que
 » des Princes en particulier , & enfin de
 » tous les hommes extraordinaires , qui ,
 » par l'importance du personnage qu'ils
 » ont eu à faire dans le monde , ont con-
 » tribué en bien ou en mal aux change-
 » ments des Etats & à la fortune pu-
 » blique » .

Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il falloit en cinquieme lieu remarquer dans l'étude de l'Histoire.

§. V.

Etudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire.

POUR ce qui regarde le caractère des peuples , je ne puis rien faire de mieux que de renvoyer le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son discours sur l'Histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre temps , je ne dis pas seulement par la beauté & par la sublimité du style,

mais encore plus par la grandeur des choses même, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, & par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles & tous les Empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples & toutes les nations du monde avec leurs bonnes & mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes: Egyptiens, Assyriens, Perses, Medes, Grecs, Romains. On y voit tous les Royaumes du monde sortir comme de la terre, s'élever peu à peu par des accroissements insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différents moyens au faite de la grandeur humaine, & par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainsi dire, se perdre & s'abymer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs même des peuples, dans leurs caractères, dans leurs vertus & dans leurs vices, la cause de leur agrandissement & de leur chute; on y apprend, non seulement à démêler ces ressorts secrets & cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions & à toutes les entreprises, mais à y reconnoître par-tout un Être souverain qui veille & préside à tout, qui regle & conduit tous les événements, qui

dispose & décide en maître du sort de tous les Royaumes & de tous les Empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse, à lire & à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en même temps & l'esprit & le cœur ; &, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inspirer le goût à leurs élèves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre aussi des grands hommes, des personnages célèbres qui se sont distingués en bien ou en mal dans chaque nation ; dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulières & personnelles ; en un mot, un certain fonds d'esprit & de conduite qui domine en eux, & qui les caractérise ; car c'est-là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la surface & le dehors ; & ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes, & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connoître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire & se contraindre, en prenant pour un temps le visage & le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent

montrent tels qu'ils sont, sans déguisement & sans apprêt. C'est-là qu'ils agissent & qu'ils parlent d'après nature. Aussi c'est sur-tout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain : & c'est l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque, & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres Historiens. Dans les vies qu'il nous a laissées des grands hommes célèbres parmi les Grecs & les Romains, il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur, il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison, ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle, & il leur y fait voir le pere, le maître, l'ami. On croit vivre & s'entretenir avec eux, être de leurs parties, de leurs promenades, assister à leurs repas & à leurs conversations. *a* Cicéron dit quelque part, qu'en marchant dans Athenes & dans les lieux circonvoisins, on ne pouvoit faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'Histoire, qui

a Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. Usu autem evenit, ut acrius aliquantò & attentius de claris viris, locorum admonitu, cogitemus velut ego nunc moveor.. Venit enim mihi Platonis in mentem,

quem accepimus primum hic (in Academia) disputare solitum : cujus etiam illi hortuli propinqui non memoriam solum mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hic ponere, &c. *Lib. 5. de finib. n. 4. &c.*

rappelloit dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu, & qui les rendoit en quelque sorte présents. Ici, c'étoit un jardin, où l'on s'imaginoit voir encore les traces de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matieres de Philosophie ; là, c'étoit le lieu des assemblées publiques où Eschine & Démosthene sembloient encore plaider l'un contre l'autre. On croyoit, en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur Grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des Assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à peu près semblable, en nous rendant comme présents les grands hommes dont il parle, & en nous donnant de leurs mœurs & de leurs manieres une idée aussi vive & aussi animée que si nous avions vécu & conversé avec eux. On connoît plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre par la vie assez courte & assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée & fort ciconstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce & Arrien.

Cette connoissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'Histoire ; & c'est pour cela qu'ordinairement les bons Historiens ont soin de donner un précis & une idée générale des bonnes & des mauvai-

ses qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événements dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont dans Salluste les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla; tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus, d'Annibal, & de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes & des peuples en général, & des grands Capitaines en particulier, qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins, de leurs actions, de leurs entreprises; & qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen, ce Capitaine si sensé, voyant d'un côté la mollesse & la nonchalance d'Antiochus, qui s'amusoit à des festins & à des noces; & de l'autre, l'attention & l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son histoire, a soin, par de sages réflexions, de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, & de faire remarquer que les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un plan concerté de loin, & conduit à son exécution par des voies dont l'habileté des Capitaines rendoit le succès presque immanquable. C'est par cette étude profonde du génie & du caractère des hommes; c'est en examinant à fond la nature & la constitution des différentes sortes de gouvernements, &

des causes naturelles, qui par la suite des temps en changent la forme ; enfin, c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires & des esprits que ce même Historien, dans le sixieme livre de ses histoires, pousse la sagacité de la conjecture & la prévoyance de l'avenir, jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la Monarchie. Lorsque je parlerai de l'Histoire Romaine, je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.

§. VI.

Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.

Les observations dont j'ai parlé jusqu'ici, ne sont pas les seules, ni les plus essentielles ; celles qui regardent les réglemens des mœurs, sont encore plus importantes. « Ce qu'il y a, dit Tite-Live » dans la belle préface de son ouvrage, » ce qu'il y a de plus avantageux dans » la connoissance de l'Histoire, c'est que » l'on y peut envisager des exemples de » toute espece placés dans un grand jour. » Vous y trouvez des modeles à suivre, » tant pour votre conduite particuliere, » que pour l'administration des affaires » publiques ; vous y trouvez aussi des

» actions vicieuses dans le projet ,
 » funestes pour le succès , qui aver-
 » tissent d'éviter d'en faire de semblables.
 » *Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salu-*
 » *bre ac frugiferum omnis te exempli documenta*
 » *in illustri posita monumento intueri : inde tibi*
 » *tuæque reipublicæ , quod imitere , capias ; inde*
 » *scædum inceptu , scædum exitu , quod vites.*

Il en est à peu près de l'étude de l'Histoire comme des voyages. S'ils se ^{Senec. Ep. 4to.} bornent à parcourir beaucoup de pays , à voir beaucoup de villes , à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monuments publics , seront-ils d'un grand usage ? rendront-ils quelqu'un sage , plus réglé , plus tempérant ? lui ôteront-ils ses préjugés & ses erreurs ? Ils l'amuseront pour un temps , comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets , qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi , ce n'est pas voyager , mais s'égarer & perdre son temps & sa peine : *Non est hoc peregrinari , sed errare.* Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes ; mais ce n'est qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

Qui mores hominum multorum vidit , & urbes.

*Horat. in
Arte. poet.*

Les Anciens entreprenoient de longs & fréquents voyages ; mais s'étoit pour s'instruire , pour voir des hommes , pour profiter de leurs lumières.

Tel est l'usage que nous devons faire

de l'Histoire. Nous avons besoin d'instructions & de modeles pour embrasser la vertu, malgré tous les périls & tous les obstacles dont elle est environnée; l'Histoire nous en fournit de toutes sortes. C'est-là qu'on puise des sentiments de

Quintil. 1. probité & d'honneur: Hinc mihi illæ justitiæ haustus bibat. Il faut étudier avec soin les actions & les paroles des grands hommes de l'antiquité, & s'en occuper sérieusement.

Epist. 2. ad Quint. Ciceron voulant porter son frere Quintus à la douceur & à la modération, le fait souvenir de ce qu'il avoit lu dans Xénophon sur Cyrus & sur Agésilas. Il nous marque que c'étoit-là l'usage que lui-même faisoit des lectures de sa jeunesse, & qu'il avoit appris dans l'Histoire à tout souffrir, à tout mépriser pour sa patrie.

Pro. Art. poet. n. 14. « Combien, dit-il, les Ecrivains grecs & » latins nous ont-ils laissé de modeles de » vertus, qu'ils ne nous proposent pas » pour les regarder seulement, mais pour » les imiter? Et c'est en les étudiant sans » cesse, & en tâchant de les copier dans le » maniement des affaires publiques, que » je me suis formé l'esprit & le cœur par » l'idée des grands hommes, dont ces » Ecrivains nous ont tracé de si admirables portraits: *Quàm multas nobis imagines non solum ad intuendum, verum etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores & græci & latini reliquerunt! quas ego mihi semper in administranda rep. proponens,*

animum & mentem meam ipsa cogitatione hominum excellentium conformabam.

Il faut donc, en apprenant l'Histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le réglemeut des mœurs ; y mêler pour cela de temps en temps de courtes réflexions ; leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont rapportées ; les accoutumer surtout à ne se point laisser éblouir par un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice ; leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le désintéressement, l'amour du bien public, qui régnoient dans les bons temps des Républiques grecques, & de celle de Rome. Quand de jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, & qu'ils sont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'Histoire à admirer les exemples de vertus, & à détester les vices, on peut espérer que ces premières semences, aidées d'un secours supérieur, sans lequel elles avorteroient bientôt, porteront leur fruit dans le temps ; & qu'il leur arrivera quelque chose de pareil à ce qu'on rapporte d'un disciple de Platon, que ce sage Philosophe avoit élevé avec grand soin dans sa maison. Quand il fut retourné dans celle de ses parents, étonné de la manière violente & emportée dont son pere parloit : Jamais, dit-il, je n'ai rien

Senec. de Ira, lib. 2. cap. 22. vu de tel chez Platon. *Apud Platonem educatus puer, cum ad parentes relatus vociferantem videret patrem. Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.*

§. VII.

Remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.

Il reste une dernière observation à faire en étudiant l'Histoire, qui consiste à remarquer soigneusement tout ce qui regarde la religion, & les grandes vérités qui en sont une dépendance nécessaire. Car à travers ce chaos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolâtrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'esprit humain & de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnoît sur-tout l'existence d'un Etre souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des Rois & des Royaumes, dont la providence regle tous les événements de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre des récompenses & des châtimens aux bons & aux méchants; enfin, dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences, & y porte malgré nous le trouble & la confusion.

Comme j'ai déjà traité cette matière avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne crois pas devoir ici m'y arrêter plus long-temps. Pag. LV. &c.

Voilà, ce me semble, les principales observations auxquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'Histoire, en se proportionnant néanmoins toujours à leur âge & à leur portée, & en ne leur proposant jamais des réflexions qui soient au dessus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers : & c'est ce que je vais essayer de faire de la manière la plus nette & la plus intelligible qu'il me sera possible.

CHAPITRE II.

Application des regles précédentes à quelques faits d'histoire particuliers.

Pour faire l'application des principes que j'ai posés jusqu'ici, je choisirai d'abord dans l'Histoire des Perses & des Grecs, & ensuite dans celle des Romains, quelques morceaux & quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.

ARTICLE PREMIER.
DE L'HISTOIRE DES PERSES
ET DES GRECS.

PREMIER MORCEAU tiré de
l'Histoire des Perses.

CYRUS.

Je divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation , les premières campagnes , la prise de Babylone par ce Prince , & ses dernières conquêtes. Je ne rapporterai que les circonstances les plus importantes de ces événements , & celles qui me paroîtront les plus propres à l'instruction de la jeunesse. Je les tirerai de Xénophon , que je prend ici pour mon guide , comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matiere.

1. *Education de Cyrus.*

Cyrus étoit fils de Cambyse , Roi de
Cyrop. l. 1. Perse , & de Mandane fille d'Astyage, Roi
des Medes. ^a Il étoit bien fait de corps ,
& encore plus estimable par les qualités
de l'esprit ; plein de douceur & d'human-
ité , de desir d'apprendre ; d'ardeur pour
la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun
péril , ni rebuté d'aucun travail , quand

^a Εἶδος μὲν κάλλους , ψυχὴν δὲ φιλευργητότα-
τος , καὶ φιλομαθές , καὶ φιλοτιμότερος.

il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfants étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin ; l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniere uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfants que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, & de l'eau ; car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fond de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, *a* qui dans la vieillesse se trouva aussi fort & aussi robuste qu'il l'avoit été dans ses premières années. Ils

a Cyrus non fuit imbecillior in senectute, quam in juventute, *Cic. de senect. n. 30.*

alloient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres, & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissemens, étoit d'aller au devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir; & au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchants, ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchants.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans; après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce temps ils passoient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les digni-

tés. Enfin ils passoient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par-là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'Etat, mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de 12 ans, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune prince, avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient partout. Il n'en fut point ébloui, & sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses manieres nobles & engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans

lequel tout fut prodigué , soit pour la quantité , soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris : Les Perses , dit-il , au lieu de tant de détours & de circuits pour appaiser la faim , prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain & de cresson les y conduisent. Son grand-pere lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis , il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi , qui se trouverent présents : à l'un , parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre , parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre , parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas , Echanfon d'Astyage , fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier , outre sa charge d'Echanfon , avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience ; & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit , il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince , qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particuliere , & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : Ne faut-il que cela ,

mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? je les aurai bientôt gagnées ; car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussi-tôt on équipe le petit Cyrus en Echanfon. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmerent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, & en le baisant il s'écria plein de joie : « O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu : j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui-dit-il ; on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle ; c'est de faire l'essai. En effet, l'Echanfon avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en goûter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage ? C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison ? & comment cela ? Oui, mon papa. Car il n'y a pas long-temps que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'apperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête

tourna à tous les convives. On crioit , on chantoit , on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié , vous , que vous étiez roi , & eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin , quand vous vouliez vous mettre à danser , vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment , reprit Astyage , n'arrive-t-il pas la même chose à votre pere ? Jamais , répondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand il a bu , il cesse d'avoir soif ; & voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa Mere Madane étant sur le point de retourner en Perse , il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-pere de rester en Médie ; afin , disoit-il , que ne sachant pas encore bien monter à cheval , il eût le temps de se perfectionner dans cet exercice , inconnu en Perse , où la sécheresse & la situation du pays coupé par des montagnes , ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de temps qu'il passa à la Cour , il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux , affable , officieux , bienfaisant , libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince , c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte , il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes , & il s'y prenoit toujours si bien , qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse ayant rappelé Cyrus pour

lui faire achever son temps dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui, ni à son pere, ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards; Astyage même le conduisit à cheval assez loin; & quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses Compagnons, après le séjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse & remplie de faste qu'étoit celle des Medes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, & que s'il se rencontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre & plus retenu que les autres, ils le regarderent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette premiere classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

R É F L E X I O N S.

Je n'entreprends point d'en faire sur le récit qui précède, elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, & ne

peuvent échapper aux yeux même les moins perçants. On y voit combien une éducation mâle, robuste, vigoureuse, est propre en même temps à fortifier le corps, & à perfectionner l'esprit; & que ce n'est point par des airs de grandeur, mais par des manieres douces & honnêtes, que les jeunes gens de qualité peuvent se rendre estimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'Historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une maniere grave & sérieuse, & prendre le ton de Philosophe: car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguise sous le voile d'une petite histoire racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention, & c'est en ce sens que je crois qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'Auteur n'a point prétendu y suivre les loix rigoureuses de la vérité & de l'Histoire, mais qu'il a voulu donner aux Princes, dans la personne de Cyrus, un modele parfait de la maniere dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non ad fidem historiæ scriptus, sed ad effigiem justî imperiî.* C'est-à-dire, qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très véritable en soi-même, comme j'aurai bien-

*Quint. Frat.
lib. 1. epist.
1.*

tôt lieu de le faire remarquer, quelques circonstances particulieres, pour en relever la beauté, & pour servir à l'instruction des hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du petit Cyrus devenu Echançon : infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin déshonore les princes, que tous les préceptes des Philosophes.

2. *Premieres campagnes & conquêtes de Cyrus.*

Astyage, Roi des Medes, étant mort, *Cyrop. l. 1. &c.*
 Cyaxare son fils, frere de la mere de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le Roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans sa querelle plusieurs princes, entre autres Crésus, Roi de Lydie. Aussi-tôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses Députés de faire en sorte que Cyrus eut le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement; car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes Officiers, l'élite de la na-

tion, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit sans perdre de temps ; mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées; qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, & ^a inspirent à ceux qu'ils aiment, ce qu'il est à propos d'entreprendre ; protection qu'ils ne doivent à personne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontieres de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. J'ai déjà remarqué ailleurs que Cyrus, qui croyoit n'ignorer de rien de tout ce qui regarde la métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps, reconnut pour lors qu'il

^a On attribuoit à la divine Providence tout succès, même celui de la chasse. *Venatio nobis hæc, ami-*

ci, dit Cyrus, volente Deo, prospera futura est. Cyrop. lib. 2.

ignoroit absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin & d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis & obéissans. Le moyen m'en paroît bien facile & bien sûr, dit Cyrus : il ne faut que louer & récompenser ceux qui obéissent, punir & noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force ; mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande, qu'on fait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes ; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote sont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son pere, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il

faut , reprit Cambyse , l'être effectivement ; & pour l'être , il faut se bien appliquer à la profession , en étudier sérieusement toutes les regles , consulter avec soin & avec docilité les plus habiles maîtres , ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises , & sur-tout implorer le secours des dieux , qui seuls donnent la prudence & le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare , la premiere chose qu'il fit après les compliments ordinaires , fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva , par le dénombrement qu'on en fit , que l'armée des ennemis montoit à soixante-mille chevaux , & à deux cents mille hommes de pied ; & que par conséquent il s'en falloit plus des deux tiers que les Medes & les Perses joints ensemble n'eussent autant de cavalerie qu'eux , & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse , en plus grand nombre encore que les premieres. Mais outre que le remede auroit été fort lent , il paroissoit impraticable. Cyrus sur le champ proposa un moyen plus sûr & plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses ; & au lieu que la plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot , & ne combat-

toient par conséquent que de loin ; genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit , il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis , & rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis , & il fut exécuté sur le champ.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée , il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des Ambassadeurs du Roi des Indes , & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet , dit-il , je vous apporte un riche vêtement ; car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens , afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps ; il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi , « sans avoir d'autre habit que le sien , qui étoit fort simple , à la maniere des Perses. Et comme Cyaxare en parat d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur , reprit Cyrus , si je m'étois habillé de pourpre , si je m'étois chargé de bracelets & de chaînes d'or , & qu'avec tout cela j'eusse tardé plus long-temps à venir , que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon

α Εἰν τῇ Περσικῇ στολῇ indutus , ornatu alieno
ἔδει τι ὑπόρισμένη. Belle minimè contaminata.
expression ! Perficâ velle

visage & par ma diligence , en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres.

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes , de gagner le cœur des Officiers , de se faire aimer & estimer des soldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur , se rendoit populaire & affable , les invitoit souvent à manger avec lui , sur-tout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne faisoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présents à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier , à l'autre une épée , ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame , cette générosité , & ce penchant à faire du bien , qu'il croyoit qu'un Général devoit se distinguer , & non par le luxe de la table , ou par la magnificence des habits & des équipages , & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voyant toutes ses troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté , il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche , après avoir offert des sacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre , on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne ; Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à

à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter secourable & conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor & de Pollux, & les soldats, pleins d'une religieuse ardeur (*θεοσεβῆς*) y répondirent à haute voix. ^a Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'alégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéissance, ce qui jetoit une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'Historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus les Dieux, ont le moins peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Medes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vi-

^a Ἡν δὲ μῆδον τὸ ἐράτευμα τῷ Κύρῳ προθυμίας, φιλοτιμίας, ῥώμης, θάρσεως, παρὰ κλυσεμῶν, σωφροσύνης, πειθῆς... ἐν τῷ τοιαύτῳ γὰρ δὴ οἱ δεισιδαιμόνεις ἤττειν τὰς ἀνθρώπων φοβούμεται

vement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage , & le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchements , & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens , après la mort de leur Roi , & la perte des plus braves gens de l'armée , étoient dans une étrange consternation. Crésus , & tous les autres alliés , perdirent aussi toute espérance. Ainsi ils ne penserent plus qu'à se sauver à faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu , & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie , &c , comme on l'a déjà remarqué , les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare , & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improva fort , & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissants , à qui l'on inspireroit peut-être du courage , en les réduisant au désespoir ; qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune , & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité ; que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Medes , ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre , à quoi Cyaxare consentit sans peine : & il ne songea plus qu'à

passer le temps en festins & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Medes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui servoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit, ils se rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps, & ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été, & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp, se rendirent: la victoire fut complète, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouverent dans le camp, songeant dès-lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tous ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Medes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour

la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim ; & leur boisson l'eau de la riviere. C'étoit la maniere de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colere & de fureur, il dépêcha sur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Medes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le faisoit ressouvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Medes qui voudroient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits, il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate, Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte.

disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournerât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe; je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit prêt de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violents reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la dernière douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la recon-

noissance , firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connois maintenant , dit-il , & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames , l'une qui me porte au bien ; l'autre qui m'entraîne vers le mal. La premiere l'emporte , quand vous venez à mon secours , & que vous me parlez ; je cede à l'autre & je suis vaincu , quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute , & rendit un service considérable à Cyrus , en se retirant comme espion chez les Assyriens , sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparoit à avancer dans le Pays ennemi. Aucun des Medes ne voulut le quitter , ni retourner sans lui vers Cyaxare , dont ils craignoient la colere & la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre , en les renvoyant libres chacun dans leur pays , avoit répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui , & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone , il fit faire au roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais , pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence , il fit avec lui une espece de treve & de traité , par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs , & de leur lais-

fer cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussi-tôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de son arrivée, & pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec tout ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vue la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission ; de raison ; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut

exprimer quelle fut la joie des Perses & des Medes , qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant Cyaxare & Cyrus remonterent à cheval ; & alors tous les Medes se rangerent à la suite de Cyaxare , comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus , & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp , ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussi-tôt visité de la plupart des Medes , qui vinrent le saluer , & lui faire des présents , les uns de leur propre mouvement , les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché , & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets , & que les Medes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

R É F L E X I O N S.

Tout est plein d'instructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes , & dans ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune Prince , infiniment élevé au dessus des sentiments ordinaires à ceux de son rang & de son âge , ne met point sa gloire dans la magnificence des repas , des vêtements , des équipages. Il ne fait ce que c'est que ces airs de hau-

teur & de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, & la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art *a* important de gagner les cœurs, plus encore par ses manières honnêtes & prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources & en expédients, témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, & l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraites de la volupté; & le contraste de lui & de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur même de la victoire, où tout semble permis, au milieu des louanges & des applaudissements qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître absolu de lui-même, & donne à un jeune Seigneur, qui lui ressembloit peu, des leçons de continence & de vertu, qui nous étonnent, tout chrétiens que nous sommes, & qui nous paroissent à peine croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est son respect infini pour

a Artificium benevolentiae colligendae. dit Cicéron en *parl. de Cyrus*. Ep. 1. ad Quint. frat.

les dieux , son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter & sans implorer son secours , sa religieuse reconnoissance à leur égard, en leur attribuant tous ses heureux succès , & la profession ouverte qu'il ne rougissoit point de faire en tout temps & en toute rencontre, de piété & de religion, s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus ; & l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modele que se forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la République Romaine , je veux dire Scipion l'Africain le second , qui avoit toujours en main les livres admirables de la Cyropédie : *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim prætermissum in his officium diligentis & moderati imperii.*

3. Continuation de la guerre. Prise de Babylone.
Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.

Cyrop. l. 6. Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare , il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne , & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six-vingt mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Timbrée , ville

de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, & après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon rapporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, & demeura avec la troisième partie des Medes seulement, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Abradate, Roi de la Susiane, se préparant à prendre son armure, Panthée sa femme lui vint présenter un casque, des brassards, & des bracelets, tout cela d'or massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par en bas; & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance; & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonnière, & comme telle, destinée pour lui; mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis point vue libre à des conditions honteuses. Il m'a gardée, comme il auroit gardé la femme de son propre frère; & je lui ai bien promis que vous sauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate en

levant les yeux vers le ciel , fais que je paroisse aujourd'hui digne mari de Panthée , & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit , il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser , voulut encore baiser le char où il étoit , & le suivit quelque temps à pied , après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence , tout se prépara au combat. Après les prières publiques & générales , Cyrus fit des libations en particulier , & pria encore de nouveau le dieu de ses peres de vouloir être son guide , & de venir à son secours. Ayant entendu un coup de tonnerre. *Nous te suivons , a souverain Jupiter ,* s'écria-t-il ; & à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de de leur bataille surpasseoit de beaucoup celle des Perses , ils firent ferme dans le milieu , tandis que les deux ailes s'avancerent en se courbant à droit & à gauche , dans le dessein d'envelopper l'armée de Cyrus , & de l'assaillir en même temps par plusieurs endroits. Il s'y attendoit , & n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes ; & lui qui en toute autre occasion étoit si modeste , & si éloigné de tout air de vanité , au moment du combat , parloit d'un ton ferme & décisif : Suivez-moi , leur disoit-il , à une victoire assurée ; les dieux

a Il avoit effectivement pour guide un Dieu , mais un Dieu bien différent de Jupiter.

sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, & fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée sur le flanc droit de son armée, & l'ayant prise elle-même en flanc, la mit en désordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & de si loin que les chevaux l'apperçurent, ils se renversèrent les uns sur les autres, & plusieurs se cabrant, jetèrent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faux acheverent d'y mettre la confusion. Cependant Abradate, qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, & furent mis en désordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouverent fort incommodés des fleches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avancant l'épée à la main, empêcherent les gens de trait de passer plus avant, &

les contraignirent de retourner à 'a charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive , après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pied , & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours du terrain , il resolut de les aller prendre par derriere , & en un instant ayant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons , il les chargea rudement. La cavalerie survint en même temps , & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés , faisoient face par-tout , & se défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur , & ayant peine à laisser périr de si braves gens , leur fit offrir des conditions honnêtes , leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent , & servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue , Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes , où Cyrus le suivit dès le lendemain , & se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De-là il marcha droit vers Babylone , & subjuga en passant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville , & qu'il en eut examiné avec soin la situation , les murailles , les

fortifications , chacun jugea qu'il étoit impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges & fort profonds , pour empêcher, disoit-il, que rien ne put y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assiéger ; & comme ils se voyoient des vivres pour plus de vingt ans, ils se moquoient de toute la peine qu'il se donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solemnité , dans laquelle tous les Babyloniens passaient la nuit entière à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée , & la nuit commençant de bonne heure , il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve , & à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal , & laissant à sec son ancien lit , ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle ; elles pénétrèrent jusques dans le palais , où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville , & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers, que ceux qui voudroient avoir la vie sauve, demeurassent dans leurs maisons, & lui envoyassent leurs armes , ce qui fut fait sur le champ. Voilà ce que coûta à

ce Prince la prise de la ville la plus riche & la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder ; il assembla les principaux Officiers , dont il loua publiquement le courage , la sagesse , le zele & l'attachement pour sa personne , & distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis , étoit de persévérer dans leur ancienne vertu ; que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oïveté ; qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes , il seroit honteux de se laisser vaincre par les attrait de la volupté ; qu'enfin , pour conserver leur ancienne gloire , il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays , & pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfants. Par-là , dit-il , nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour , en nous efforçant de leur donner de bons exemples ; & il sera bien difficile qu'ils se corrompent , lorsque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu , & qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes ,

selon les talents qu'il leur connoissoit , différentes parties & différens soins du gouvernement ; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux , des gouverneurs de provinces , des ministres , des ambassadeurs , persuadé que c'étoit proprement le devoir & l'occupation d'un Roi , & que de-là dépendoit sa gloire , le succès de toutes les affaires , le repos & le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre , pour les finances , pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue , qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit : on les appelloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite , & qui excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier , parce que celui-ci entraîne souvent la ruine & la désolation des peuples , au lieu que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglemeut des mœurs ; mais , selon lui , le Prince devoit être , par son exemple , une loi vivante ; & il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres , s'il n'avoit plus de lumière & plus de vertu que ses sujets. La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement royale ; mais il faisoit encore plus de cas de la bonté ,

de l'affabilité , de l'humanité ; qualités , propres à gagner les cœurs & à se faire aimer des peuples , ce qui est proprement régner : outre que , d'aimer plus que les autres à donner quand on est infiniment plus riche qu'eux , est une chose moins surprenante , que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaliser à ses sujets. Mais ce qu'il préféreroit à tout , étoit le culte des dieux , & le respect pour la religion ; persuadé que quiconque étoit sincèrement religieux & craignant Dieu , étoit en même temps bon & fidele serviteur des Rois , & inviolablement attaché à leur personne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone , il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare , à qu'il il fit de grands présents , & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé , quand il voudroit y aller , & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare , qui n'avoit point d'enfant mâle , lui offrit sa fille en mariage , & la Médie pour dot. Il fut fort sensible à une offre si avantageuse ; mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere ; laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission , & de l'entiere dépendance que doivent montrer en pareille occasion,

à l'égard de pere & de mere, tous les enfans, quelque âge qu'ils puissent avoir, & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette Princesse à son retour de Perse, & la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le siege de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit qu'il s'y trouva six-vingt mille chevaux, deux mille chariots armés de faux, & six cents mille hommes de pied. Il se mit en campagne avec cette nombreuse armée, & subjuga toutes les nations qui sont depuis la Syrie jusqu'à la mer des Indes; après quoi il retourna vers l'Egypte, & la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suse pendant le printemps, & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septieme fois depuis l'établissement de sa monarchie. Cambyse & Mandane étoient morts il y avoit déjà long temps, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, & les grands de l'Empire; & après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoir demandé

une pareille protection pour ses enfants , pour sa patrie , il déclara Cambyse son fils aîné son successeur , & laissa à l'autre plusieurs gouvernements fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellents avis , en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les dieux , la bonne intelligence entre les freres , & le soin de se faire & de se conserver de fideles amis. Il mourut également regretté de tous les peuples.

R É F L E X I O N S.

J'EN ferai deux , dont l'une regardera le caractère & les qualités personnelles de Cyrus ; l'autre , la vérité de son histoire , écrite par Xénophon.

P R E M I E R E R É F L E X I O N.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage & le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'Histoire profane. Aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : sagesse , modération , courage , grandeur d'ame , noblesse de sentiments , merveilleuse dextérité pour manier les esprits & gagner les cœurs , profonde connoissance de toutes les parties de l'art militaire , vaste étendue d'esprit , soutenue d'une prudente fermeté , pour former & pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus

grand & de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses , par le faste des équipages , par le luxe & les dépenses de la table , qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets , mais par la supériorité de mérite en tout genre , & sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts , & à leur procurer le repos & l'abondance. En effet , c'est le fondement & comme la base de l'état des Princes , de n'être pas à eux. C'est le caractère même de leur grandeur , d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieux éminent que pour se répandre par-tout. Ce seroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée , s'ils avoient des vues moins étendues que tout leurs Etats. Ils sont à tous , parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces

α Ἐγὼ μὲν εἶμυι θεῶν
τὸν ἀρχοῦν τῶν ἀρχομένων
διαφέρειν, ὃ τὰ πολυτε-
λέστερον δειπνέειν, καὶ πλείον

Ac mihi quidem videntur
huc omnia esse referenda
ab iis qui præsunt aliis,
ut ii qui eorum in

ἔνδοξοι ἔχουσιν χρυσοῖα, ἀλλὰ
τοῦ προτιεῖν τι καὶ φιλοπο-
νεῖν προτιυμένον. *Cyrop.
lib. 1.*

imperio erunt, sint quàm
beatissimi *Cic. Ep. 1. lib.
1. ad Quint. frat.*

vertus, que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de temps un Empire qui embrassoit presque toutes les parties du monde; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes; qu'il sut se faire tellement estimer & aimer, non seulement par ses sujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre, nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument & l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple, & pour donner au monde en sa personne un modele parfait de la maniere dont les Princes doivent gouverner les peuples, & du véritable usage qu'ils doivent faire de la souveraine puissance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'Histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel, en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, & dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le

préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. Comme il est la lumière des esprits, il dissipoit tous ses doutes, lui suggéroit les expédients les plus convenables, le rendoit attentif aux meilleurs conseils, étendoit ses vues, & les rendoit plus nettes & plus distinctes. ^a Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises, le conduisit comme par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les remparts les plus forts, & humilia en sa présence, les Princes les plus puissants de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire, à Xerxès son petit-fils, qui, poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguier la Grece. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant selon les hommes; le plus vaste Empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre & de mer, dont le nombre paroît incroyable. Tout cela est autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une

^a Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram

eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo & gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, & vestes ferreas confringam. *Isai.* 45. 1. 2.

puissance sans bornes , dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté , il s'étoit accoutumé à juger de ses talents & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle & de Démarate, pour n'écouter que les flatteurs de sa vanité. Il mesure le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition , & devenu dédaigneux pour une obéissance trop prompte & trop facile, il se plaît à exercer la domination sur les éléments , à percer les montagnes & les rendre navigables , à châtier la mer pour avoir rompu son pont , à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule , il se regarde comme le maître de la nature & des éléments ; il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée ; il compte avec une présomptueuse & folle assurance sur les millions d'hommes & de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais quand , après la bataille de Salamine, il vit les tristes restes & les honteux débris de ses trou- pes innombrables répandus dans toute la Grece , il reconnut quelle différence il y

*Senec. lib.
6. de benef.
cap. 32.*

avoit entre une armée & une foule d'hommes : *Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit ; quantum ab exercitu turba distaret.*

Je ne puis m'empêcher d'appliquer ici deux vers d'Horace , qui semblent faits pour

pour le double événement dont je viens de parler.

*Vis consilii expers mole ruit sua :
Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.*

En effet, est-il possible de mieux dé-
finir l'armée de Xerxès que par ces mots ,
vis consilii expers , une puissance destituée
de conseil & de prudence ; ou d'en mieux
exprimer le succès que par ces autres
termes , *mole ruit sua* , qui marquent
que cet énorme colosse tomba par son
propre poids & par sa propre gran-
deur ; au lieu , dit Horace , que les dieux
se plaisent à élever une puissance
fondée sur la justice , & guidée par la
raison , telle que fut celle de Cyrus :
Vim temperatam dii quoque provehunt in majus.

SECONDE RÉFLEXION.

UNE des regles que j'ai proposées pour
conduire & former les jeunes gens dans
l'étude des Historiens , a été d'y chercher
avant tout & sur-tout la vérité , & de s'ac-
coutumer de bonne heure à en connoî-
tre & en discerner les caracteres. C'est ici
le lieu naturel de faire l'application de
cette regle. Hérodote & Xénophon , qui
conviennent parfaitement dans ce que je
considere comme l'essentiel & le fond
de l'Histoire de Cyrus , je veux dire , son
expédition contre Babylone , & ses au-
tres conquêtes , suivent des routes tou-
tes différentes dans le récit qu'ils font de

plusieurs faits très-importants, tels que sont, par exemple, la naissance & la mort de ce Prince, & l'établissement de l'Empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote, & après lui Justin, raconte qu'Astyage, Roi des Medes, sur un songe effrayant qu'il eut, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscure, nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt; mais l'enfant ayant été sauvé miraculeusement, & nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-pere, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, & fit tomber toute sa colere sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ses conseils & ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, & fit ainsi passer l'Empire des Medes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une maniere peu digne d'un si grand Conquérant. Ce Prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, & les

ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin & de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux, & les ayant trouvé tous endormis & enivrés, les défit sans peine, & fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la Reine, nommée Tomyris, qui commandoit elle-même son armée. Ce jeune Prince, que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mere, étant revenu de son ivresse, & ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le desir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, & les ayant attirés à son tour dans des embûches par une fuite simulée, en tua plus de deux cents mille avec leur Roi Cyrus. Puis ayant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans une outre pleine de sang, en lui insultant par ces paroles: « Cruel que tu es, rassasie-toi après » ta mort du sang dont tu as eu soif » pendant ta vie, & dont tu as toujours » été insatiable. » *Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti.*

*Justin. lib.
1. cap. 8.*

Il s'agit de savoir lequel des deux Historiens qui rapportent la même histoire d'une manière si différente, est le plus digne de foi. Des jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maître, peuvent aisément prendre

leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencements de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable, que d'une histoire.

Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi tête baissée dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées? Ce que le même Historien rapporte du brusque emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve, où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cents soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le *a* caractère étoit la douceur & la modération. *b* D'ailleurs est-il vraisemblable que Cyrus, marchant à la conquête de Babylone, perdit ainsi un temps qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, & manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens, en s'amusant

a Cicéron remarque que pendant tout son gouvernement, il ne lui échappa jamais une parole de colere & d'emportement : *cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit. Epist. 2. ad Quint.*

b Cum Babylonem oppugnaturus festinaret ad bellum, *cujus maxima momenta in occasionibus*

sunt huc omnem transtulit belli apparatus. Perit itaque & tempus, magna in magnis rebus jactura; & militum ardor, quem inutilis labor fregit; & occasio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indictum hosti cum flumine gerit. Senec. lib. 3. de Ira, cap. 21.

à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'Empire des Perses sur la ruine de celui des Medes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone, & joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux Historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus, & dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès-lors il y avoit différentes manieres de raconter ces deux grands événements. Hérodote a suivi celle qui étoit plus de son goût, & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses, & qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus sérieux, & moins crédule ; & il nous avertit dès le commencement de son histoire, qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère & de son éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, qu'Hérodote ne soit croyable en rien, parce qu'il se trompe quelquefois ; la regle seroit fautive & contraire à l'équité, comme il y auroit de la témérité aussi à croire en tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui est

vrai. La vérité & le mensonge peuvent se trouver ensemble ; mais l'habileté & la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler , & à les reconnoître à certains traits qui leur sont propres , & à en faire le triage & la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

SECOND MORCEAU

tiré de l'Histoire Grecque.

De la grandeur & de l'Empire d'Athenes.

MON dessein , dans ce second morceau d'Histoire , est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grece , & d'exposer par quels degrés & par quels moyens Athenes parvint à une si haute élévation. Les Chefs qui , dans l'espace du temps dont nous parlons , contribuerent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puissance de cette République par des qualités toutes différentes , furent Thémistocle , Aristide , Cimon , Périclès.

En effet , Thémistocle jeta les fondements de cette nouvelle puissance par un seul conseil , en tournant toutes les forces & toutes les vues des Athéniens vers la mer. Cimon mit ses forces navales en usage par ses expéditions mariti-

mes, qui mirent l'Empire des Perses à deux doigts de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers publics. Enfin Périclès maintint & augmenta par sa prudence ce que les autres avoient acquis, en mêlant les doux exercices de la paix, aux tumultueuses expéditions de la guerre. Ainsi ce qui fit l'élévation des Athéniens, fut l'heureux concours & le mélange de la politique de Thémistocle, de l'activité de Cimon, du désintéressement d'Aristide, & de la sagesse de Périclès; en sorte que si l'une de ces causes eût manqué, Athenes ne seroit pas parvenue au commandement.

L'heureux succès de la bataille de Marathon, où Thémistocle s'étoit trouvé, commença d'allumer dans son cœur cette ardeur pour la gloire qui le suivit toujours, & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade, disoit-il, ne lui laissoient de repos, ni jour ni nuit. Il songea dès-lors à illustrer son nom & sa patrie par quelque grande entreprise, & à la rendre supérieure à Lacédémone, qui depuis long-temps dominoit sur toute la Grece. Dans cette vue il crut devoir tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, voyant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux alliés, & formidable aux

ennemis. Couvrant donc son dessein du prétexte plausible de la guerre contre les Eginetes, il fit construire une flotte de cents vaisseaux, qui peu de temps après contribua beaucoup au salut de la Grece.

L'attachement inviolable d'Aristide à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui ne se piquoit pas de délicatesse sur ce point, & qui par ses intrigues & ses cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette sorte de jugement les citoyens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom du particulier sur une coquille appelée en grec *ὄστρακον*, d'où est venu le nom d'Ostracisme. Ici un payfan, qui ne savoit pas écrire, & qui ne connoissoit pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, pour le condamner ainsi? Non, repliqua l'autre, je ne le connois pas même; mais je suis fatigué & blessé de l'entendre par-tout appeller *le Juste*. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fit regretter. Le grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, & fit une priere toute contraire : *In exilium abiit*,

præcatus ab diis immortalibus , si innoxio sibi ea injuria fieret , primo quoque tempore desiderium sui civitati ingrata facerent. J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'Ostracisme. Aristide fut bientôt rappelé.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grece qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'encemi commun. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle , qui , sous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent gale-res. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généralissime pour commander la flotte , les Athéniens , qui eux seuls en avoient fourni les deux tiers , prétendirent que cet honneur leur appartenoit , & rien n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémistocle , quoique jeune & fort avide de gloire , crut que dans cette occasion il devoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie ; & ayant fait entendre aux Athéniens que pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage , bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement , il leur persuada de céder aussi bien que lui aux Lacédémoniens. J'ai rapporté ailleurs

*Discours
Prél. pag. 38.*

dence ce jeune Athénien se conduisit & dans le conseil de guerre, & dans la journée de Salamine, dont il eut tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas commandé en Chef.

Depuis cette glorieuse bataille, la réputation & le crédit des Athéniens étoient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers, & ils ne songerent à accroître leur puissance que par les voies de l'honneur & de la justice. Mardonius, qui étoit resté en Grece avec un corps d'armée de trois cents mille hommes, leur fit de la part de son Maître des offres très-avantageuses pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entièrement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, & de leur donner le commandement sur toute la Grece. Les Lacédémoniens effrayés de cette nouvelle, avoient envoyé des députés à Athenes, pour en détourner l'effet, & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfants & leurs vieillards, & de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Aristide étoit pour lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses; mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans indignation que les Lacédémoniens, n'envifageant que la

pauvreté & la misère présente des Athéniens , & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame , vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grece, par la vue de quelques récompenses , & de quelques nourritures qu'ils leur offroient ; qu'ils déclarassent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens , ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune ; qu'ils étoient sensibles comme ils le devoient , aux offres obligeantes de Lacédémone ; mais qu'ils feroient en sorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis se tournant vers les Députés de Mar donius , & leur montrant de sa main le soleil : Sachez , leur dit-il , « que tant » que cet astre continuera sa course , les » Athéniens seront mortels ennemis des » Perses , & qu'ils ne cesseront de venger » sur eux le ravage de leurs terres , & » l'incendie de leurs maisons & de leurs » temples. »

Cependant Thémistocle ne perdoit point de vue le grand objet qu'il avoit formé de supplanter les Lacédémoniens , en substituant les Athéniens à leur place ; & peu délicat sur le choix des moyens , il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour en pleine assemblée il déclara qu'il avoit un dessein important , mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple ,

parce que , pour le faire réussir , il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommerent Aristide , & s'en rapportèrent entièrement à son avis. Thémistocle l'ayant tiré à part , lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs qui étoit dans un port voisin , moyennant quoi Athenes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée , & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle ; mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par-là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide , de son vivant même , le surnom de Juste : surnom , dit Plutarque , infiniment préférable à tous ceux que les Conquérants recherchent avec tant d'ardeur , & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit sur le théâtre un vers d'Eschile , où ce poète , en parlant d'Amphiaräus , dit qu'*il cherchoit non à paroître juste , mais à l'être* , tout le peuple aussi-tôt jeta les yeux sur Aristide , & lui appliqua cet éloge si magnifique.

L'armée des Perses reçut un terrible échec dans la fameuse bataille de Platée. A peine Artabaze , de trois cents mille hommes , en put-il sauver quarante mille.

Paufanias , l'un des Rois de Sparte , commandoit l'armée des Grecs. Il fit paroître pour lors beaucoup d'équité & de modération , comme on le peut voir par deux traits qu'en rapporte Hérodote , qui font très-particuliers.

Lib. 91.

Après la victoire de Platée , un des premiers citoyens d'Egine l'exhorta à venger sur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles , & la maniere indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité son oncle Léonidas , en faisant attacher son corps à une potence. « Quel conseil me donnes-tu , lui » dit-il , d'imiter dans les Barbares une » conduite que nous détestons ? Si c'est à » ce prix qu'on achete l'estime des Egines , je me contente de plaire aux » Lacédémoniens , qui n'accordent la » leur qu'à la vertu & au mérite. Pour » Léonidas & ses compagnons , ils se » tiennent sans doute assez vengés par le » sang de tant de milliers de Perses qui » ont été tués dans le combat ».

Le second trait n'est pas moins remarquable. Paufanias , qui avoit trouvé un butin immense dans le camp des ennemis , fit préparer dans une même salle deux repas d'une espece bien différente. Dans l'un on voyoit étalée toute la magnificence des Perses ; des lits superbes , des tapis d'un très-grand prix , des vases d'or & d'argent sans nombre , une prodigieuse

variété de mets apprêtés avec toute la délicatesse possible ; des vins & des liqueurs de toutes sortes. L'autre repas n'avoit rien que de simple , à la maniere de Sparte , c'est-à-dire , apparemment du pain , de l'eau , & tout au plus du brouet noir. ^a Alors Pausanias s'adressant aux Officiers Grecs qu'il avoit mandés exprès ; & leur montrant ces deux tables si différemment servies : « Voyez , leur dit-il , la folie du » Chef des Medes , qui , accoutumé à de » tels repas , a cru pouvoir nous domter , » nous qui menons une vie si dure ».

L'avantage que venoient de remporter les Grecs , les mit en état d'envoyer une flotte pour délivrer les Alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée par Pausanias Lacédémonien. Aristide & Cimon y commandoient pour le Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'Isle de Chypre , puis vers Byzance , qu'elle prit ; & par-tout les Alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tomberent bientôt dans une nouvelle espèce de servitude. Pausanias , dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru depuis les victoires qu'il avoit remportées, quitta les manieres & les mœurs de son pays , prit l'habillement & la fierté des Perses , imita leur somptuosité & leur magnificence. Il

a Ἀνδρες Ἕλλησις , τῶν δὲ ἑννεα ἑγὼ ὑμῶν συνήγαγον , βαλόμενος ὑμῖν τῷδε τῷ Μεδῶν ἡγεμόνι τὴν ἄφρ σὺνῃν δείξαι , ὅς τοι ἡδὲ δίαται ἔχων , ἥ ἴδε ἐς ὑμῶν ἄτῃ εἰς ὑρὴν ἔχοντας ἀπαρησόμενος.

traitoit les Alliés avec une dureté insupportable ; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces ; se faisoit rendre des honneurs extraordinaires , & par cette conduite rendoit odieux à tous les Alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manieres douces, honnêtes & prévenantes d'Aristide & de Cimon ; l'humanité & la justice qui paroissoient dans toutes leurs actions , l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne , & à faire du bien à tout le monde , tout cela contribuoit à faire encore sentir davantage la différence des caracteres , & à augmenter le mécontentement. Enfin, ce mécontentement éclata , & tous les Alliés passerent sous le commandement des Athéniens , & se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide, en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inspirant à Cimon son collègue les mêmes sentiments , détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'il s'en aperçussent l'esprit des Alliés , & leur enleva enfin le commandement , non de vive force , en employant des armées & des flottes , & encore moins en usant de ruse & de perfidie , mais en rendant aimable , par une conduite sage & douce , le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez

admirer. Car s'appercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolents, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cessèrent d'envoyer de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, *a* aimant mieux avoir des citoyens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusques-là les villes & les peuples de la Grece avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les Barbares; mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres qui le composoient, personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, & si pleine de dangers & d'inconvénients. Tous les Alliés jeterent les yeux sur Aristide. Ils lui donnerent un plein pou-

a Μαχοι ἀιρέμενοι σωφρονέτας ἔχουσιν καὶ τοῖς ἡδουσιν ἐμμένοντες τὰς πόλεις, ἢ τῆς ἑκάδος ἔχουσιν τῇ ἀρχῇ ἀπάσης, *Plut. in vit. Arist.*

voir, & s'en rapporterent entièrement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité & le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne son propre revenu, avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, chose très-difficile & très-rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Contrôleur général des Finances. Je rapporterai ses paroles même en latin, n'ayant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois souhaité, l'énergique & élégante brièveté de Sénèque. *Tu quidem orbis ter-*

rarum rationes administras, tam abstinenter quàm de alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiose quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. C'est à la lettre ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit; & dans la suite on regarda toujours ce temps comme le siècle d'or, c'est-à-dire, comme le bon & l'heureux temps de la Grece. En

Senec. lib. Brevit. vit. c. 18.

effet, la taxe qu'il avoit fixée à quatre cents soixante talents, fut portée par Périclès à six cents, & bientôt après jusqu'à treize cents talents; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athenes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics, & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours si pures & si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea, ainsi que du soin de nourrir & de marier ses filles. *a* Aristide avoit embrassé cet état si vil aux yeux de la plupart des hommes, & s'y étoit toujours maintenu par goût & par estime; & loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias, très-proche parent d'Aristide,

a Αὐτὸς ἰσχυροῦ τῆς πενίας, καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ πένους εἶναι δοῦναι ὑδὲν ἤτιον ἀγαθῶν τῆς ἀπὸ τῶν τροπαίων διατιλῆσι. *Plut.*

& le plus opulent citoyen d'Athenes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de voir Aristide, sa femme & ses enfants dans l'indigence, & de les laisser manquer du nécessaire. Callias, voyant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter, & s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence; que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'étoit pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage & générosité; & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire, étoit vrai; & il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortit avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athenes, ne fait cas que d'Aristide.

« Car les autres, dit-il, comme Thémistocle, Cimon, Périclès, ont, à la vérité, embelli la ville de portiques, de bâtimens superbes; l'ont remplie d'or & d'argent, & d'autres pareilles superfluités & curiosités; mais celui-ci a laissé le modele d'un gouvernement parfait, en ne se proposant pour but dans toutes ses actions, que de rendre ses citoyens plus vertueux.

*Plut. in
vit. Cim.*

Cimon avoit aussi des grandes qualités, qui servirent beaucoup à établir & à affermir la puissance des Athéniens. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des Alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux qui, depuis la retraite de Xerxès, ne respiroient plus que le repos, & ne songeoient plus qu'à cultiver leurs terres pour se délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laissoient aux Athéniens le soin de remplir de soldats & de rameurs les vaisseaux qu'ils étoient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, & on vouloit les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les

α Θειμοκλίας μὲν γὰρ, καὶ Κίμων, καὶ Περικλίας, εὖ οὖν, καὶ χρημέτα, καὶ Φλυαρίαι πολλὰς ἐμπλήναι τὴν πόλιν. Ἀρρεῖδαν δὲ πολιεύμεθα πρὸς ἀρετὴν.
Plut. in vit. Arist.

Alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne seroient plus propres qu'au labourage & au trafic; pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puissants. Cela ne manqua pas d'arriver, & ce furent ces peuples même qui, à leurs propres frais & dépens, se donnerent des maîtres; & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque sorte sujets & tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de capitaine Grec qui rabaisât la fierté ni la puissance du grand Roi de Perse, comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grece, il ne leur laissa pas le temps de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, leur enleva leurs plus fortes places & leur débaucha tous leurs Alliés; en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le paysd'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il la défit entièrement, & prit plus de deux cents vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étoient sortis de leurs vaisseaux, pour aller join- *Ibid.*

dre leur armée de terre qui étoit près de là, & côtoyoit les rivages. Cimon, profitant de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avoit extrêmement animés, les fit aussi descendre de leurs vaisseaux, les mena droit contre les Barbares, qui les attendirent de pied ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense. Cimon ayant dans un seul jour remporté deux victoires, qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, si elles ne la surpassoient pas, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient pour joindre la flotte des Perses, & ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noyés. Cet exploit d'armes domta tellement l'orgueil du Roi de Perse, qu'il fit ce Traité de paix qui est si célèbre dans les anciennes histoires, par lequel il promit que désormais ses armées de terre n'approcheroient point plus près de la mer de Grece que de 400 stades, qui font à peu près vingt lieues, & que ses galeres ni autres vaisseaux de guerre ne pourroient avancer au-delà des Isles Chélidoniennes & Cyanées.

Cimon, plein de gloire, revint à Athenes,

& employa une partie des dépouilles à fortifier le port & à embellir la ville. Pendant son absence, Périclès s'étoit rendu fort puissant auprès du peuple. Il n'étoit pas naturellement populaire, mais il l'étoit devenu par politique, pour écarter les soupçons qu'on auroit pu avoir qu'il songeât à la tyrannie, & aussi pour contrebalancer l'autorité & le crédit de Cimon, qui étoit soutenu par la faction des riches & des Puissants. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été instruit & formé par les plus habiles Philosophes de son temps. Anaxagore, qui passoit pour avoir attribué le premier les événements humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence ^a supérieure, qui régloit & conduisoit tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cela est appelée physique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'esprit extraordinaire; & au lieu des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre

*Plut. in
vit. Péric.*

^a C'est pour cela qu'Anaxagore fut surnommé *Noûs*, c'est-à-dire, *Intelligence*.

même. Car dans le temps que la flotte des Athéniens se préparoit à partir pour aller contre le Péloponnèse, une éclipse du soleil étant survenue, & voyant le pilote de la galere qu'il montoit, tout effrayé par cette subite obscurité, il lui jeta son manteau sur les yeux, & lui fit entendre qu'une pareille cause l'empêchoit de voir le soleil. Il s'étoit aussi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardoit comme un instrument nécessaire à quiconque vouloit conduire & manier le peuple. *a* Les poètes disoient de lui, qu'il foudroyoit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grece en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il n'étoit pas moins prudent & réservé dans ses discours, que fort & véhément; & l'on remarque qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet. Eupolis disoit de lui que la déesse de la persuasion résidoit sur ses levres; & comme

* Ce n'est
pas l'histo-
rien.

un jour on demandoit à * Thucydide, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès luttoit le mieux: Quand je l'ai renversé par terre en luttant, repliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

a Ab Aristophane poeta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Orat. n. 29.*

Tel étoit l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses manieres flatteuses & par la force de son éloquence, s'étoit rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Cimon, & le fit condamner à l'exil par l'Ostracisme. Au bout de cinq ans, il en fut rappelé, à cause du mauvais état des affaires d'Athenes par rapport aux Lacédémoniens; & Périclès sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leur alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps & à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante contre l'Egypte, & alla avec le reste contre l'Isle de Chypre. Il battit la flotte ennemie; & dans le temps qu'il méditoit la perte entière de l'Empire des Perses, il fut blessé au siege d'une ville qu'il attaquoit en Chypre, & mourut de sa blessure. Il avoit sagement averti les Athéniens de se retirer en bon ordre en cachant sa mort: ce qui fut exécuté, & ils

retournerent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce temps-là les Grecs ne firent plus rien de considérable contre les Barbares; la division se mit parmi eux : ils donnerent à l'ennemi commun le temps de respirer, & ils se détruisirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Ibid.

Cimon fut généralement regretté, & la suite fit encore mieux connoître quelle perte la Grece avoit faite en sa personne. Il étoit riche & opulent; mais, dit *a* Plutarque, en citant les propres paroles de Gorgias, il possédoit de grands biens pour en user, & il en usoit pour se faire aimer & honorer. L'Histoire raconte de lui au sujet de sa libéralité, des choses qui à peine nous paroissent croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout temps aux Citoyens, afin qu'il pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais où il y avoit à manger pour beaucoup de personnes; & tous les pauvres Bourgeois de la ville y étoient reçus. Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques, qui avoient ordre de glisser secrètement quelque piece d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient.

*Cornel. Nep.
& Plut. in
vita Cim.*

a Φρσι τὸν Κίμωνα τὸν ῥηήλαια κτίζοντα μὴ ὡς
ῥηήτα, ῥηήοντα δὲ ὡς τιμῆτι.

Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étoient morts sans avoir de quoi se faire inhumer. Et il ne faisoit point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, & pour acheter les suffrages; car nous avons déjà remarqué qu'il s'étoit déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire, des riches & des nobles. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère ait été si fort honoré pendant sa vie, & si regretté après sa mort.

Depuis ce temps-là, & sur-tout après que Thucydide, beau-pere de Cimon, eût été banni par l'Ostracisme, personne ne balançant plus l'autorité de Périclès; il eut un souverain pouvoir à Athenes, disposant seul des finances, des troupes, des vaisseaux, & du maniement de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cédant plus, comme auparavant, aux caprices & aux fantaisies du peuple, mais substituant aux manieres trop molles & trop complaisantes qu'il avoit eues jusques-là, un gouvernement plus ferme & plus indépendant, sans pourtant se départir jamais en rien de la droite raison, & de l'amour du bien public. Il engageoit souvent par remontrances & par raisons le peuple à faire volontairement ce qu'il proposoit; mais quelquefois aussi par une salutaire contrainte, il le menoit, malgré lui, à ce qui étoit le meilleur; imitant en cela la conduite d'une

sage médecin , qui , dans le cours d'une longue maladie , accorde de temps en temps quelque chose au goût du malade , mais souvent ordonne des remèdes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé seul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fiere , comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuse à manier les esprits , il employoit , selon les différentes conjonctures , tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiroient les heureux succès , tantôt l'espérance pour ranimer son courage abattu par l'adversité , montrant que la Rhétorique , comme dit Platon , n'est autre chose que l'art de manier & de maîtriser les esprits & les cœurs , & que le plus sûr moyen pour y réussir , est de savoir faire usage des passions , soit douces , soit violentes , dont le succès est presque toujours inmanquable.

Ce qui donnoit un si grand crédit à Périclès parmi le peuple , n'étoit pas seulement la force victorieuse de son éloquence , mais la grande idée qu'on avoit de son mérite , de sa prudence , de son habileté dans les affaires , & sur-tout dans son désintéressement ; car il étoit regardé *a* comme un homme incapable de se laisser corrompre par des présents ;

a Ἀδωροκὰς περιφανὲς γινόμενος , καὶ χρημάτων κρείττατος.

& gouverner par l'avarice. En effet , s'étant vu long-temps seul maître de la République , ayant porté la grandeur d'Athenes au plus haut point où elle pût arriver ; & amassé dans la ville des trésors immenses , il n'augmenta pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie , se faisant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus , & retranchant toute dépense folle & superflue , ce qui déplut beaucoup à sa femme & à ses enfants , qui auroient voulu plus d'éclat & de magnificence ; mais il préféra à cette vaine & frivole gloire , à la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres Citoyens.

Il n'étoit pas moins bon Capitaine qu'excellent politique. Les troupes avoient une pleine confiance en lui , & le suivoient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat sans être presque assuré du succès , & de ménager le sang des Citoyens. Il avoit coutume de dire que s'il ne tenoit qu'à lui , ils seroient immortels ; que les arbres coupés & abattus revenoient en peu de temps ; mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire , qui n'auroit été l'effet que d'une

heureuse témérité, lui paroissoit peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la suivit toujours avec une constance que rien ne put jamais ébranler, ce qui parut sur-tout lorsque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable, dit Plutarque, à un Pilote, qui, après avoir donné ordre à tout dans une tempête, méprise les prières & les larmes de l'équipage; Périclès, ayant pris de sages mesures pour la sûreté de sa patrie, & étant résolu de ne point sortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis, ^a demeura ferme & inébranlable dans sa résolution, quoique plusieurs de ses amis le conjurassent par les prières les plus pressantes, que ses ennemis cherchassent à le troubler par leurs menaces & leurs accusations; que la plupart le décriassent par des chansons & des railleries, comme un homme sans cœur, & un traître qui livroit sa patrie aux ennemis. Cette constance & cette grandeur d'âme est une qualité bien nécessaire pour quiconque est chargé du gouvernement des affaires.

Aussi toutes les expéditions militaires de Périclès, & elles furent en grand nombre, réussirent toujours parfaitement, & lui acquirent à juste titre la réputation d'un Général consommé dans l'art de la guerre.

^a Εἰς τὸ τοῖς αὐτῷ λογισμῶς, βραχίαι προτιζαν τῶν καταδυνάτων καὶ δυσχεραίνοντων.

Il ne s'en laissa pas éblouir , & ne suivit pas l'ardeur aveugle du peuple , qui , enflé par tant d'heureux succès , & fier de sa puissance , qui s'accroissoit de jour en jour méditoit de nouvelles conquêtes , formoit de grands projets , songeoit de nouveau à attaquer l'Egypte , & à se soumettre les provinces maritimes de l'Empire des Perses. Plusieurs même dès-lors commençoient à jeter les yeux sur la Sicile , & à se livrer au malheureux & fatal desir d'y envoyer une flotte ; desir qu'Alcibiade ralluma bientôt après , & qui causa la perte entière d'Athenes. Périclès employoit tout son crédit & toute la sagesse à réprimer ces fougueuses saillies & cette avidité inquiète. Il vouloit qu'on se bornât à conserver & à assurer les anciennes conquêtes , estimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arrêter les Lacédémoniens , qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puissance d'Athenes.

Cette grandeur n'éclatoit pas seulement au dehors par les victoires remportées sur les ennemis , mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embelli la ville , qui jetoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement , & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant

de divers ouvrages d'architecture , de sculpture , de gravure , de peinture , & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promptitude , n'ont point une grace solide & durable , ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du temps , jointe à l'assiduité du travail , qui leur donne une force capable de les conserver , & de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès , qui furent achevés si rapidement , & qui ont pourtant duré si longtemps. Car chacun d'eux , dans le moment même qu'il fut achevé , avoit une beauté qui sentoit déjà son antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque, plus de cinq cents ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse , comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier , tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le temps n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exempte de vieillesse étoit répandue dans tous ses ouvrages.

Phidias , ce célèbre sculpteur , présidoit à tout le travail , & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or & d'ivoire de Pallas , si estimée dans l'antiquité par les

connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroyables. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées que le peuple se déshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece qu'il avoit fait venir de Délos, où il étoit en dépôt ; que les Alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre, étoient employés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coûtoient des millions.

Périclès, au contraire, remontoit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs Alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu ; que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les Barbares ; pendant que de leur côté ils ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, &

pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit que la ville étant suffisamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages qui, étant achevés, produiroient une gloire immortelle; & qui dans le temps qu'on y travailloit, répandoient par-tout l'abondance, & faisoient subsister un grand nombre de Citoyens. Un jour même, comme les plaintes s'échauffoient, il s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvu que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au Trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires, sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'osant pas encore l'attaquer directement, firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient le plus attachées, Phidias, Aspasia, Anaxagore. Périclès, qui connoissoit la légèreté & l'inconstance des Athéniens, craignit de succomber enfin aux complots & aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponnèse, qui depuis long-temps se préparoit, persuadé que par ce moyen il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiseroit l'en-

vie , parce que dans un danger si pressant la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras , & de s'abandonner à sa conduite , à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

R É F L E X I O N S.

J'en ferai trois. La premiere regardera le caractere de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'Histoire ; la seconde sera sur l'Ostracisme ; & dans la dernière je dirai quelque chose de l'émulation qui régnoit dans la Grece , & surtout à Athenes , par rapport aux beaux Arts.

I. *CARACTERES de Thémistocle , d'Aristide , de Cimon & de Périclès.*

On ne doit point , ce me semble , passer ce morceau d'Histoire , sans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illustres Chefs ils trouvent le plus estimable , & quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises , qui ont fait plus d'impression sur eux , & sans leur faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

Il y a dans Thémistocle quelque chose qui frappe extrêmement , & la seule bataille de Salamine , dont il eut tout l'honneur , lui donne droit de disputer de la gloire avec tous les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible ,

une connoissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnées d'une sagesse & d'une modération qui en relevent beaucoup le mérite; comme ont le vit sur-tout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Lacédémone, & lorsque lui-même souffrit avec une patience & un sang froid qui étoit au dessus de son âge, le traitement injurieux d'Eurybiade.

Cor. Nep.
Plut. Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, & qui forme son principal caractère, c'est une pénétration & une présence d'esprit, à qui rien n'échappoit. Après une courte & rapide délibération, il prenoit sur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable, & il prévoyoit par des conjectures presque sûres, ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athenes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moyen pour s'enrichir & s'agrandir, & pour se rendre nécessaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme

la source & la cause de tous les grands événements qui rendirent dans la suite la république d'Athenes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein noir & perfide que Thémistocle proposa , de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui ; car , comme nous l'avons souvent observé , c'est le cœur , c'est-à-dire , la probité , la droiture , qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athenes en jugea. Je ne sais si dans toute l'Histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des Philosophes , à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes regles de morale , qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier , intéressé dans la proposition qu'on lui fait , qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'Etat ; & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif , & par une ambition démesurée , qu'il ne put jamais contenir dans de justes bornes , qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit disputer de la gloire avec lui , qui le porta à faire exiler Aristide , & qui lui firent termi-

ner ses jours d'une manière peu honorable , dans un pays étranger , & parmi les ennemis de sa patrie.

Périclès , lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques , trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été , & dans la fleur de sa puissance ; au lieu que ceux qui l'avoient précédé , l'avoient rendu telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire , en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avoient établi , on peut dire aussi d'un autre côté que cela l'augmente , par la difficulté qu'il y a de maîtriser & de contenir dans le devoir des Citoyens fiers , & devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires & dans un pouvoir presque absolu , non peu de temps , & par une faveur de peu de durée , mais pendant l'espace de quarante ans , quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nombre d'illustres adversaires ; ce qui est presque sans exemple. Rien ne fait sentir plus vivement l'étendue , la supériorité , la force de son génie , la solidité de sa vertu , la variété de ses talents , que ce seul fait , sur-tout dans une démocratie si jalouse , si remuante , & si remplie de mérite. Plutarque semble en montrer la cause , & faire son caractère en un mot , lorsqu'il dit que Périclès , aussi bien que Fabius , se rendit très-utile à sa patrie par sa douceur , par sa justice

& par la force de la patience qu'il eut de souffrir les imprudences & les injustices de ses collègues & de ses Citoyens. Ses ennemis, qui pendant sa vie avoient été blâsés de l'excessif crédit qu'il s'étoit acquis, furent obligés, après sa mort, ^a de convenir que jamais homme n'avoit mieux su tempérer la force du commandement par la modération, ni relever la bonté & la douceur de son caractère par une majestueuse gravité; & sa puissance, qui avoit excité l'envie contre lui, & à qui l'on donnoit le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'Etat, tant il se glissa depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit contenues, en les tenant foibles & basses, & les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède, par la licence & par l'impunité.

Périclès, par la force de son éloquence, & par l'ascendant qu'il avoit pris sur les esprits, déconcerta plusieurs fois les projets du peuple, qui ne respiroit que la guerre. Il rendit par-là un grand service à sa patrie; & il lui auroit épargné bien des malheurs, s'il avoit jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vues en dominant, mais il vouloit dominer seul; & c'est ce qui le porta à

^a Ἀναμολόγησεν τὸ μετρίωτερον αὐτῷ εἶχεν, σιμνένταρον ἐν πρώτῃ, μὴ φῦναι τρώων.

faire exiler les meilleurs sujets , & les plus capables de servir la République , parce qu'ils balançoient son autorité. Enfin , craignant pour lui-même un pareil sort , & sentant que son crédit diminueoit tous les jours , pour se mettre en sûreté , il alluma une guerre , dont les suites furent très-funestes à sa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athenes ; mais je ne fais si c'est à juste titre. Etoit-il donc raisonnable d'employer en bâtimens superflus & en vaines décorations des sommes ^a immenses qui étoient destinées pour le fond de la guerre : & n'auroit-il pas mieux valu soulager les Alliés d'une partie des contributions , qui , sous le gouvernement de Périclès , furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant.

Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais , outre que l'argent qu'il employa faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur ses ennemis , & n'étoit point le plus pur sang & la substance des peuples ; la dépense fut très-médiocre , & il ne s'attacha qu'à des ouvrages , ou absolument nécessaires , comme étoient le port , les murailles , & les fortifications de la ville ; ou d'une grande commodité pour les Citoyens , telles qu'étoient les galeries & les promenades publiques , les grandes places de la ville , les lieux d'exercice , comme l'Académie , séjour ordinaire des beaux esprits , retraite célèbre

^a Elles montoient à plus de dix millions.

des Philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable ; & par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savants , véritablement dignes d'hommes libres , & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athenes dans tous les siècles.

Il avoit amassé de grands biens , mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des Chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit , faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient , invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athenes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison , dit Plutarque , entre la table de Cimon , simple , frugale , populaire , & qui , avec une dépense médiocre, nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoyens ; & celle de Luculle , magnifiquement servie , plus digne d'un Satrape Persan que d'un citoyen Romain , & destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession , dont tout le mérite étoit de savoir goûter les morceaux friands , & sans doute de bien louer le maître de la maison !

Cimon égala par ses expéditions militaires , la gloire des plus grands Capitaines grecs ; car aucun avant lui n'avoit porté si loin ses armes & ses conquêtes ; & il joignit à la bravoure & au courage des autres , une prudence & une

modération , qui ne furent pas moins utile à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche ; mais tout le reste de sa vie en couvrit & en effaça parfaitement les fautes ; & où trouve-t-on une vertu sans tache ?

S'il pouvoit y en avoir quelqu'une parmi les païens, ce seroit celle d'Aristide. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie ; l'amour de la vertu & de la patrie étouffoit en lui tous ces sentiments. C'étoit l'homme de la République. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grece remporta de son temps, mais sans s'en élever. Il ne songeoit point à dominer dans Athenes, mais à rendre Athenes dominante ; & il en vint à bout, non, comme on l'a déjà remarqué, en équipant de grosses flottes, ou en mettant sur pied de nombreuses armées, mais en rendant aimable aux Alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le défintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics, & l'amour de la pauvreté, porté, si on osoit le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au dessus de notre siècle, qu'à

peine pouvons-nous les croire. En un mot, & c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide : si Athenes avoit toujours eu des Chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grece, & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix, elle auroit été en même temps la terreur des ennemis, l'amour des Alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'employer les ruses & les finesses pour arriver à ses fins, & ne montrait pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais pour Aristide, il étoit ferme & constant dans sa conduite & dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de dégaiement & de fraude, non pas même par manière de jeu.

Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, & dans le maniement des affaires, & qui souvent ne comptent que sur leurs patrons & sur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister tout son crédit à faire & à conseiller en tout & par-tout ce qui étoit honnête & juste. Il parloit ainsi, parce qu'il voyoit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place, à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Plus.

Rien n'est plus admirable ni plus au dessus de notre siècle, au dessus de nos mœurs & de notre manière d'agir & de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix Généraux Athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade, comme au plus habile, & engagea ses Collegues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand & salutaire, de céder & de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

Il y a une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, & qui mérite bien qu'un maître y insiste avec soin, & la fasse remarquer à ses disciples : c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulières. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'Etat les réconcilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune ; &, bien loin de traverser secrètement son ancien rival, chacun concourt avec zèle au succès de ses entreprises, & à sa gloire.

Ce trait, ce caractère, est ce que l'Histoire nous montre de plus grand, de

plus difficile , de plus au dessus de l'homme , & , je puis le dire , de plus important & de plus nécessaire pour ceux qui occupent les grandes places ; en qui il n'est que trop ordinaire de voir une petitesse d'esprit , qui leur plaît d'appeller grandeur & noblesse , qui les rend pointilleux , délicats & jaloux sur ce qui regarde le commandement , incompatibles avec leurs Collegues , uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout , toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leur intérêt particulier , & à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractère.

Thémistocle , peu de temps avant la bataille de Salamine , sentant que les Athéniens regrettoient Aristide , & desiroient sa présence , n'hésita point , quoiqu'il fût le principal auteur de son exil , à le rappeler par un Décret commun à tous les bannis , qui leur permettoit de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conseils & la défendre par leur courage.

Aristide ainsi rappelé , vint quelque temps après trouver Thémistocle dans sa tente , pour lui donner un avis important , d'où dépendoit le succès de la guerre , & le salut de la Grece. Le discours qu'il lui tint mériteroit d'être gravé en caracteres d'or. « Thémistocle , lui dit-il , si nous sommes sages , nous renon-

*Herod. lib.
8. Plut. in
vit Themist.
& Arist.*

» cerons désormais à cette vaine & pué-
 » rile dissension qui nous à agités jus-
 » qu'ici ; & par une plus noble & plus
 » salutaire émulation nous combat-
 » trons à l'envi à qui servira mieux la
 » patrie , vous , en commandant & en
 » faisant le devoir d'un bon & sage Ca-
 » pitaine , & moi en vous obéissant , &
 » en vous aidant de ma personne & de
 » mes conseils. » Il lui communiqua en-
 suite ce qu'il jugeoit nécessaire dans la
 conjoncture présente. Thémistocle, éton-
 né jusqu'à l'excès d'une telle grandeur
 d'ame , & d'une si noble franchise , eut
 quelque honte de s'être laissé vaincre par
 son rival , & ne rougissant point d'en faire
 l'aveu , promit bien d'imiter sa généro-
 sité , & même , s'il se pouvoit , de la sur-
 passer par tout le reste de sa conduite.
 Toutes ces protestations ne se termine-
 rent point à de vains compliments ,
 mais elles furent soutenues par des ef-
 fets constants : & Plutarque observe que
 pendant tout le temps du commande-
 ment de Thémistocle , *a* Aristide l'aida
 en toute occasion de ses conseils & de
 son crédit , travaillant avec joie à la
 gloire de son plus grand ennemi , par le
 motif du bien public. Et lorsque dans la
 fuite la disgrâce de Thémistocle lui eût
 donné une belle occasion de se venger , *b*

a Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβάλευεν, ἐνδοξότατον ἐπε-
 σάτη, καὶ κεινῇ ποιεῖν τὸν ἐχθιστον. *Plut. in vit. Arist.*

b Οὐκ ἐμνησικακήσεν. . . ἔδὲ ἀπέλαυσεν ἔχθρας
 δυστυχέσσης, ὥσπερ ἐστὶ ἐν ἡμετέροις πρότερον ἐφρόνησεν.

au lieu de se ressentir des mauvais traitements qu'il en avoit reçus, il refusa constamment de se joindre à ses ennemis, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ses heureux succès.

L'Histoire a-t'elle rien de plus achevé en tout genre, que ce que nous venons de rapporter; & trouve-t-on même ailleurs quelque chose qu'on puisse comparer à cette noble & généreuse conduite d'Aristide? ^a On admire avec raison, comme un des plus beaux traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il employa tous ses talents & tous ses soins pour augmenter la gloire de ses Généraux; ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi. Quelle supériorité de mérite!

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'Ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang dans sa Tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avoient toujours été jusqu'à ce temps de ses amis, & avec qui on l'accusoit d'avoir des intelligences secrètes. Mais, sur l'ordre que ses ennemis tirèrent du conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille, il se retira, en conjurant ses amis de prouver son

^a Nec Agricola unquam in suam famam gestis exultavit: ad auctorem & ducem, ut minister, fortunam referebat. Ita virtute in obsequendo, verecundia in prædicando; extra invidiam, nec extra gloriam erat. Tacit. in vit. Agric. cap. 8.

innocence & la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placèrent dans le poste qu'il devoit occuper, & combattirent avec tant de valeur, qu'ils se firent presque tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens ayant perdu une grande bataille, rappellerent Cimon; & ce fut, comme on l'a déjà remarqué, Périclès lui-même qui dressa & proposa le Décret de son rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très-belle réflexion, & qui confirme tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Périclès, dit-il, employa tout son crédit pour faire revenir son rival: « tant les querelles même » des citoyens étoient tempérées par le » motif de l'utilité publique, & leurs » animosités toujours prêtes à s'apaiser » dès que le bien de l'Etat le demandoit; » & tant l'ambition, qui est la plus vive » & la plus forte des passions, cédoit & » se conformoit aux besoins & aux intérêts de la patrie. » Cimon, après son retour, sans se faire prier, sans se plaindre ni faire l'important, & sans chercher à faire durer une guerre qui le rendoit nécessaire à sa patrie, lui rendit promptement le service qu'on attendoit de lui, & lui procura sans délai la paix dont elle avoit besoin.

Mais

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, la douceur, son éloignement de toute haine & de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort. Ses amis, qui ne croyoient pas être entendus du malade, louant entr'eux son gouvernement & les neufs trophées, il les interrompit, en leur disant, qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendoient beaucoup de la fortune, & qui lui étoient communes avec beaucoup d'autres Généraux; & qu'ils passassent sous silence, ce qui étoit le plus beau & le plus grand, de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différents traits que j'ai rapportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré la république d'Athènes, peuvent être, ce me semble, d'une grande utilité, non seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'Etat, mais pour toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit & quelle bassesse il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres; & au contraire combien il y a de noblesse & de grandeur d'âme à estimer, à aimer, à faire valoir le mérite de ses égaux, de ses collègues, de ses concurrents, & même de ses ennemis, si l'on en a. Tous ces

traits d'histoire doivent faire d'autant plus d'impression sur les esprits, que ce ne sont point des leçons spéculatives de philosophes, mais des devoirs réduits en pratique.

2. DE L'OSTRACISME.

L'Ostracisme, chez les Athéniens, étoit un jugement par lequel on condamnoit un homme à une sorte d'exil qui duroit dix ans, à moins que le peuple n'en abrégât le temps. Il falloit qu'il y eût au moins six mille citoyens qui condamnassent à cette peine. Ils donnoient leur suffrage en écrivant le nom du particulier sur une coquille, appelée en grec *οστρακος*, d'où est venu le nom d'Ostracisme. Cette sorte de bannissement n'étoit point une punition ordonnée pour aucun crime, ni une peine infamante, & c'étoient les plus illustres citoyens, & souvent même les plus gens de bien, qui y étoient exposés. Je ne prétends point me rendre ici l'Avocat ou l'Apologiste de l'Ostracisme, qui, pouvant être considéré sous différentes faces, peut aussi partager les esprits sur le jugement qu'on en doit porter. Comme cette loi sembloit n'attaquer que la vertu, & n'en vouloit qu'au mérite, il n'est pas étonnant, qu'à la regarder seulement de ce côté-là, elle paroisse extrêmement odieuse, & qu'elle révolte tout esprit

à Miltiade, Cimon, Aristide, Thémistocle, &c.

raisonnable. C'est ce qui a porté Valere-Maxime à taxer de folie & d'extravagance publique cette coutume & cette loi, qui punissoit les plus grandes vertus comme on punit ailleurs les crimes, & qui payoit par l'exil les services rendus à l'Etat. *Quid obest quin publica dementia sit existimanda, summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta puniri, beneficiaque injuriis rependere?* *Val. Max. lib. 5. cap. 3.*

Sans donc vouloir justifier absolument l'Ostracisme, je demande qu'il me soit permis d'en approfondir les raisons, & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une République, aussi sage que celle d'Athenes, eût souffert si long-temps & même autorisé une coutume qui n'auroit été fondée que sur l'injustice & sur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que quand on abrogea cette loi à Athenes, ce ne fut point à titre d'injustice, mais parce qu'ayant eu lieu par rapport à un citoyen méprisé de toute la ville, (il se nommoit Hyperbolus, & vivoit du temps de Nicias & d'Alcibiade) on crut que désormais l'Ostracisme, flétri & dégradé par cet exemple, déshonoreroit un honnête homme, & seroit injurieux à sa réputation.

α Εκ τύττε δυσχερείας ὁ δῆμος ὡς καθυβρισμένον τὸ πλᾶγμα ἢ προπεπληλακισμένον, ἀφῆκε παντελῶς, ἢ κατελάσειν. *Plut. in Arist.*

^a Auffi voyons-nous que Ciceron ne condamne pas cette loi avec autant de févérité que Valere-Maxime , & qu'en plaidant pour Sextius , que l'on vouloit faire bannir , quoiqu'il eût intérêt de décrier les banniffemens , il fe contente de taxer les Athéniens de légéreté & de témérité. Plutarque s'en explique en plusieurs endroits d'une maniere assez favorable , ou du moins qui n'est pas dure ni injurieuse , comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porteroit à croire que Valere-Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement , & qu'il s'est trop laiffé frapper de quelques inconvénients , fans approfondir ce qu'elle pouvoit avoir d'avantageux. Examinons donc quels pouvoient être ces avantages.

I. C'étoit une barriere très-utile contre la tyrannie dans un Etat purement démocratique , dont la liberté , qui en est l'ame & la loi souveraine , ne pouvoit subsister que par l'égalité. Il étoit difficile que le peuple ne prît ombrage de la puissance des citoyens qui s'élevoient au dessus des autres , ^b dont l'ambition , si naturelle au cœur de l'homme , donnoit de justes alarmes à une République

^a Apud Athenienses homines Græcos , longè à nostrorum hominum gravitate disjunctos , non deerant qui remp. contra populi temeritatem defenderent , cum omnes qui ita fecerant , è civitate expel-

lerentur. *Pro Sext. n.* 141.

^b Τῇ δυνάμει βαρύνει , καὶ πρὸς ἰσότητά δημοκρατικὴν ἀσύμμετροι. *Plut. in vit. Themist.*

extrêmement jalouse de son indépendance. Il convenoit de prendre de loin des mesures pour les faire rentrer dans l'ordre, d'où leurs grands talents ou leurs grands services sembloient les avoir tirés. Ils ^a se souvenoient encore de la tyrannie de Pisistrate & de ses enfants, qui n'avoient été que de simples citoyens comme les autres. Ils avoient devant les yeux Ephese, Thebes, Corinthe, Syracuse, & presque toutes les villes grecques, dont des Tyrans s'étoient emparés dans le temps que leurs citoyens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oseroit assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthene, Alcibiade, & même Cimon & Périclès, eussent refusé de régner à Athenes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pausanias & Lyfandre le tentèrent à Lacédémone, & tant d'autres dans leur républiques ; & comme César le fit à Rome ?

2. Cette sorte de bannissement n'avoit rien de honteux & d'infamant. Ce n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil & une puissance qui devenoient à charge ; c'étoit un remede doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisoit ombrage, & donnoit de violents

^a Athenienses, propter Pisistrati tyrannidem, quæ paucis annis antè fuerat, omnium civium suorum potentiam extimescebant. *Corn. Nep. in Milt. Cap. 8.*

soupçons ; en un mot , c'étoit un moyen sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni. Car il conservoit la jouissance & la disposition de son bien ; il possédoit tous les droits & tous les privileges de citoyen, avec l'espérance d'être rétabli dans un temps fixe, qui pouvoit être abrégé par une infinité d'incidents. Ainsi on ne rompoit point par l'Ostracisme tous les liens qui attachoient l'exilé à sa patrie ; on ne le pouffoit point au désespoir ; on ne le forçoit pas à prendre des partis extrêmes. Aussi voyons-nous par l'événement que ni Aristide , ni Cimon , ni Thémistocle même , ni les autres , n'ont point pris des engagements contre leur patrie , & qu'au contraire ils ont toujours conservé pour elle beaucoup de fidélité & de zele. Au lieu que les Romains , faute d'avoir une loi pareille , ont forcé Camille à faire des imprécations contre sa patrie , ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle , comme le fit aussi depuis Sertorius contre son inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoyen ennemi de l'état, comme César, Marc-Antoine, & plusieurs autres ; après quoi il ne restoit plus de ressource que dans le désespoir, ni d'assurance pour sa propre conservation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'est aussi par cette loi que les Athéniens se sont préservés des guerres civi-

les, & qui ont si fort troublé & ébranlé la République Romaine. Avec une semblable loi on n'en seroit pas venu à assassiner les Gracques. On se seroit peut-être épargné la guerre de Marius & de Sylla, celle de César & de Pompée, & les funestes suites du Triumvirat. Mais Rome n'ayant point ce remede doux & humain, comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à consoler l'envie, quand les deux factions du Sénat & du Peuple étoient un peu échauffées, il ne restoit plus d'autre parti ni d'autre issue, que de décider la querelle par les armes & par la violence. Et c'est ce qui a enfin attiré à Rome la perte de sa liberté.

Peut-être donc pourroit-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'Ostracisme comme Valere-Maxime & plusieurs autres, qui ne sont frappés que de l'abus de la loi, sans examiner à fond les véritables motifs de son établissement & ses utilités, & sans considérer qu'il n'y a point de si bonne loi qui n'ait ses inconvénients dans l'application.

3. *EMULATION pour les Arts & pour les Sciences.*

Diodore de Sicile, dans la préface du douzieme livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les temps & sur les événements dont je viens de par-

α Παραμυθία φιλόνηρωπῶν καὶ κοινῆς ἀρετῆς.

ler. Il remarque que jamais la Grece ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujetti tous les Grecs Asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui sembloit devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est, à proprement parler, l'époque où commence le beau temps de la Grece, & qui fut en particulier pour Athenes l'occasion & la source de cette gloire qui a rendu son nom si célèbre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement & la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde les beaux arts & les sciences, ce qui les porta en si peu de temps à un si haut degré de perfection, furent les récompenses & les distinctions proposées à ceux qui y excelloient, qui allumerent parmi les beaux esprits & les habiles ouvriers une émulation incroyable.

Cimon, au retour d'une glorieuse campagne, ayant rapporté à Athenes les os de Thésée, le peuple, pour conserver la mémoire de cet événement, établit une dispute entre les Poètes Tragiques, qui devint fort célèbre. Des Juges

tirés au sort , déciديوient du mérite des pieces , & adjugeoient la couronne au vainqueur au milieu des louanges & des applaudissements de toute l'assemblée. Dans celle-ci , l'Archonte voyant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialités , nomma pour Juges Cimon lui-même , & neuf autres Généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour lors sa premiere piece , & il l'emporta sur Eschile , qui jusques-là avoit fait l'honneur du theatre , & y avoit toujours primé sans contestation. Ce dernier ne put survivre à sa gloire. Il sortit d'Athenes , & se retira en Sicile , où bientôt après il mourut de chagrin. Pour Sophocle , sa gloire alla toujours en croissant , & ne l'abandonna pas même dans son extrême vieillesse. Ses enfants l'ayant appelé en jugement pour le faire interdire , sous prétexte que son esprit s'affoiblissoit de jour en jour ; pour toute apologie , il lut devant les Juges une piece intitulée , *Œdipus Coloneus* , qu'il venoit tout récemment d'achever , & d'une commune voix il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes où toutes sortes de personnes s'empressoient de produire des ouvrages d'esprit , étoit regardée comme un honneur si distingué , qu'elle faisoit même l'objet de l'ambition des Princes , comme l'histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse, & un plaisir bien flatteur, lorsque toute la Grece, assemblée aux Jeux Olympiques, crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses même parler par la bouche de cet Historien; ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui composent son ouvrage, le nom des neuf Muses. Il en étoit de même des Orateurs & des Poètes qui y prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poésies. Quel aiguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissements reçus sous les yeux & par les acclamations de presque tous les peuples de la Grece!

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par-là que sous Périclès, dans un espace de temps assez court, tous les Arts furent portés à une souveraine perfection.

Plut. in
virs. Péric. Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théâtre de Musique, & qui fit le Décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de Musique à la fête des Panathénées; & ayant été élu juge & distributeur des prix, il ne crut pas se déshonorer en réglant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces sortes de disputes.

Abid.

A qui le nom de Phidias, & la réputation de ses ouvrages ne sont-ils point connus? Ce célèbre Sculpteur, infiniment

plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, se hazarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connoissoit au peuple d'Athenes sur ce point, d'insérer son nom, ou du moins la ressemblance de son visage, dans une fameuse statue, ne croyant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail, que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cause.

On fait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre, & avec quelle vivacité ils se disputoient la palme. Leurs ouvrages étoient exposés en public; & des juges également habiles & incorruptibles, adjugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réussi.

Parrhasius & Zeuxis disputèrent ainsi ensemble. Celui-ci avoit représenté dans un tableau des raisins qui étoient si ressemblants, que les oiseaux vinrent les béqueter. L'autre dans le sien avoit peint un rideau. Zeuxis, fier du puissant suffrage des oiseaux, le pressa comme en insultant de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage. *a* Il connut bientôt son erreur, & céda la palme à son émule, avouant ingénument qu'il étoit vaincu, puisque, s'il avoit trompé les oiseaux,

a Intellecto errore concessit palmam ingenuo pudore, quoniam ipse voc- lucres sefellisset, Parrhasius autem se artificem. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

Pharrhadius l'avoit trompé lui-même, tout maître en l'art qu'il étoit.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un seul homme excita à Athenes par rapport aux arts & aux sciences, nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat, si elle étoit appliquée à des choses utiles au public, & si elle étoit retenue & renfermée dans de justes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grece les habiles ouvriers & les savants hommes qu'elle a produits en si grand nombre, & dont les ouvrages, supérieurs à l'injure des temps & à la malignité de l'envie, sont encore aujourd'hui regardés, & le seront toujours, comme la regle du bon goût, & le modele de la perfection! Des marques d'honneur, & de justes récompensés, attachées au mérite, piquent & réveillent l'industrie, animent les esprits, & les tirent d'une espece d'engourdissement & de léthargie, & remplissent en peu de temps un Royaume d'hommes illustres en tout genre. Feu M. Colbert, Ministre d'Etat, avoit destiné par an, quarante mille écus pour ceux qui se distingueroient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences; & il disoit souvent à des personnes de confiance qu'il avoit chargées du soin de lui faire connoître les habiles gens, que s'il y avoit dans le Royaume quelque homme de mérite qui souffrit & fût dans le besoin, il en char-

geoit leur conscience , & les en rendoit responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un Etat ; & un Ministre , qui aime véritablement son Prince & sa patrie , ne peut guere mieux les servir qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux , & une gloire si durable. Car , *Horat. Epist.*
 12. lib. 1.
 pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet , quand il manque quelque chose aux gens de bien , on peut acheter des amis à bon prix :

Vilis amicorum est annona , bonis ubi quid deest.

TROISIEME MORCEAU

tiré de l'Histoire Grecque.

Du gouvernement de Lacédémone.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'Histoire profane de plus attesté , ni en même temps de plus incroyable , que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone , & la discipline que Lycurgue y avoit établie. Ce sage Législateur étoit fils de l'un des deux Rois qui commandoient ensemble à Sparte ; & il lui eût été facile de monter sur le trône , après la mort de son frere aîné , qui n'avoit point laissé d'enfant mâle. Mais il se crut obligé d'attendre les couches de la Reine sa belle-sœur , qui pour lors étoit grosse ; & après l'heureux accouchement de cette Princesse , il se rendit lui-même le

tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mere, laquelle avant même que d'être accouchée, avoit offert de faire mourir son fils, si Lycurgue vouloit l'épouser.

Il conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone ; &, pour être en état d'y établir de plus sages réglemens , il jugea à propos de faire plusieurs voyages , afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples , & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'Isle de Crete , dont les loix dures & austeres étoient fort célèbres ; il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée ; & enfin il se rendit en Egypte , le domicile des sciences, de la sagesse & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoyens ; & les Rois même presserent son retour , sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte , il travailla à changer toute la forme du gouvernement , persuadé que quelques loix particulieres ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville , à qui il communiqua ses vues ; & s'étant assuré de leur consentement , il vint dans la place publique , accompagné

de gens armés , pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme du gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

I. ÉTABLISSEMENT. *Sénat.*

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue , le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat ; lequel , comme dit Platon , tempérant la puissance trop absolue des Rois par une autorité égale à la leur , fut la principale cause du salut de cet Etat. Car , au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant , & qu'il penchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des Rois , tantôt vers la Démocratie , par le pouvoir trop absolu du peuple , ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre , & qui lui donna une assiette ferme & assurée ; les vingt-huit Sénateurs qui le composoient , se rangeant ^a du côté des Rois , quand le peuple vouloit se rendre trop puissant , & fortifiant au contraire le parti du peuple , quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement , ceux qui vinrent après lui , trouverent la puissance des trente qui composoient le Sénat , encore trop forte

^a Ce Conseil étoit composé de trente personnes , en y comprenant les deux rois.

& trop absolue : c'est pourquoi ils lui donnerent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores *a*, environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arrêter les Rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le Roi Théopompe que commencerent les Ephores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisseroit à ses enfants la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit : *b Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

II. ETABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

Le second établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour établir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitants du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe, & deux autres maladies du gouvernement, encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire, l'indigence & les excessives richesses il persuada à tous les citoyens de remettre leurs

a Ephore signifie Contrôleur Inspecteur.

b Μιζαμεν (μιν) ὅσα χρυσιάτῃαν.

terres en commun , & d'en faire un nouveau partage , pour vivre ensemble dans une parfaite égalité , ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne ; & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte , qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après, Lycurgue , au retour d'un long voyage , traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées , & voyant les tas de gerbes parfaitement égaux , il se tourna vers ceux qui l'accompagnoient , & leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles , il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens , pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais , voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement , il y procéda par une autre voie , en s'appant l'avarice par les fondements. Car , premièrement , il décria toutes les monnoies d'or & d'argent , & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoies de fer , qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix , qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix * mines , & une chambre entiere

* Cinq
cents livres.

De plus il chassa de Sparte tous les Arts inutiles & superflus ; mais quand il ne les auroit pas chassés , la plupart seroient tombés d'eux-mêmes , & auroient disparu avec l'ancienne monnoie , parce que les artisans ne trouvoient pas à se défaire de leurs ouvrages ; & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs , qui , bien loin de l'estimer , s'en moquoient , & en faisoient des railleries.

III. ÉTABLISSEMENT. *Repas publics.*

Lycurgue , voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe , & achever de déraciner l'amour des richesses , fit un troisieme établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité & toute magnificence , il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes , qui étoient réglées par la Loi , & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs , & par cette frugale simplicité de la table , on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses , ^a en les mettant hors d'état d'être désirées , d'être volées , & d'enrichir leurs possesseurs ; car il n'y avoit plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence , non pas même d'en faire

^a Τὸν πλεόν ἄσυχον , μάλλον δὲ ἄζηλον , καὶ ἄπλετον ἀπειργάσαστο. *Plut.*

parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux salles publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui fut bien s'en venger; car, par les manières pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de temps très-moderé & très-sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes; & pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver au repas public; & long-temps après, le

Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine sa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfants même se trouvoient à ces repas ; & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, & ne voyoient rien qui ne les instruisît. La conversation s'éga-yoit souvent par des railleries fines & spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes ; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quelqu'un, on s'arrêtoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret ; & quand un jeune homme entroit dans la salle, le plus vieux lui-disoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici, ne sort par-là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. *a* Denys le Tyran s'étant fait *b* apprêter un pareil mets par un cuisinier de Sparte, n'en jugea

a Ubi cum tyrannus coenavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro, quod coenae caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat: Minimè mirum, inquit, condimenta enim defuerunt. Quæ tandem, inquit ille? Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurota, fames, sitis.

His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. *Tuscul. 5. n. 983.*

b Stobée & Plutarque racontent ainsi ce fait; ce qui est plus vraisemblable: car il ne paroît pas que Denys ait jamais fait le voyage de Sparte, comme Cicéron le suppose.

pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé ; l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le Tyran ? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est-là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne à Sparte tous nos mets.

4. AUTRES ORDONNANCES.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit, qu'ils appartenoiént encore plus à l'Etat qu'à leurs peres ; & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constants & uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la Patrie & de la vertu.

Si-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le visitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat, & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé, ils le condamnoient à périr, & le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats

pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténèbres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls , à ne point se livrer à la mauvaise humeur , ni à la

*Xenoph. de
Laced. rep.*

criaillerie , ni aux pleurs ; à marcher nuds pieds , pour se faire à la fatigue ; à coucher durement , à porter le même habit en hiver & en été , pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes , où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline. Leur éducation n'étoit , à proprement parler , qu'un apprentissage d'obéissance ; le Législateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des Citoyens soumis à la Loi & aux Magistrats , ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat , étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement soumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table , le Maître proposoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la ville ? Que dites-vous d'une telle action ?* Il falloit que la réponse fût prompte , & accompagnée d'une raison & d'une preuve conçue en peu de mots ; car on les accoutumoit de bonne heure au style Laconique , c'est-à-dire , à un style concis & serré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur , & au contrai-

α ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελίτην ὑπερβαίαν.

re, que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens.

Pour ce qui est des Lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient pour Sur-intendant dans leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnue.

Le vol, non seulement n'étoit point interdit parmi ces jeunes gens, mais leur étoit commandé; j'entends le vol d'une certaine espece, lequel, à proprement parler, n'en avoit que le nom; & j'expliquerai dans mes réflexions les raisons & les vues de Lycurgue pour le permettre. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande; & s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, & souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient sur-tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur

de Diane surnommée *Orthia*, où les *a* enfants, sous les yeux de leur parents, & en présence de toute la Ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, & quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. *b* Et c'étoient leurs peres même qui, les voyant tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vu de ses propres yeux plusieurs enfants perdre la vie à ce cruel jeu. De-là vient qu'Horace donne l'épithete de patience à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un Auteur fait dire à un homme qui avoit souffert trois bons coups de bâtons sans se plaindre : *Tres plagas Spartanâ nobilitate concoxi.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse & les différents exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étoient une espece d'esclaves, cultivoient leurs terres, & en rendoient un certain revenu.

a Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cum ibi essem audiebam, ad necem : quorum non modo nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. *Cic. lib. 2. Tusc.*

quæst. n. 34.

b Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceros ac semi-animes rogant, perseverent vulnera præbere vulneribus. *Senec. de Provid. cap. 4.*

Lycurgue

Lycurgue vouloit que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avoit des salles communes, où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matieres graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoit & corrigeoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs. ^a L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur passion dominante. Ils ne croyoient point être à eux, mais à leur pays. Pédarete n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cents qui avoient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai ; disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cents hommes plus honnêtes gens que lui.*

Tout inspiroit, à Sparte, l'amour de la vertu & la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations, & même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivants, ne devinssent vertueux, comme des païens peuvent l'être ? Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes

^a Εἰθίζεν τὰς πολίτας, μικρὰ δὲν ἰξισώταις αὐτῶν ἢ ἐνθεσιασμῷ καὶ φιλοτινίᾳ, ὅλως εἶναι τῆς πολιτείας.

sortes de personnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, & des coutumes licencieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attiroit; craignant que chacun n'y fit entrer avec lui les défauts & les vices de son pays, & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes au mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux, tout respiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville, & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos & de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure & austère qui régnoit à Sparte, étoient un peu relâchés, & qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux, la première loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre

ou de mourir. *a* De-là vient qu'une mere recommandoit à son fils qui partoît pour une campagne, de revenir avec son bouclier ou sur son bouclier; & qu'une autre apprenant que son fils étoit mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. ^{*Cic. lib. 2^a Tuscul. Quæst. n. 102.*} Après la fameuse bataille de Leuctres, qui ^{*Plut. in vit. Agesil.*} leur fut si funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant, se félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfants avoient fait leur devoir: au lieu que les parents de ceux qui avoient survécu à cette défaite, étoient inconsolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluait de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles, mais c'étoit encore une honte de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux; & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices & des prières publiques; & pour

a Ἀρχη προταναδιόδου ^{*Plut. de virtut. mulier. On rapportoit quelquefois sur*}
 τῶ καὶδὶ τὴν ἀρπιδά, καὶ ^{*leurs boucliers ceux qui*}
 παρακλινομένη. Τικνον ^{*avoient été tués.*}
 (ἔφ) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ ταῖς.

lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, & , pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent, & combattoit avec eux : *ὡς τὴν θεῶν συμμαχίαν.*

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'assurer la victoire ; après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Grece de tailler en pieces des gens qui cedent & qui se retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable ; car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'usage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut assez forte & assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même & pour se conserver : comme Platon a dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvements avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi ce sage Législateur,

a Ce passage de Platon est dans le Timée, & donne lieu de croire que le Philosophe avoit lu ce que Moïse dit de Dieu quand il créa

le monde : Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. Gen. 1. 31.

charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules & cheminer si heureusement.

Mais desirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre aux peuples qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon; & en attendant, il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le Dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte; & croyant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la République, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de

la sorte , il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoyens , puis que sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances , qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'étoit une chose commune chez les païens , de croire qu'on étoit maître de se donner la mort quand on le vouloit.

RÉFLEXIONS sur le gouvernement de Sparte , & sur les loix de Lycurgue.

1. Choses louables dans les loix de Lycurgue.

Il faut bien , à n'en juger même que par l'événement , qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fonds de sagesse & de prudence , puis que tant qu'elles furent observées à Sparte , & elles le furent pendant plus de cinq cents ans , cette ville fut si puissante & si florissante. ^a C'étoit moins , dit Plutarque , en parlant des loix de Sparte , le gouvernement & la police d'une ville ordinaire , que la conduite & le règlement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt , continue ce même Auteur ; comme les Poètes feignent qu'Hercule , avec sa peau de lion & sa massue seulement , parcouroit le monde , & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même , avec une sim-

^a Οὐ πόλεως ἡ Σπάρτη πολιτεία , ἀλλ' ἀνδρὸς ἀσεκτῆς καὶ σοφῆς βίον ἔχουσα.

ple bande *a* de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grece volontairement soumise à son empire, étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions; le plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoyant un seul Ambassadeur, qui ne paroïssoit pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi; tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

On trouve à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule ^{1.}feroit un grand éloge de ce sage Légis-<sup>Nature du gouverne-
ment de
Spartes.</sup>lateur. Il dit que Platon, Diogene, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique, ont pris pour modele la république de Lycurgue; avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours; mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées & à des projets, a mis en œuvre, & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entiere de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une

^a C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient Scytale, une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la République envoyoit aux Généraux, étoient écrits comme en chiffres.

forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avoit comme fondu & mêlé ensemble ce que chaque espece de gouvernement paroïssoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvénients de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'Etat Monarchique par l'autorité de ses Rois; le Conseil des trente, autrement dit le Sénat, étoit une véritable Aristocratie; & le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer les Sénateurs & de donner force aux loix, étoit un crayon du gouvernement Démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux Rois & au peuple: parce que par ce moyen la loi devint l'unique maîtresse des rois. & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

Le dessein que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, & de bannir entièrement de

2
Partage égal
des terres :
or & argent
bannis de
Sparte.

α νόμος ἐκεῖ ἢ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀπὸ ὧν ἄνθρωποι τύραννοι νομῶν. *Plat. Epist. 8.*

Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même temps qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de République sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'Histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles. Concevons-nous qu'on ait pu persuader à des citoyens, auparavant riches & opulents, de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-dur & très-gênant, de s'interdire, en un mot, l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie ? Voilà pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur ; mais on sait qu'il lui survécût de plusieurs siècles : Xénophon, dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, & Cicéron, dans l'une de ses harangues, remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier, *Pro Flac.* en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe num. 63.* *terrarum septingentos jam annos amplius unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt :* Je crois bien que du temps de Cicéron la

discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, étoit fort affoiblie & diminuée; mais tous les Historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusqu'au regne d'Agis, sous lequel Lyfandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par-là les loix de Lycurgue. Cet événement qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici rapporté.

Plut. in. Lyfandre ayant fait un riche butin
vit. Lyf. dans la prise d'Athenes, envoya à Lacédémone tout l'or & l'argent qu'il avoit pris. On tint conseil pour savoir si l'on devoit le recevoir; rare & belle délibération, dont toute l'Histoire ne fournit aucun autre exemple! les plus sages & les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis d'écarter de la ville avec horreur & anathème cet or & cet argent, comme une peste fatale & une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, & ce fut le plus grand nombre, proposerent un milieu, & un tempérament, qui fut suivi. L'on ordonna qu'on retiendroit l'or & l'argent, mais que cette monnoie ne feroit

α Αποδομοποιῶσαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον ὅσπερ ἡμᾶς παραγίγναι.

employée que par le Trésor public, & n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat ; & que tout particulier qui s'en trouveroit faisi, seroit mis à mort sur l'heure. Ce fut là une faute essentielle, & qui, avec la ruine des loix de Lycurgue, causa celle de l'Etat. ^a Ils furent, dit Plutarque, assez imprudens & assez aveugles de croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer : pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration & au desir des richesses, & qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur ; elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre

^a Οἱ δὲ ταῖς μὲν οἰκίαις τῶν πολιτῶν, ὥπως οὐ πείρουν εἰς αὐτὰς νόμισμα, τὸν φόβον ἐπέθεσαν φύλακα καὶ τὸν νόμον· αὐτὰς δὲ τὰς ψυχὰς ἀνεκπλήκτως καὶ ἀπαθεῖς πρὸς ἀργύριον ἐδιέτρεξαν, ἐμβαλόντες εἰς ζῆλον, ὡς σιμὼ δὴ τινος ἔτι μεγάλη, τῷ πλουτεῖν ὥπωνται.

sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur-tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition des citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leurs pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérants. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, ^a il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siècles, & jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songerent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt apperçu que ces commandements éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils

^a Α'πειρητο δὲ αὐτοὺς ναυταῖς εἶναι καὶ ναυμαχεῖν.
Plut. in moribus Laced.

y renoncèrent sans peine , comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue avoit armé ses ci-
toyens de boucliers & de lances , ce
n'avoit point été pour les mettre en état
de commettre plus impunément des in-
justices , mais pour s'en défendre. ^{Plut. in vit. Lycur.} Il en
avoit fait un peuple de soldats & de
guerriers , afin qu'à l'ombre des armes
ils vécuſſent dans la liberté , dans la
modération , dans la justice , dans l'u-
nion , dans la paix , en ſe contentant de
leur terrain , ſans uſurper celui des au-
tres , & en ſe perſuadant qu'une ville ,
non plus qu'un particulier , ne peut eſ-
pérer un bonheur ſolide & durable que
par la vertu. Des hommes corrompus , ^{Plut. Ibid. & in vit. Ageſil.} dit encore Plutarque , qui ne voient
rien de plus beau que les richesses &
qu'une domination puiffante & étendue ,
peuvent donner la préférence à ces vaſtes
empires qui ont aſſujetti l'univers par la
violence ; mais Lycurgue étoit convaincu
qu'une ville n'avoit beſoin de rien de
tout cela pour être heureuſe. Sa poli-
tique , qui a fait avec juſtice l'admira-

α Ο μὴν τῷτόγε Λυκῦργω κεφάλαιο, καὶ τότε
πλείεσσαν ἡγεμονίην ἀπολιπεῖν τὴν πόλιν· ἀλλ' ὥσπερ
ἐνὸς ἀνδ' ὅς βίη καὶ πόλεως ὁ καὶ νομίζαν εὐδαιμονίαν ἀπ'
ἀρετῆς ἐξιστῆσθαι καὶ ὁμοθυμίας τῆς πρὸς αὐτὴν , πρὸς
τῷτο συνέταξε καὶ συνήρμοσεν , ὅπως ἐλευθέροι , καὶ
αὐτάρκεις γενόμενοι καὶ σωφρονεῖντες ἐπὶ πλείστον χρό-
νον διατελῶσι. Plut. in vit. Lycurg.

tion de tous les siècles, avoit pour principal but, l'équité, la modération, la liberté, la paix; & elle étoit ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer & d'étendre les bornes de la République de Sparte. Ces sortes de réflexions que Plutarque sème de temps en temps dans ses vies, & qui en font la plus grande & la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un Etat réellement heureux, & à les détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces empires qui ont englouti les Royaumes, & de ces fameux Conquérants qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence & à l'usurpation.

3.
Excellente
éducation de
la jeunesse.

La longue durée des Loix établies par Lycurgue, est certainement une chose bien merveilleuse; mais le moyen qu'il employa pour y réussir, n'est pas moins digne d'admiration. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfants des Lacédémoniens dans une exacte & sévère discipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ces principales ordon-

nances se conserverent plus de cinq cents ans , *a* comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque , en attribuant le courage & la vertu des Spartiates , non pas tant à leur bon naturel , qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte ; *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus , non solum naturâ corroborata , verum etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie.

Cicer. pro Flacco. n. 63.

Le grand principe de Lycurgue , & *b* Aristote le répète en termes formels , étoit que , comme les enfants sont à l'Etat , il faut qu'ils soient élevés par l'Etat , & selon les vues de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public , & en commun , & non abandonnés au caprice des parents , *c* qui , pour l'ordinaire , par une indulgence molle & aveugle , & par une tendresse mal entendue , énervent en même temps & le corps & l'esprit de leurs enfants. A

a Ὡς περ βαφὴς ἀπρά-
τῃ καὶ ἰχυρῇς καθάρσει
νῆς.

τὴν ποιεῖται καὶ τὴν ἄσκη-
σιν. *Arist. lib. 8. Polit.*

c Mollis illa educatio ,
quam indulgentiam voca-
mus , nervos omnes &
mentis & corporis frangit.
Quint. lib. 1. cap. 2.

b Οἱ γὰρ νομίζουσιν ὅτι
τὸν αὐτὸ τίνα εἶναι τῶν πο-
λιτῶν , ἀλλὰ πάντας τῆς
πόλεως. Αἱ δὲ τῶν νοσ-

Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse & de la course: on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

⁴
Obéissance

Mais ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De-là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithète *a* bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit domter les esprits, & rendre les hommes souples & soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte, *b* afin qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle de commander & d'obéir. Il l'avoit bien apprise lui-même, & il en sentoit toute l'importance. Plutarque observe qu'il ne parvint pas, comme les autres

a Δαμαστέυβρος, c'est-à-dire, domteuse d'hommes.

b Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἀφ' ἧς καὶ αὐτὸς ἀρχεῖν.

« Rois , à commander , sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir : & b que ce fut pour cela que de tous les Rois de Lacédémone il fut celui qui fut le mieux s'accorder avec ses sujets , ayant ajouté à la grandeur véritablement royale , & aux manieres nobles qui lui étoient naturelles , un air de bonté , d'humanité , d'affabilité populaire , qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la suite le plus mémorable exemple de soumission à la Loi & à l'autorité publique qui soit dans l'Histoire ; & ce n'est pas sans raison que Xénophon & Plutarque mettent cette action au dessus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perses , toute l'Asie étant déjà émue , & la plupart des provinces prêtes à se révolter , il songeoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats , & il se préparoit à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courier qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre , & que les Ephores le rappellent , & lui ordonnent de venir au secours de sa patrie.

a A Sparte, les enfans destinés au trône étoient dispensés de la sévérité de la discipline.

Ὁ Διο κ' πολὺ τῶν βασιλῶν ἐναρμόζετον αὐτὸν τοῖς ὑπὸ τοῖς πατέρεσσι παρέχοντι, τῷ φύσει ἡγεμονικῷ κ' βασιλικῷ προσηκόντι ἀμείνους ἀπὸ τῆς αἰγωγῆς τὸ δημότικον κ' φιλόνητον.

Agésilas , sans délibérer un moment ,
partit , en s'écriant : *O malheureux Grecs ,
plus ennemis de vous-mêmes que les barbares ! Il
faut être bien maître de soi , & bien
respecter l'autorité publique , pour re-
noncer avec une si prompte obéissance
à toutes les conquêtes qu'il avoit déjà
faites , & aux magnifiques espérances
qu'un avenir presque assuré lui présentoit.*

*Plut. ad.
principem
indoctum.*

Les Princes , dit Plutarque , font con-
sister ordinairement leur grandeur en ce
qu'ils commandent à tous & n'obéissent à
personne. Souvent même , dans la crainte
qu'une raison trop éclairée ne vienne à
les maîtriser , & n'émousse , pour ainsi
dire , la pointe & la force d'une autorité
à laquelle ils ne veulent point mettre de
bornes , ils affectent de demeurer dans
l'ignorance de leurs devoirs. Qui sera
donc , ajoute Plutarque , le maître des
Rois qui n'en ont point ? Ce sera la Loi ,
cette reine souveraine des dieux & des
hommes , comme l'appelle Pindare ; mais
une Loi non écrite dans les livres , mais
gravée dans le cœur ; qui les suivra par-
tout , qui ne les abandonnera jamais ,
& qui exercera sur leur esprit un doux ,
mais souverain empire. Un Officier disoit
tous les matins au roi des Perses en l'é-
veillant : Souvenez - vous , Seigneur ,
d'accomplir les Ordonnances d'Orosma-
de : c'étoit le Législateur des Perses. L'a-
mour du bien public & de la justice en
dit autant à un Prince bien sensé & bien
instruit.

Pour mieux faire connoître le caractère des Lacédémoniens, & leur parfaite soumission aux Loix, je rapporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès, près d'entrer dans la Grece, demanda à Démarate, l'un des Rois de Sparte, qui s'étoit réfugié auprès de lui, s'il croyoit que les Grecs osassent l'attendre, & il lui recommanda surtout de lui parler avec sincérité. « Puis-
 » que vous me l'ordonnez, lui répon-
 » dit Démarate, la vérité va vous parler
 » par ma bouche. « Il est vrai que de tout
 » temps la Grece a été nourrie dans la
 » pauvreté; mais on a introduit chez elle
 » la vertu que la sagesse cultive, & que
 » la vigueur des loix maintient. C'est par
 » l'usage que la Grece fait faire de cette
 » vertu, qu'elle se défend également des
 » incommodités de la pauvreté, & du
 » joug de la domination. Mais, pour ne
 » vous parler que de mes Lacédémoniens,
 » soyez sûr que nés & nourris dans la
 » liberté, ils ne prêteront jamais l'oreille
 » à une proposition qui tende à la servi-
 » tude. Fussent-ils abandonnés par tous
 » les autres Grecs, & réduits à une troupe
 » de mille soldats, ou à un nombre en-
 » core moindre, ils viendront au devant
 » de vous, & ne refuseront point le com-
 » bat. » Le Roi, entendant un tel dis-

a J'insérerai à la fin de cet article le texte grec de ce passage d'Hérodote, avec quelques remarques sur une expression de ce passage, qui n'est point sans difficulté.

cours , se mit à rire ; & comme il ne pou-
 voit comprendre que des hommes libres
 & indépendants , tels qu'on lui dépei-
 gnoit les Lacédémoniens , qui n'avoient
 point de maîtres qui pussent les contrain-
 dre , fussent capables de s'exposer ainsi
 aux dangers & à la mort. « Ils a sont
 » libres & indépendants de tout homme ,
 » reprit Démarate ; mais ils ont au des-
 » sus d'eux la loi qui les domine , & ils la
 » craignent plus que vous-même n'êtes
 » craint de vos Sujets. Or cette Loi leur
 » défend de fuir jamais dans le combat ,
 » quelque grand que soit le nombre des
 » ennemis ; & elle leur commande , en
 » demeurant fermes dans leur poste ,
 » ou de vaincre , ou de mourir. » La
 chose arriva comme Démarate l'avoit
 prédit. Trois cents Lacédémoniens , ayant
 à leur tête Léonidas , l'un des rois de
 Sparte , osèrent disputer le passage des
 Thermopyles à l'armée innombrable des
 Perses. Enfin , après avoir fait des efforts
 incroyables de courage , accablés par le
 nombre plutôt que vaincu , ils périrent tous
 avec leur Chef , excepté un seul , qui se sauva
 à Lacédémone , où il fut traité comme
 un lâche , & comme un traître à la patrie.
 On éleva dans la suite un superbe tom-

α Ελευθεροὶ γὰρ ὄντες οὐ παντα ἐλεύθεροί εἰσιν
 ἔπειτα γὰρ αὖθις δεσπότης , νόμος , τὴν ὑπεδεξιμένας
 πολλὰ ἐτι μῦλλον ἢ ἴσος δὲ ποιεῖσι γὰρ τὰ ἀνέκοινος
 ἀνάγκη. ἐνάγει δὲ ταῦτο αἰεὶ , ἕκ ἐαν φεύγειν ἔδεν
 πλῆθος ἀνδρῶν ἐκ μάχης , ἀλλὰ μετὰ τὰς ἐν τῇ τάξει
 ὑπεκρατεῖν , ἢ ἀπόλλυθαι

beau dans ce lieu-là même à ces braves défenseurs de la Grece, a avec cette inscription qui étoit du poëte Simonide :

Ω ξεῖ , ἄγγιλοι Λακεδαιμοῖσις , ὅτι τῇ δὲ
Κίμειδᾳ , τοῖς κείνων παιδὲσσι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant , va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes Loix.* Il est bon de faire ici remarquer aux jeunes gens la simplicité des inscriptions antiques.

Observations critiques sur un passage d'Hérodote. Herod. lib. 7. pag. 473. edit. Henr. Troph. 159.

τῇ Ἑλλάδι περὶ μὲν ἀείροτε συντροφός ἐστὶ ἀρεκὴ
δὲ ἐπαλός ἐστι , ἀπονεροφύης κατεργασ μὲν κὶ νομῶ
ἐχέου· τῇ διαχρεωμένη· Ἑλλὰς , τῇτε περὶν ἀπαμύ-
νεται , κὶ τὴν δεσποσύνην.

Valla traduit ainsi ce passage : *Græcia semper quidem alumna fuit pauperatis , hospes virtutis , quam à sapientia accipit & à severa disciplina ; quam usurpans Græcia , & paupertatem tuetur , & dominatum,* Henri Etienne , au lieu de *paupertatem tuetur* , a substitué à la marge *paupertatem propulsat* ; ce qui est conforme au texte grec , τὴν περὶν ἀπαμύνεται.

Ce passage m'a embarrassé : & certainement il n'est point sans difficulté. Il semble présenter une contradiction évidente , en disant d'abord que la pau-

*Dic hospes , Sparta , nos te hic vidisse jacentes.
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.*
Cic. lib. 1. Tusc. Quæst. n. 101.

a *Pari animo Lacedemonii in Thermopylis occiderunt , in quos Simonides,*

vreté a toujours été en honneur dans la Grece; & ensuite que la même Grece rejette & écarte loin d'elle la pauvreté. C'est pourquoi la traduction de Valla me plaisoit assez, & en la suivant, je trouvois un fort beau sens dans ce passage : « La » Grece, disoit Démarate à Xerxès, jus- » qu'ici a toujours été le domicile de la » pauvreté, & l'école de la vertu. Ins- » truite par les leçons de ses Sages, & » soutenue par une rigide observation de » ses loix, elle s'est toujours conservée » jusqu'ici dans l'amour de la pauvreté » & dans l'honneur du commandement, » *& paupertatem tuetur, & dominatum.* » Mais pour donner ce sens au passage d'Hérodote, il falloit changer le texte, & supposer qu'il y avoit ἀπαμόνεται au lieu de ἀπαμόρεται, comme apparemment Valla l'avoit supposé.

Me trouvant dans cet embarras, je proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connoissance des Auteurs grecs & latins, & dont les observations & les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au public. J'insérerai ici sa réponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs & difficiles.

Je crois, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction fran-

coise , après avoir établi les fondements qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πεινῶν , cette équivoque est levée par διαπορεύων , que le même verbe gouverne également. Or διαπορεύων ne signifie point ici *l'honneur du commandement* , comme vous le traduisez.

Car 1^o. pour soutenir cette version , il faudroit changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de son autorité , contre la foi des manuscrits & des imprimés , qu'il n'est jamais permis d'abandonner , à moins que d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2. Le caractère propre des Grecs , surtout dans ces premiers temps , étoit l'amour de la liberté , de l'indépendance , de l'affranchissement du joug ; l'αὐτονομία & non pas le desir de la domination , l'ambition du commandement , la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme , si l'on peut , non un peuple , mais une seule ville , sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire , & sur laquelle ils affectassent *l'honneur du commandement*. Démarate se seroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs , pendant qu'il ne pouvoit montrer un village sur lequel ils l'exerçassent.

4. Quand on accorderoit pour un

moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se seroit servi du mot *δισωρόσυη* pour exprimer cette pensée. Il lui auroit préféré certainement *ηγεμονία*, *ἄρχή*, *δυναστεία*, *κράτος*, & peut-être *κοιρανία*, s'il avoit voulu parler comme Homère. Car *δισωρόσυη* ne signifie que la domination d'un maître sur ses esclaves : *dominatio herilis in servos*. C'est un terme odieux, qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis, & qui donne une idée entièrement opposée au génie des Grecs, lesquels, dans la suite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires sur les Perses, ne pensèrent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire despotique, *δισωρόσυη*. Les Athéniens & les Lacédémoniens qui partagerent tour-à-tour l'honneur du commandement, affectèrent dans leurs conquêtes, les premiers, d'introduire dans toutes les villes la *Démocratie*, & les autres, l'*Aristocratie*, & à les animer contre la servitude des Perses par cette image flatteuse de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver; toute l'histoire y est formelle.

5. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier sa thèse générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas

pas ici d'une *διανοούμενη* active qu'ils veulent se conserver sur les autres, mais d'une *διανοούμενη* passive, que Xerxès exigeoit d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient se résoudre quand ils seroient abandonnés de tous les Grecs, & qu'ils resteroient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement; c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je ne vois donc pas comment on peut recevoir une traduction qui combat en même temps le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractère des peuples, l'évidence des faits, & la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer.

« Il est vrai que de tout temps la
 » Grece a été nourrie dans la pauvreté.
 » Mais on a introduit chez elle la vertu
 » que la sagesse cultive, & que la vigueur
 » des loix maintient. C'est par l'usage que
 » la Grece fait faire de cette vertu,
 » qu'elle se défend également des incom-
 » modités de la pauvreté, & du joug de
 » la domination.

2. *Choses blâmables dans les loix de Lycurgue.*

Sans entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légères réflexions, que le lecteur, sans doute justement blessé & révolté par le simple récit

de quelques-unes de ces ordonnances ,
aura déjà faites avant moi.

r. sur le
choix des
enfants qui
devoient être
élevés ou
exposés.

En effet , pour commencer par le
choix des enfants qui devoient être élevés
ou exposés , qui ne seroit choqué de l'in-
juste & barbare coutume de prononcer
un arrêt de mort contre ceux des en-
fants qui avoient le malheur de naître
avec une complexion trop foible & trop
délicate pour pouvoir soutenir les fati-
gues & les exercices auxquels la Répu-
blique destinoit tous ses Sujets ? Est-il
donc impossible , & cela est-il sans exem-
ple , que des enfants , foibles d'abord &
délicats , se fortifient dans la suite de
l'âge , & deviennent même très-robuste ?
Quand cela seroit , n'est-on en état de
servir sa patrie que par les forces du
corps ? & compte-t-on pour rien la sages-
se , la prudence , le conseil , la généro-
sité , le courage , la grandeur d'ame , toutes
les qualités qui dépendent de l'esprit ?

Cic. lib. *Omniñd illud honestum , quod ex animo excelso*
i. *Offic. n. magnificoque quærimus , animi efficitur , non cor-*
79. *poris viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il
ibid. n. 76. rendu moins de service & fait moins
d'honneur à Sparte par l'établissement de
ses loix , que les plus grands Capitaines
par leur victoires : Agésilas étoit d'une
taille si petite , & d'une mine si peu avan-
tageuse , qu'à sa première vue les Egyp-
tiens ne purent s'empêcher de rire ; &
cependant il avoit fait trembler le grand
Roi de Perse jusques dans le fond de
son palais.

Mais ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire, que Dieu même ? & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indépendamment de lui, il s'arroe un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des Anciens qui croyoient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves, & même sur leurs enfants.

Le grand défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences ; ^{2.} *Soin unique des corps.* dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres, en un mot, à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable ? De-là vient que le caractère des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austère, souvent même

^a Omnes artes quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro. Arch. n. 4.*

féroce; défaut qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les Alliés.

3. Cruauté
barbare à
l'égard des
enfants.

C'étoit une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif, ^a & d'assujettir par différents exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais falloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des pères & des mères de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfants, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

4. Fermeté
peu humaine
dans les
mères.

On admire le courage des mères Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfants tués dans un combat, non seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais caufoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fit entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les sentiments de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, à qui, dans l'ardeur d'un combat, on apprit que son fils

^a Exercendum corpus que possit in exequandis
& ita efficiendum est, ut negotiis & labore tolerando, *Lib. 1. de Off. n. 79.*

venoit d'être tué, parla bien plus sagement. « Songeons, dit-il, maintenant à » vaincre l'ennemi ; demain je pleurerai » mon fils. »

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oïfiveté tout le temps de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions ; dans combien de désordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours désœuvrés, sans occupation journaliere, & sans travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le temps de la guerre, la plupart de nos gentils hommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au dessous d'eux, & ils s'en croiroient déshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes, ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, & seule-

*Excessif
loisir.*

ment pour le besoin ; encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance , & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table , le jeu , les parties de chasse , les visites réciproques , des conversations pour l'ordinaire assez frivoles , fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque'esprit !

6. Pudeur
& modestie
absolument
négligées.

Mais ce qui rend Lycurgue plus condamnable , & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténèbres & dans quels désordres le paganisme étoit plongé , c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie. Un maître chrétien ne manque pas d'opposer à cette licence effrénée la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile ; & par ce contraste il leur fait sentir quelle est le dignité & l'excellence du Christianisme.

Il le fait encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse , par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue ont de plus louable , avec celles de l'Evangile. C'est une chose bien admirable , il faut l'avouer , qu'un peuple entier ait consenti à un partage des terres qui égaloit les pauvres aux riches , & que par les changements de monnoie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le Législateur de Sparte , en établissant ces loix , avoit les armes à la main. Celui des Chrétiens ne dit qu'un mot : *Bienheureux les pauvres d'esprit ;*

& des milliers de fideles dans la suite de tous les siecles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'ai cru devoir traiter cet article séparément, & avec quelque étendue, parce que dans le jugement qu'on en porte, il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condamne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter en d'autres occasions le bien d'autrui, & comme étant contraire à la loi naturelle & au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceste parmi les Perses, du meurtre des peres vieux ou infirmes chez les Indiens, de l'adultere chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, & de faire remarquer que *a* chez les Scythes, nation regardée ordinairement comme barbare, & qui, destituée de loix, ne connoissoit & ne cultivoit la justice que par une espece d'instinct naturel, le vol étoit condamné & puni comme des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer

a *Justitia gentis ingeniis culta, non legibus.* *Just. lib. 2. cap. 2.*
Nullum scelus apud eos

mer que le plus grand des Législateurs (j'entends parmi les Païens) ait autorisé formellement un désordre aussi grossier que le vol , pendant que les plus petits Législateurs dans tous les pays & dans tous les siècles ont eu soin de le punir sévèrement , & même de mort ?

Plutarque , qui rapporte cette coutume , dans la vie de Lycurgue , dans les mœurs des Lacédémoniens , & dans plusieurs autres endroits , n'y donne jamais le moindre signe d'improbation , quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable & si éclairé dans la morale : & je ne me souviens pas qu'aucun des Anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes ? De ce qu'ils ne se donnent pas la peine d'en peser les circonstances , ni d'en pénétrer les motifs.

Plut. in vit. Lic. 1. Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces larcins que par ordre de leur commandant.

Apophtheg. Lacon. 2. Ils ne les font que dans un temps marqué , en vertu de la loi.

Instit. Lacon. 3. Ils ne voloient jamais que des légumes , & des vivres , comme des suppléments au peu de nourriture qu'on leur donnoit exprès en très-petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étoient regardés que comme des tours de souplesse qu'on leur permettoit publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large.

Le Législateur avoit eu plusieurs motifs en permettant cette sorte de vol.

C'étoit pour rendre les possesseurs plus vigilans à serrer & à garder leur bien.

On vouloit par-là inspirer aux jeunes gens plus de hardiesse & d'adresse , comme étant destinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture , afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés , jamais replets & chargés d'embonpoint ; qu'ils fussent alertes & légers ; qu'ils apprissent à supporter la faim , & eussent une santé plus forte & plus égale.

Mais le principal motif étoit , que tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre , il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat ; de leur apprendre à vivre de peu , à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance , sans avoir besoin du pain de munition , à soutenir de grandes fatigues à jeun , à se maintenir long-temps avec peu de vivres dans un pays où les ennemis , accoutumés à une grande consommation , mouroient de faim dès les premiers jours , & étoient obligés d'abandonner le terrain , chassés par l'impuissance où ils étoient d'y vivre , au lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le Législateur , tout guerrier & uniquement attentif à former des soldats , avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation , en les accoutumant à une grande frugalité

& à une grande sobriété, faute desquelles la plupart des desseins échouent à la guerre, & les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes. De sorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chere & par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées, le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent, est de pourvoir aux vivres, & le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi, est le défaut de la subsistance. Aussi, ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier & de plus incroyable dans l'ancienne histoire, c'est la facilité & la promptitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportoient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier; & il ne pouvoit choisir un moyen plus efficace ni plus certain. C'est jusques-là qu'il faut aller pour entendre sa loi, & pour lui rendre justice. Après toutes ces observations, je ne fais si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols, & si on les croira obligés à restitution. En ce cas, il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides & plus foncières.

C'est un principe constant, que depuis le premier partage des biens, nous ne possédons plus rien que dépendamment des

loix & selon la disposition des loix ; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion du bien qui lui est échue , elles peuvent y faire les réserves, les restrictions, & y imposer les servitudes & les charges qu'elle jugent convenables. Or tout le corps de l'Etat de Sparte, en acceptant les Loix de Lycurgue, étoit convenu solennellement que sur les trente-neuf mille lots distribués aux Spartiates, il seroit permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes & les vivres ce que le possesseur ne garderoit pas avec assez de soin, sans qu'il pût se plaindre de la rapine, ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair que, lorsque le jeune homme étoit surpris, il n'étoit jamais puni comme ayant fait une injustice & pris le bien d'autrui, mais seulement comme ayant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous les Etats que ces sortes de réserves, & de semblables droits accordés sur le bien d'autrui. C'est ainsi que Dieu, non seulement avoit donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raisin dans les vignes, & de glaner dans les champs, & d'en emporter même les gerbes entières, mais avoit encore accordé à tout passant, sans distinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'ils lui plaisoit dans la vigne d'autrui, & d'en manger autant de raisin qu'il vouloit, malgré le maître de la vi-

gne. Dieu en rend lui-même la première raison : c'est que la terre d'Israël étoit à lui, & que les Israélites n'en étoient que les fermiers qui en jouissoient à cette condition onéreuse.

De semblables servitudes sont établies dans les autres républiques, sans qu'on s'avise d'y soupçonner la moindre injustice. Les soldats ont droit de logement chez les particuliers; droit d'y prendre leur subsistance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de se faire fournir des chariots & d'autres besoins. Un Seigneur a droit de s'emparer, comme il lui plaît & quand il lui plaît, de tout le gibier & des bêtes fauves qui sont chez ses vassaux, quoique les terres qui nourrissent ces bêtes ne lui appartiennent point, & même d'empêcher les Propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vus naître chez eux.

C'est ainsi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien, composé de tous les particuliers, avoit transporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les salles les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en se servant de cette liberté, que les bourgeois d'Athènes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit, parce que tous les particuliers de Sparte étoient censés avoir donné unanimement aux

jeunes gens, qui après tout étoient leurs propres enfans, la même permission que Cimon avoit accordée aux Athéniens, qui n'étoient que ses citoyens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol étoit sévèrement puni, la raison de la différence est sensible. C'est que la loi, qui seule décide de la propriété & de l'usage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier sur le bien d'un autre particulier; & que la loi chez les Lacédémoniens avoit fait tout le contraire. C'eut été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Périclès, de Thémistocle, d'Alcibiade, parce qu'ils s'en étoient réservé la propriété; mais ce n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Pélopidas, parce qu'ils avoient associé à la jouissance de ces biens tous leurs citoyens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte, n'apprît aux jeunes gens à ne pas respecter en d'autres cas le bien d'autrui. Car ces établissemens de Lycurgue, qui avoient banni de Sparte l'usage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoyens de vivre & de manger ensemble, avoient rendu le vol des meubles ou de la monnoie ou inutile, ou même impossible. Aussi ne voit-on point que pendant tant de siècles on ait jamais découvert un seul vol à Lacédémone.

QUATRIEME MORCEAU
tiré de l'Histoire Grecque.*Beaux jours de Thebes, & délivrance de Syracuse.*

Ce n'est que dans le dessein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparées, & que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractère de ceux qui y ont eu le plus de part.

1. *Beaux jours de Thebes.*

Nul trait de l'Histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce que peut le vrai mérite, & de quelle ressource sont pour un Etat des grands Capitaines, que ce qui arriva à Thebes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même étoit très-foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone, au contraire, étoit depuis long-temps en possession du commandement & maîtrisoit toute la Grece. Deux Thébains, par leur courage & par leur sagesse, abattirent le pouvoir formidable de Sparte, & porterent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai presque que montrer cet événement, sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélonidas & Epaminondas, tous deux sortis des plus illustres familles de leur ville. Le pre-

mier étoit né avec de grands biens , qu'il augmenta beaucoup , étant devenu seul héritier d'une maison très-riche & très-florissante. Pour l'autre , la pauvreté lui étoit domestique , & il l'avoit reçue comme un héritage de pere en fils ; mais il se la rendit encore plus familiere & plus facile à supporter , par l'étude sérieuse qu'il fit de la philosophie , & par le genre de vie simple qu'il suivit toujours d'une maniere constante & uniforme. L'un montra l'usage qu'on devoit faire des richesses , & l'autre celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. Pélopidas faisoit part de ses biens à tous ceux qui avoient besoin d'être secourus , & qui méritoient de l'être , faisant voir , dit Plutarque , qu'il étoit le maître & non l'esclave de ses biens. N'ayant pu jamais porter Epaminondas son ami à accepter ses offres , & à user de son bien , il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richesses. Il faisoit à dessein la visite des maisons des pauvres , pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses. Il auroit eu honte , disoit-il , de dépenser plus pour sa table & pour ses habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit si sévère contre lui-même , que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient besoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choses ; avec cette différence pourtant que Pélopidas s'appliquoit

davantage à exercer son corps ; & Epaminondas à cultiver son esprit. Ils employoient tout leur loisir , l'un , aux exercices de la lutte & à la chasse ; l'autre , à la conversation & à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sages ont admiré par dessus tout en eux , a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils conserverent pendant tout le cours de leur vie , quoiqu'ils se trouvassent presque toujours employés ensemble , soit dans le commandement des armées , soit dans le gouvernement de la République ; union fondée sur une estime mutuelle de part & d'autre , & encore plus sur l'amour du bien public , qui faisoit que chacun d'eux regardoit les succès de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence & ce bon accord , qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent ensemble le timon de l'Etat , comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athenes , ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame , & d'une vertu solide , qui ne cherchant ni la gloire , ni les richesses , sources funestes des dissensions & de l'envie , mais le bien & l'agrandissement de la patrie , est bien au dessus des petitesse & des foiblesses d'une basse jalousie , pour qui le mérite d'autrui est un tourment.

La premiere & la plus éclatante preuve

que Pélopidas donna de son courage & de sa prudence, fut le dessein hardi qu'il conçut & qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer sa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens, qui par surprise s'étoient emparés de la citadelle de Thebes. Il sut former en peu de temps une conspiration considérable contre les Tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le secret possible, un moment avant l'exécution, un courier, qui avoit fait grande diligence, demanda Archias, chef des Tyrans, qui tous ensemble étoient à table & se réjouissoient, & il lui remit entre les mains une lettre qu'il disoit être fort pressée, & regarder des affaires sérieuses. En effet, on sut depuis qu'elle marquoit un détail circonstancié de toute la conjuration. *a* Archias se mettant à rire. *A demain donc*, dit-il, *les affaires sérieuses*; & il mit la lettre sous le coussin sur lequel il étoit appuyé. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les Tyrans, & la citadelle reprise. On peut dire que le changement qui arriva bientôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaisa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la Grece, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre

a Καὶ ὁ Ἀρχίας μειδιᾶσας. Οὐκ ἔνι εἰς αὐτοῖς
(ἵψη) τὰ σπουδαῖα.

ni château, ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia, pour ainsi dire, & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui paroissoient ne pouvoir jamais être ni rompus, ni déliés.

Il eut part dans la suite à toutes les victoires que Thebes remporta contre Lacédémone. Après de si grandes & de si heureuses expéditions, toutes les villes de Thessalie appellent Pélopidas contre le Tyran qui les opprime. Il marche aussi-tôt, & leur rend la liberté par sa présence. Les deux Princes qui se disputoient la couronne de Macédoine, le prennent pour arbitre dans leur querelle. Il leur prescrit les conditions de la paix, & exige d'eux des otages pour sûreté de leur parole : tant étoit grande la renommée de la puissance de Thebes, & la confiance qu'on avoit en sa justice. Il va ensuite en qualité d'Ambassadeur auprès du Roi de Perse, & il en est reçu avec les plus grandes marques de distinction & d'estime ; & pendant que les Députés des autres Républiques s'empressent d'en tirer des avantages particuliers, il n'est occupé que du bien général de la Grece ; & sans rien demander pour sa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, & leur entière dépendance. Content de l'avoir obtenue, & peu touché des présents magnifiques que le Roi lui offre, il n'accepte que ceux qui, sans l'enrichir, marquoient

simplement la bienveillance du Prince, & sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse, à la vérité, mais qui laisse pourtant quelque chose à desirer. Car Pélopidas poursuivant trop vivement le Tyran de Phères qui fuyoit devant lui, & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ses gardes, succomba enfin sous le grand nombre, après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie, & que c'est pour elle seule, & non pour eux-mêmes, qu'ils doivent mourir.

Pour ce qui regarde Epaminondas, *a* ce n'est point sans raison qu'il a été considéré comme le premier homme de la Grèce. *b* Il seroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine, qu'homme de bien. Il réunissoit en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux Généraux, & n'en avoit point les vices; il étoit également insensible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui : il semble

a Thebanum Epaminondam, haud scio an summum virum Græciæ. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 130.*

b Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam &

imperium non sibi semper, sed patriæ quæsit. & pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeris defuerit. *Justin. lib. 6. cap. 8.*

qu'il se seroit cru déshonoré en devenant riche , & sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau , où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Étant né pauvre , il voulut toujours le demeurer ; & jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. « Je ne rougis point , » lui disoit-il , d'une pauvreté qui ne » m'a point empêché de mériter les premiers emplois de la République , & le » commandement de ses armées. Elle ne » m'a point fait de honte , & je ne veux » pas non plus lui en faire en l'abandonnant. »

Il *a* ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premières places : ce furent les dignités qui allèrent le chercher , & elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en acquitta toujours de telle sorte , qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture , sa sincérité , son amour invincible pour la justice , lui attiroient une pleine confiance des citoyens , & même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'admirer en lui un caractère de bonté & de douceur

a Gloriæ quoque non cupidior , quam pecuniæ ; quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt ; honoresque ita gessit ut ornamentum non accipere , sed dare ipsi dignitati videre-

tur. Jam litterarum studium , jam philosophiæ doctrina tanta , ut mirabile videretur , unde tam insignis militiæ scientia homini inter litteras nato. *Just. ibid.*

constante , que rien n'étoit capable d'altérer , & qui ne diminueoit rien de la haute estime & de la vénération que ses grandes qualités lui attiroient. C'est *a* en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'est plus rare que ces qualités dans un pouvoir presque souverain , au milieu des guerres & des victoires , à la tête des grandes affaires ; & il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer au gens de qualité , qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice , la dissimulation , les airs de hauteur & de faîte.

L'élévation de ses sentiments lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalousie de ses égaux , la mauvaise humeur de ses citoyens , les calomnies de ses ennemis , l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. *b* Il étoit persuadé que la grandeur d'ame consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler , sans se plaindre , sans rien rabattre de son zèle ; *c* parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie , dont nous devons endurer les mauvais traitements avec soumission.

a Ην ἀληθῶς μέγας ἐγκρατεῖα , καὶ δικαιοσύνη , καὶ μεγαψυχία , καὶ πραότης. *Plut. in Pelop.*

b Τὸ δὲ συκοφαντήμα καὶ τὴν πειραν Ἐπαμεινώνδας ἤνεγκε πράως , μέγα μίρον ἀνδρείας καὶ μεγαψυχίας τὴν ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀνέγκαντιαν ποιοῦμενος. *Ibid.*

c Ut parentum sævitiam , sic patriæ patiēdo ac ferēdo leniendū esse. *Liv. lib. 37. n. 34.*

Jamais personne ne fut mieux que lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le travail ; en sorte qu'on pourroit s'étonner comme un homme né parmi les lettres, & nourri dans le sein de la philosophie, avoit pu acquérir une science si parfaite de l'art militaire.

Voilà ce qui fait les grands hommes, & comment ils se forment ; & l'on ne sauroit trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre, aux premières places de l'Etat, & généralement à quelque emploi que ce soit, dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, & presque déshonorante. Cicéron, dans le troisieme livre de l'Orateur, fait un long dénombrement des Capitaines les plus illustres de la Grece, qui tous avoient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences, & en particulier par celle de la Philosophie : Pisistrate, Périclès, Alcibiade, Dion de Syracuse, dont nous parlerons bientôt, Timothée fils de Conon, Agésilas & Epaminondas. C'est un grand malheur, quand ceux qui entrent dans les charges & dans le manie-
ment des affaires publiques, y entrent,

pour me servir des termes de Cicéron, nuds & désarmés, c'est-à-dire, sans connoissances, sans lumieres, & presque sans aucune teinture des sciences qui servent à orner & à embellir l'esprit. *Nunc contra ple-* Ibid. n. 136
rique ad honores adipiscendos, & ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nullâ cognitione rerum; nullâ scientia ornati.

2. Délivrance de Syracuse.

Deux hommes fort illustres travaillèrent à rétablir la liberté dans Syracuse, Dion & Timoléon. Le premier en jeta les fondements, le second acheva entièrement ce grand ouvrage.

1. DION.

Je ne sais si parmi les vies des hommes illustres que Plutarque nous a laissées, il n'y en a aucune plus belle & plus curieuse que celle de Dion; mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel est le prix de la bonne éducation, & de quelle utilité peut être la conversation des gens savants & vertueux. C'est presque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faisant quelques réflexions sur les circonstances de la vie de Dion qui y ont le plus de rapport.

PREMIERE RÉFLEXION.

*Conversation des gens de lettres & de probité
insinuant utile aux Princes.*

Dion étoit frère d'Aristomaque, que

le premier Denys avoit épousée. Une es-
pece de hazard, ou plutôt, dit Plutar-
que, une providence particuliere, qui
jetoit de loin les fondemens de la liberté
de Syracuse, y avoit amené Platon, le
plus célèbre des philosophes. Dion de-
vint son ami & son disciple, & profita
bien de ses leçons. Car, quoiqu'élevé
dans des mœurs basses sous un Tyran;
quoiqu'accoutumé à une sujettion crain-
tive & servile, quoique nourri dans le
faste & les délices, en un mot, dans un
genre de vie qui fait consister le souve-
rain bien dans la volupté & dans la ma-
gnificence, il n'eut pas plutôt entendu
les discours de ce philosophe, & goûté
de cette philosophie qui mene à la vertu,
qu'il sentit son ame enflammée d'amour
pour elle.

Le second Denys avoit succédé à son
pere dans un âge ^a où, comme le dit
Tite-Live d'un autre roi de Syracuse, à
peine étoit-il capable d'user modérément
de sa liberté, loin de pouvoir gouver-
ner avec sagesse. Dès qu'il fut monté
sur le trône, le premier soin des cour-
tifans fut de s'emparer de son esprit, &
d'obséder ce jeune Prince par des flatteries
continuelles. Ils ne pensoient qu'à lui
fournir tous les jours de vains amuse-
ments, le tenant toujours occupé à des

^a Puerum, vix dum li-
bertatem, nedum domi-
nationem, modicè latu-
rum. Lætè id ingenium

tutores atque amici ad
præcipitandum in omnia
vitia acceperunt Liv. lib.
24. n. 4.

festins , à des commerces de femmes , & à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion , persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit eue , chercha à le jeter dans les conversations honnêtes , & à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire venir à sa Cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le Philosophe pour ce voyage , dont il n'espéroit pas un grand fruit , il ne put résister aux vives sollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse , & y fut reçu avec des marques d'honneur & de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys , qui se prêta sans réserve à ses leçons & à ses conseils. Mais comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate son maître , le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité , il eut soin de manier l'esprit du jeune Tyran , avec une adresse merveilleuse , évitant de heurter de front ses passions , travaillant à gagner sa confiance par des manieres douces & insinuanes , & sur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable , pour la rendre en même temps victorieuse du vice , qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits , de douceurs , de plaisirs , & de délices qu'il leur présente.

Le changement fut prompt & étonnant. Le jeune Prince, plongé jusquelà dans l'oïfiveté, dans la mollesse, & dans l'ignorance de tous ses devoirs, qui en est une suite inévitable, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une conversation également solide & agréable, & il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre & de s'instruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour, qui est le singe des Princes, & qui suit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes sentiments. Toutes les salles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étoient pleines de la poussière dont les géometres se servent pour tracer leurs figures; & en très-peu de temps l'étude de la philosophie & des plus hautes sciences devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études, par rapport à un Prince, n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité de connoissances très-curieuses, très-utiles, & souvent très-nécessaires, mais encore plus de le retirer de l'oïfiveté, de l'indolence, & des vains amusements de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la royauté, de connoître ceux qui ont ex-

cellé dans l'art de régner ; en un mot , de le mettre en état de gouverner par lui-même , & de voir tout par ses propres yeux , c'est-à-dire , d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans & les flatteurs , comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

SECONDE RÉFLEXION.

Flatteurs , peste funeste des Cours , & ruine des Princes.

Ce que dit Cicéron de la flatterie par rapport à l'amitié , n'est pas moins vrai par rapport à la Cour des Princes , qu'elle en est le poison le plus mortel : *Sic habendum est , nullam in amicitia pestem esse majorem , quam adulationem.* Il entend par flatteurs ces hommes faux & doubles , d'un esprit souple & pliant , qui , vrais Protées , prennent mille formes différentes , selon le besoin , uniquement attentifs à plaire au Prince , toujours occupés à étudier ses goûts & ses inclinations , & à lire sur son visage ce qu'il desire , se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante , de ne le contredire en rien , & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois , dit un Ancien , pour écarter des ennemis moins

De amicis.
n. 91. lb. n.
91.

dangereux que n'est la flatterie. *a* Elle trompe les sentinelles , elle pénètre non seulement dans le cabinet , mais dans le cœur du Prince , & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur , c'est-à-dire , un esprit sage & équitable, le discernement du vrai & du faux, l'amour de la justice & du bien public.

Il *b* n'est pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys , qui , avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples, auroit eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une Cour infectée depuis long-temps , où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessoient de le louer & de l'applaudir en tout. Ils commencerent par jeter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisoit mener , & sur les études auxquelles on l'appliquoit , comme s'il s'agissoit d'en faire un philosophe. Ils allerent plus loin , & travaillerent de concert à lui rendre suspect , & même odieux, le zele de Dion & de Platon , en les lui représentant *c* comme

a Sola quippe hæc ,
(adulatio) nequicquam
vigilantibus satellitibus im-
perium deprædatur ; re-
gumque nobilissimam par-
tem , animam nimirum ,
aggreditur. *Synes. de reg.*

b Vix artibus honestis
pudor retinetur , nequum

inter certamina vitiorum
pudicitia , aut modestia ,
aut quidquam probi moris
servaretur. *Tacit. Annal.*
lib. 14. cap. 15.

c Tristes & superciliosos
alienæ vitæ censores , pu-
blicos pedagogos. *Senec.*
Epist. 123.

d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge ni à son rang. Enfin, Dion & Platon, sous différents prétextes, & en différents temps, furent éloignés de la Cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres & d'excès.

On voit par-là combien il est difficile à un Prince d'éviter les pièges qui lui sont tendus par la conspiration d'un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devroit lui être connu. & à s'accorder sur divers points, malgré leurs intérêts différents, leurs jalousies, leurs haines secrètes, pour se rendre seuls les maîtres des affaires, pour borner à eux seuls la confiance du Prince, & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem senem, & agentes ante omnia ne quid sciat.*

*Lamprid.
in vita Alex.*

TROISIEME RÉFLEXION.

Grandes qualités de Dion mêlées de quelques légers défauts.

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame,

noblesse de sentiments , générosité à répandre ses biens , valeur héroïque dans les combats accompagné d'un sang froid & d'une prudence peu commune , un esprit vaste & capable des plus grandes vues , une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés , un amour de la patrie & du bien public porté presque jusqu'à l'excès , voilà une partie des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples , & il l'étudia , non par curiosité , ou par vanité , mais pour s'instruire de ses devoirs , & pour en faire la regle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie , ^a cette étude ne le détourna jamais de son devoir , & il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse & la Sicile , il menoit dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude ; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes , assistant à leurs disputes , y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie & par la solidité de son jugement , parcourant les villes de la docte Grece ,

^a Retinuitque , quod est difficillimum , ex sapientia modum. *Tacit. in vit. Agric. n. 4.*

pour y cueillir , s'il est permis de parler ainsi , la fleur des beaux esprits , & pour y consulter les plus habiles politiques ; laissant par-tout des marques de sa libéralité & de sa magnificence , également aimé & respecté de tous ceux qui le connoissoient , & recevant dans tous les lieux où il passoit , des honneurs extraordinaires , qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui imploroit sa protection , & pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissoit depuis long-temps.

Jamais peut-être entreprise ne fut plus hardie , & n'eut en même temps un succès plus heureux. Il partit avec huit cents hommes seulement , & deux vaisseaux de charge , pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. « Qui auroit jamais cru , dit *Diod. Sic. Hist. lib. 16.* » un Historien , qu'un homme avec deux » vaisseaux de charge fût venu à bout de » détrôner un Prince qui avoit quatre » cents navires de guerre , cent mille » hommes de pied , dix mille chevaux , » une aussi grande provision d'armes & » de bled , & autant de richesses qu'il en » falloit pour entretenir & pour soudoyer » des troupes si nombreuses : qui outre cela » étoit maître d'une des plus grandes villes » de Grece ; qui avoit des ports , des arsenaux , des citadelles imprenables , & qui

»étoit soutenu & fortifié par un grand
»nombre d'alliés très-puissants? La cause
»des grands succès de Dion, fut la magna-
»nimité & son courage, & l'affection de
»ceux à qui il devoit procurer la liberté.»

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, & s'il étoit permis de parler ainsi, de plus au dessus de l'humain, est cette grandeur d'ame & cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avoit tout quitté pour venir à leur secours; il avoit réduit la tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité; ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement; il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur ame comme de la sienne, il arrête leur impétuosité, & sans désarmer leurs mains, il met un frein à leur juste colere, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effrayer & non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ses concitoyens & comme ses freres.

Il disoit dans une autre occasion, " que
»les Capitaines passoient ordinairement

» leur vie à s'exercer aux armes & à appren-
 » dre le métier de la guerre ; que pour lui,
 » il avoit passé un fort long temps à Athe-
 » nes dans l'Académie pour y apprendre
 » à domter la colere, l'envie & le res-
 » sentiment ; que la marque de la victoire
 » que l'on a remportée sur ses passions, ce
 » n'est pas d'être doux & affable à ses amis
 » & aux gens de bien, mais de se montrer
 » humain à ceux qui nous ont fait injustice,
 » & d'être toujours prêt à leur pardonner
 » Il est vrai, disoit-il, que selon les loix
 » humaines, il est plus pardonnable &
 » plus permis de se venger quand on a été
 » maltraité, que de commettre le pre-
 » mier une injustice contre les autres.
 » Mais, si on consulte la nature, on
 » trouvera que l'une & l'autre de ces fau-
 » tes viennent de la même source, & qu'il
 » y a autant de foiblesse à se venger d'une
 » injure, qu'à la faire le premier. »

Toutes les injustices & les ingratitudes
 de sa patrie ne furent pas capables de ra-
 lentir son zele. Après beaucoup d'aven-
 tures, il la rétablit dans sa liberté, & en
 chassa les Tyrans. Il n'eut pas la conso-
 lation de jouir du fruit de ses travaux.
 Un traître forma un complot contre lui,
 & l'égorgea dans sa propre maison. Sa
 mort replongea Syracuse dans de nou-
 veaux malheurs. On ne pouvoit, ce me
 semble, reprocher à Dion qu'un défaut ;
 c'est qu'il avoit quelque chose de dur &
 d'austere dans l'humeur, qui le rendoit

moins accessible & moins sociable, & qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, & jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avoit souvent averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger, en le liant particulièrement avec un philosophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'esprit, & qui étoit fort propre à lui inspirer des manières douces & insinuanes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi : *a* « Faites réflexion, » je vous prie, qu'on trouve que vous » manquez de douceur & d'affabilité, & » mettez-vous bien dans l'esprit que le » moyen le plus sûr de faire réussir les » affaires, c'est de se rendre agréable à » ceux avec qui l'on a à traiter. La *b* fierté

a Ἐνθυμὸς δὲ καὶ ὅτι δο-
κίς τις ἐνδεύσας τῇ
προσηκόντος ἡραπειτικὸς
ἵναι· μὴ δὲ λαϊθανέτω σὲ
ὅτι διὰ τῇ ἀρίσκειν τοῖς
ἀνθρώποις, καὶ τὸ πρᾶξις
εἶναι.

b Ἡ δ' ἀνιδάδεια,
ἐργαία ἕξις. Cette pen-
sée de Platon est parfaite-
ment belle, mais ne se fait
pas sentir tout d'un coup.
M. Dacier l'a traduite ainsi.
La fierté est toujours com-
pagnie de la solitude, ce
qui n'offre aucune idée, ou
plutôt en présente une abso-
lument contraire à la vérité.
Car il n'est point vrai que
la fierté se trouve toujours
dans la solitude. Un homme

seul, & réduit à lui-même,
en est peu susceptible, & n'a
point d'occasion de la faire
paraître. Ce vice demande
des témoins & des specta-
teurs. Aussi n'est-ce pas là la
pensée de Platon. Il veut
dire que la fierté écarte tout
le monde; qu'elle éloigne
de nous ceux qui nous de-
vroient être le plus unis;
qu'au lieu que l'affabilité
attire du monde de tous cô-
tés auprès des Grands, &
les fait comme habiter au
milieu d'une foule de per-
sonnes même inconnues &
étrangères, qui les appro-
chent volontiers, & qui s'em-
pressent de s'attacher à eux;
au contraire, la fierté fait
autour d'eux un désert, met
tout en fuite, & les réduit
à demeurer seuls comme dans
une solitude, & par-là les

«écarte le monde, & réduit un homme à la solitude.» Malgré *a* les reproches qu'on lui faisoit de la gravité trop austère, & de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraites de l'insinuation & de la persuasion, soit que dans le dessein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracusains gâtés & corrompus par les discours flatteurs & complaisants des Orateurs; il crut devoir employer des manieres plus fermes & plus mâles.

Dion se trompoit dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'Etat, quiconque est chargé du soin de gouverner & de conduire les autres, doit avant tout étudier *b* l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle & le devoir avec

prive du secours des hommes dont ils ont besoin pour le succès de leurs affaires.

H' δ' αὐθάδεια, ἰσημύκα ξυνόρειο. La fierté réduit un homme à la solitude.

α Αὐθὰ φέρει τὴ φαίρεται πρὸς τὸ πειθάνον δυσκρίτων κτενημένος, ἀν-

τιοπάντε τὸς Συρακοσίους ἀγαν ἀναιμένους καὶ διατρωπομένους προδουμένους. *Plut. in vit. Dion.*

b C'est ce qu'un ancien poëte appelloit, flexanima atque hominum regina rerum oratio. *Cic. lib. 1. de Divinat. n. 80.*

une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur qui souvent dégénere en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle; mais il est toujours louable, & souvent nécessaire de l'amollir & de la rendre plus maniable; ce qui se fait surtout par des manieres douces & insinuan-tes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

2. TIMOLÉON.

Timoléon, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuse ce que Dion y avoit commencé si heureusement; & il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur & de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son temps. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappella tous les citoyens que la tyrannie avoit dispersé en différentes contrées; il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte; il leur partagea

les terres ; il leur donna des loix , & il établit une police avec les commissaires de Corinthe ; il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient si long-temps infestée , rétablit par-tout la sûreté & la paix , & fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions , qui lui avoient donné un crédit sans bornes , il se déposa lui-même de son autorité , & passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier , goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix , ni établissement de loi , ni partages de terres , ni règlement de police qui fussent bien faits , si Timoléon ne s'en étoit mêlé , & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible qu'il supporta avec une patience étonnante ; je veux dire, par la perte de la vue. Cet accident , loin de rien diminuer de la considération & du respect qu'on avoit pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contenterent pas de lui rendre de fréquentes visites, ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux , afin qu'ils vissent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils

avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur secours, & lui, sur un char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théâtre, & monté sur ce char; il étoit introduit dans l'assemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit son avis, qui étoit toujours religieusement suivi, ses domestiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoyens le reconduisoient jusques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battements de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit de combler le défunt, & qui n'étoient accordées ni à la coutume ni à la bienséance, mais partoient d'une affection sincère, & de la plus vive reconnoissance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébreroit en son honneur des Jeux de musique & des Jeux gymniques, & qu'on feroit des courses de chevaux.

Nous n'avons encore rien vu de plus accompli que ce que l'histoire nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, & de l'heureux succès de toutes ses entrepri-

ses. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif & désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services : c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination & de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, &, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, & même pour les plus justes louanges. *a* Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, & la gloire qu'il avoit eue de chasser les tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoit obligé de témoigner une grande reconnoissance envers les dieux, de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministère ; car il étoit bien persuadé que tous les événements humains sont conduits & réglés par les ordres secrets de la Providence divine.

Je ne puis finir cet Article, qui regarde le gouvernement de la Sicile, sans prier le Lecteur de comparer l'heureuse & paisible vieillesse de Timoléon, estimé, honoré, aimé généralement de tous les peu-

a Cùm suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm se in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quod cum Siciliam recreare cons- tituissent, tum se potissimum ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. *Cornel. Nep. in. Timol. cap. 4.*

ples , avec la vie misérable que traînoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de frayeurs , qui ne lui laissoient aucun repos , & devenu l'horreur & l'exécration du public. Pendant tout le temps de son regne , qui fut de trente-huit ans , il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguoit son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis , ni de ses proches , il se faisoit garder par des étrangers & des esclaves, & sortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espece de prison. Pour ne point confier sa tête & sa vie à la main d'un Barbier, il chargea ses filles, encore très-jeunes, de ce vil ministere ; & quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux & le rasoir , & leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix ; & enfin il se rendit lui-même ce service , n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ses femmes , sans avoir fait fouiller par-tout auparavant avec grand soin. Le lit étoit environné d'un fossé très-large & très-profond, avec un petit pont-levis qui en ouvroit le passage. Après avoir bien fermé & bien verrouillé les portes de sa chambre, il levoit ce pont-levis , afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frere , ni son fils même , n'entroient dans sa chambre, sans

*Lib. 2. de
Off. n. 25.*

*Plut. in
vit. Dio.*

avoir changé d'habits, & sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans une défiance & une frayeur continuelles?

a Un Roi véritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bien-séance & pour l'éclat extérieur de la majesté, *b* parce qu'il vit au milieu de sa famille, qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfants, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le Tyran & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres Philosophes qui vivoient du même temps! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condamné par son propre choix à une espèce de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemi quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une frayeur conti-

*Lib. 5.
Tuscul.
Quæst. n.
63. 66.*

a Princeps, suis beneficiis tutus nihil præsidio, eget: arma ornamenti causa habet. *Senec. lib. 1. de Clement. c. 13.*

b Quod tutius imperium

est, quam illud quod amore & caritate munitur? Quis securior quam rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi? *Synes. de regno.*

nuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entr'eux la plus douce & la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exempts de tout soin & de toute inquiétude, & ne connoissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la vérité & de l'amour de la vertu, en quoi ces Philosophes faisoient consister tout le bonheur de l'homme.

*Plut. in
vit. Dion.*

C'est dans leur école & dans leurs conversations que Dion avoit puisé ces principes & ces sentiments qu'il s'efforçoit d'inspirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ses sujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne sa famille. « Pensez, lui disoit-il, que les liens » qui maintiennent & affermissent la domination monarchique, & que votre » pere se vançoit d'avoir rendu aussi difficiles à rompre que le diamant, ne sont » ni la crainte, ni la force, comme il l'a » cru, ni le grand nombre de galeres, ni » ces milliers de barbares qui composent » votre garde, mais l'affection, l'amour » & la reconnoissance que font naître » dans le cœur des peuples la vertu & la » justice des Princes; & que des liens, » formés par de tels sentiments, quoique » plus doux & moins ferrés que ces autres » si roides & si durs, sont pourtant plus » forts pour la durée & pour le maintien » des Etats; que d'ailleurs un Prince n'est

„ ni honoré, ni estimé, parce qu'il est
 „ habillé magnifiquement, qu'il a de
 „ grands équipages & des meubles somp-
 „ tueux, qu'il entretient sa maison dans le
 „ luxe, dans la délicatesse, dans les délices
 „ & dans tous les plaisirs les plus recher-
 „ chés, pendant que du côté de l'esprit &
 „ de la raison il n'a aucun avantage sur le
 „ moindre de ses sujets, & qu'unique-
 „ ment occupé à parer & à enrichir ses
 „ appartemens, il dédaigne de tenir le
 „ palais de son ame décemment & roya-
 „ lement orné. „

ARTICLE SECOND.

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Quelque prévenu que paroisse Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'histoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de son ouvrage, n'ait de très-justes fondemens, & l'on doit reconnoître avec lui qu'il n'y a jamais eu de République ni plus puissante, ni gouvernée avec plus de justice, ni plus riche en grands exemples; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe soient entrés si tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en si grand honneur & pendant un si long temps. *Cieterum, dit Tite-Live, aut me amor nego-*

Tit. Liv.
in Præf.

tii suscepti fallit, aut nulla unquam Respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec in quam tam seræ avaritia luxuriaque immi-

graverint : nec ubi tantus ac tamdiu paupertati ac parcimoniae honos fuerit.

La Providence, après avoir montré dans Nabuchodonosor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverse les plus grands Empires, & en forme de nouveaux, a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tint rien de cette impétuosité précipitée des premiers, & de ce tumulte où le hazard paroît plus dominer que la sagesse; qui s'étendît par mesure & par degrés; qui fût conquérant par méthode; qui s'affermît par la sagesse des conseils & par la patience, dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modèle de tous les autres gouvernements. Dans cette vue elle a jeté de loin les fondements capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé, par une longue suite, de grands hommes, & par un enchaînement d'événements singuliers, que les Païens n'ont pu s'empêcher d'admirer, & auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidoit. Tite-Live, dès le commencement de son histoire, dit *a* que l'origine & la fondation du plus grand Empire qui fût sur la terre, ne pouvoit être que l'ouvrage des destins, & l'effet d'une protection parti-

a Debeatur, ut opibus deorum opes imperii, fatis tantæ originis principium. *Liv. lib. I. n. 4.*

culiere des dieux. *a* Il fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. Il *b* rapporte avec soin les prodiges qui, dès la fondation de cette ville, en attestoient la future grandeur, & fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernerent d'abord, comme un secret instinct & un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle étoit destinée. Enfin, Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite & sur les actions des Romains, on reconnoîtra clairement qu'ils ne seroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit eu quelque chose de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne d'attention, *c* il attribue cette rapidité incroyable de

*Plut. in
vit. Rom.*

a Abi: nuncia Romanis, Coelestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum fit. Sciantque, & ita posteris tradant, nullas opes humanas armis Romanis resistere posse. *Ibid. n. 16.*

b Inter principia coudendi hujus operis (Capitolii) movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Ibid. n. 55.*

c Η' ἔννοια τῶν πραγμάτων καὶ τὸ ῥόδιον τῆς εἰς τοσαύτην δύναμιν καὶ αὐξήσιν ὁρμῆς, οὗ χειρὶν ἀνθρώπων ἔδε ὁρμαῖς προχωρῶσαν ἡγεμονίαν, θείῃ δὲ πομπῇ καὶ πνεύματι τύχης ἰσχυρομένης ἐπιδέκνυται τοῖς θεοῖς λαγνιζομένοις. *Plut. de fort. Rom.*

conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, sembloit s'être hâtée d'accroître par de prompts succès, & de porter au loin la puissance Romaine.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en rapporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'histoire grecque; & je choisirai ceux qui font mieux connoître le caractère & l'esprit du peuple Romain, & qui présentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modeles. J'y joindrai aussi quelques reflexions pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa; le second, de l'expulsion des Rois, & de l'établissement de la liberté; le troisieme aura plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ 50 ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée, Roi de Macédoine, qui est le temps des plus grand événements de l'histoire Romaine. Enfin, le quatrieme & dernier morceau aura pour matiere le changement de la République Romaine en monarchie, prévu & marqué par l'Historien Polybe.

PREMIER MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Fondation de l'Empire Romain par Romulus
& Numa.*

On trouve réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondements de la puissance de Rome, les causes de son agrandissement & de sa durée, les regles de son gouvernement, le génie particulier de son peuple, & l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite & dans toutes ses différentes situations pendant plus de douze siècles. C'est dans ces deux regnes que le peuple Romain a puisé les caractères propres & singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de succès; & l'impression en a été si intime & si profonde, qu'elle a duré sans altération, non seulement du temps des Rois & de la République, mais sous les Empereurs, & jusqu'à la décadence de l'Empire.

I. CARACTERE DES ROMAINS.

La valeur.

Un des caractères dominants du peuple Romain, a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant; de se consacrer tout entier à la profession des armes, & de préférer à tout la gloire qui

revient des exploits guerriers. Romulus, son fondateur, semble lui avoir inspiré ce caractère. Ce Prince, endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse, & accoutumé à combattre contre les voleurs ; obligé ensuite de défendre les franchises de l'asyle qu'il avoit ouvert, n'ayant pour sujets de son nouveau Royaume, qu'un assemblage de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'espéroient de sûreté pour leurs personnes que par la force, & qui ne possédant rien, ne pouvoient trouver de subsistance qu'à la pointe de l'épée : ce Prince, dis-je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, & il passa son regne à faire successivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Veïens, & à tous les peuples voisins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, & par ses exploits personnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome, portant un trophée à la tête de ses troupes victorieuses, au milieu d'une foule de captifs, & parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en usage dans la suite, & qui étoient en même temps l'aiguillon le plus puissant de l'ambition des Généraux, & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aspirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage
des

des simples soldats par les récompenses & les différents honneurs militaires, & par l'amorce des terres conquises qu'il leur partageoit.

II. CARACTERE DES ROMAINS.

Mesures sages pour étendre l'Empire.

Un autre grand caractère des Romains consiste dans les sages mesures qu'ils ont toujours prises pour étendre & agrandir leur empire, & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince, persuadé qu'un Etat n'est puissant qu'à proportion de la multitude de sujets qui le composent, employa deux moyens pour augmenter le nombre des siens.

Le premier fut l'usage modéré & prudent qu'il fit de ses victoires & de ses conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis, selon la coutume des autres conquérants, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduisant en servitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impose, de haïr le nouveau gouvernement, il les regarda tous comme ses sujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les privilèges des anciens citoyens, adopta leurs fêtes & leurs sacrifices, leur offrit indifféremment l'entrée à tous les emplois civils & militaires; & en les intéressant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens si puissants & si volontaires, qu'ils ne

furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains portant au fond du cœur un pressentiment secret de la grandeur à laquelle ils étoient destinés, furent en tout temps fideles à suivre cette maxime d'une politique si profonde & si salutaire. On sait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devenoit le protecteur, qui plaidoit leur cause dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs intérêts, & qui, oubliant sa qualité de vainqueur, ne se souvenoit que de celle de patron & de pere, pour les traiter tous comme ses clients & ses enfants.

Le second moyen que Romulus employa, fut de ne pas dédaigner des bergers, des esclaves, des gens sans biens & sans naissance, pour augmenter le nombre de ses sujets & de ses citoyens. Il savoit que les commencements des villes & des Etats, aussi-bien que de toutes les autres choses humaines, étoient foibles & obscurs; & que c'est ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitants étoient nés & sortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, & les poursuites

a Urbes quoque, ut cetera, ex infimo nasci, deinde, quas sua virtus ac dii juvent, magnas sibi opes magnumque nomen facere. Adjiciendæ multitudinis causa, vetere consilio

condentium urbes, qui obscuram atque humilem conciendo ad se multitudinem, natam è terra sibi prolem ementiebantur, asylum aperit. Liv, lib. 1. §. 9.

pour dettes , ou pour d'autres raisons , obligeoient de chercher une retraite. Ce premier bienfait , joint à la fête des Saturnales que Numa introduisit depuis , & où les maîtres admettoient leurs esclaves aux mêmes festins , & vivoient avec eux dans une parfaite égalité , inspira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs esclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoyen avoit le pouvoir , en donnant la liberté à ses esclaves , de les rendre citoyens Romains comme lui , de leur en accorder le rang & tous les droits , & de les unir à l'Etat d'une manière si étroite & si honorable , qu'on n'a point vu d'affranchi qui n'ait préféré cette nouvelle patrie à son pays natal & à sa famille.

C'est par ces deux moyens que Rome se renouvelloit sans cesse , & se fortifioit. C'est par-là qu'elle réparoit ses pertes , qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidents de la guerre ; qu'elle trouvoit dans son sein des recrues toujours prêtes à remplir les légions , & des sujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre ; & que se sentant surchargée par une multiplication trop féconde , elle étoit en état d'envoyer au loin de nombreux essaims , & d'établir sur ses frontieres de puissantes colonies , qui servoient de remparts contre les ennemis , & faisoient la sûreté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant sans cesse des étrangers, & les transformant en citoyens & en membres, elle leur communiquoit ses mœurs, ses maximes, son esprit, la noblesse de ses sentimens, son zele pour le bien public, & en les associant à sa puissance, à ses avantages, & à sa gloire, elle formoit un Etat toujours florissant, que le dehors & le dedans contribuoient également à fortifier & à agrandir.

*Plut. in
vit. Pericl.*

Les Romains éviterent en tout temps la faute capitale que fit Périclès, quoique d'ailleurs un des plus grands politiques qu'ait eu la Grece, en déclarant qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens. Par ce seul décret qui excluait plus du quart de ses citoyens, il affoiblit extrêmement sa République; il la mit hors d'état de faire des conquêtes, ou de les conserver; & forcé de se contenter d'avoir les villes conquises pour alliées ou pour tributaires, au lieu de les unir à soi comme membres du corps de l'Etat, & comme parties de sa République, selon les principes des Romains, il les vit bientôt secouer le nouveau joug, & se mettre en liberté.

C'est avec raison que *a* Denys d'Halicarnasse regarde la coutume introduite par Romulus d'incorporer dans l'Etat

a Κράτιστον ἀπάντων πολιτευμάτων ὑπάρχον, ὃ
ἐκ τῆς Σεβαστῆς Ῥωμαίων ἐλευθερίας ἔρχε, καὶ τῶν ἐπὶ
τὴν ὑγεμονίαν ἀναγόντων ἐκ ἐλαχίστης μοίρας παρίστα
Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2,

les villes & les nations vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, & qui a le plus contribué à l'établissement & à l'affermissement de la grandeur Romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruina la puissance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de se relever après la bataille de Leuctres, & qui, à la bataille de Chéronée, fit perdre pour toujours aux Thébains & aux Athéniens l'empire de la Grece : au lieu qu'on a vu la république Romaine survivre aux plus sanglantes défaites, & mettre sur pied de nouvelles armées encore plus nombreuses que celle qu'elle venoit de perdre.

L'Empereur Claude, dans un excellent discours qu'il fit au Sénat pour justifier le privilege de citoyen Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement que *a* ce qui avoit perdu les Républiques de Lacédémone & d'Athenes, étoit l'extrême différence qu'elles avoient mise entre les citoyens & les peuples conquis, traitant toujours ces derniers comme étrangers, & les tenant séparés de tout, & ne les intéressant ainsi jamais au bien public ; au lieu que le fondateur de Rome, par une politique infiniment mieux enten-

a Quid aliud exitio Lacædæmoniis & Atheniensibus fuit, quamquam armis pollerent, nisi quod victos pro alienigenis arsebant ? At conditor nos-

ter Romulus tantum sapientia valuit, ut plerisque populos eodem die hostes, dein cives habuerit. *Tacit. Annal. lib. 11. cap. 24.*

due , avoit incorporé dans le nombre des citoyens les peuples qu'il avoit vaincus ; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis , il les avoit reçus comme membres de l'Etat , admis à tous les privilèges des sujets naturels , & engagés par leur propre intérêt à défendre la même ville qu'ils avoient attaquée.

Ce fut principalement par ce moyen , comme on l'a déjà remarqué , que le plus étendu de tous les Empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées , beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays ; & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat , sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. Les *a* Gaules étoient pleines de familles consulaires. Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains , ou par des hommes du pays. Saint Augustin remarque en quelque endroit , qu'on distinguoit peu à Carthage si elle étoit libre ou vaincue , tout étant commun entre ses citoyens & ceux de Rome , le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

a Cetera in communi sita sunt : disoit Céréalès, Général de l'armée Romaine, à ceux de Treves & de Langres. Ipsi plerumque legionibus nostris præsidentis ; ipsi has aliasque

provincias regitis. Nihil separatum clausumve... Proinde pacem & urbem , quam victi victorisque eodem jure obtinemus , amate , colite. Tac. Hist. lib. 4. cap. 74.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus , observé exactement à Rome dans tous les temps , est bien digne d'attention , & peut être d'un grand usage. Les voies dures & hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse , qui éclate à la première occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur , attache au nouveau gouvernement , efface les nouvelles impressions ; & comme les peuples conquis servent ordinairement de frontière , leur fidélité devient une barrière plus ferme & plus sûre que tous les remparts.

III. CARACTERE DES ROMAINS.

Sagesse des délibérations dans le Sénat.

Le troisième caractère est la sagesse du Sénat , qui commença , sous Romulus , à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat étoit le Conseil public de la Nation , toujours subsistant ; composé , non de membres arbitraires , mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les Sénateurs intéressés par leurs fortunes &

a Majores nostri , cum regum potestatem non tulissent , ita magistratus annuos creaverunt , ut Consilium Senatûs reipublicæ præponerent sempiternum , deligerentur autem in id consilium ab universo populo , aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ ac virtuti pateret Senatûs reipublicæ custo-

dem , præsidem , propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus , & quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt : Senatûs autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari , plebis libertatem & commodatueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sext. n. 137.*

par leurs dignités au succès du gouvernement, capables, par la maturité de l'âge, & par une longue expérience, de gouverner sagement, tenoient le milieu & la balance entre l'autorité souveraine du Prince & la foiblesse du peuple, & fournissoient une foule de Magistrats, formés au bien & préparés aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumières & de sentiments supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres*, *Patres*, afin que d'un côté ce nom les fit souvenir qu'ils étoient en place, & tenoient un rang distingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance, un désintéressement, un zèle de peres, & que d'un autre côté le peuple fût averti du respect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner; & de la confiance avec laquelle il devoit faire usage de leur conseil, de leur crédit & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les siècles suivants le plus ferme appui, la principale force, la plus grande ressource de l'Etat, même sous les Empereurs. On fait la célèbre parole de Cinéas, que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de retour, ^a il dit à son Maître que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois, tant il y avoit

^a Quem qui ex regibus ram speciem Romani se-
constare dixit, unus ve- natus cepit. Liv. l. 9. n. 17.

reconnu de grandeur & de majesté. Ce n'est point dans les édifices, (dit l'Empereur Othon, à l'occasion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat) ni dans la magnificence extérieure, que consiste la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'est que matériel, est peu de chose ; il peut se détruire & se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'Etat & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république Romaine.

IV. C A R A C T E R E.

Union étroite de toutes les parties de l'Etat.

Le Peuple Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux & fortuit de plusieurs peuples, opposés de caracteres & d'intérêts, différents d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité si nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoyens en tribus & en légions ; *Plut. in vit. Num.* & ensuite Numa, allant encore plus

a Quid ? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & testis, & congestu lapidum stare creditis ? Muta ista & inanima intercidere ac reparari pro-

miscua sunt : æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestra salus, incolumitate senatûs firmatur. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 84.*

loin au devant du mal , rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier , & les réunit dans une même confrairie , en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres , pour leur faire oublier, par ces nouveaux liens de religion & de plaisir, la diversité de leur ancienne origine.

*Dionys.
Halicarn.
Anti. Ro-
man. lib.
2.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant , fut le droit de patronage établi par Romulus; parce qu'en unissant par des liens très-étroits & très-sacrés les Patri-ciens avec les Plébéïens, les riches avec les pauvres , il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou protecteurs , & les autres Clients. Les Patrons étoient engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs Clients , comme un pere soutient ses enfants; à les aider de leur conseil , de leur crédit , de leurs soins ; à conduire & poursuivre leurs procès, s'ils en avoient ; en un mot , à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les Clients de leur côté rendoient toutes sortes d'honneurs à leurs Patrons , les respectoient comme de seconds peres , contribuoient de leurs biens à marier leurs filles , si elles étoient pauvres ; à racheter leurs enfants , s'ils avoient été pris par l'ennemi ; à les faire subsister eux-mêmes, s'ils tomboient dans quelque disgrâce. On a déjà remarqué que dans les temps postérieurs , ce n'é-

toit pas seulement des particuliers, mais des villes & des provinces entières, que l'on mettoit sous la protection des Grands de Rome.

Cette union des citoyens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement, & cimentée avec soin par Romulus, s'affermir de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cents ans, quoique la République fût continuellement agitée par des divisions intestines qui exercèrent si long-temps le Peuple & le Sénat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes & à répandre le sang *a*; mais les disputes, quelque échauffées & violentes qu'elles fussent, se pacifioient toujours à l'amiable, sur les remontrances qui se faisoient de part & d'autre, chacun cédant mutuellement de son côté, & relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

V. C A R A C T E R E.

Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

Un des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour Roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la

a Πείθειν καὶ διδάσκοντες ἀλλήλους, καὶ τὰ μὴ εἰκόντες, τὰ δὲ παρ' ἐκόντων λαμβάνοντες, πολιτικὰς ἐποιῶντο τὰς τῶν ἐγκλημάτων διαλύσεις. Dionysf. Hal. lib. 2.

pauvreté, dont le goût & l'estime ont duré si long-temps parmi les Romains. La maniere dont il étoit monté sur le trône, lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ses citoyens.

Plut. in vit. Num. Numa étoit né & faisoit sa résidence ordinaire à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu, il avoit encore cultivé son esprit par l'étude de toutes les sciences dont son siècle étoit capable, & sur-tout de la philosophie. Il en mit les regles en pratique dans toute sa conduite. La campagne & la solitude faisoient ses délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre, & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissoit d'un si doux repos, lorsque les Ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisoient Rome, s'étoient enfin réunis à le choisir pour leur Roi. Cette nouvelle le troubla, mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il est dangereux à un homme qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit, de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. " J'ai été nourri & élevé, leur dit-il, " dans la discipline dure & austere " des Sabins, & hors le temps que je " donne à étudier & à connoître la divinité, je ne m'occupe qu'à cultiver " la terre, & à nourrir des troupeaux. Si

» l'on croit voir en moi quelque chose
 « d'estimable, ce sont toutes qualités
 » qui doivent m'éloigner du trône : l'a-
 » mour du repos, une vie retirée &
 » appliquée à l'étude, une extrême aver-
 » sion de la guerre, & une grande passion
 » pour la paix. Me feroit-il bien, en-
 » trant dans une ville qui ne retentit que
 » du bruit des armes, & qui ne respire
 » que les combats, de vouloir enseigner
 » & inspirer le respect des dieux, l'amour de
 » la justice, la haine des violences & de
 » la guerre, à un peuple qui semble desi-
 » rer beaucoup plus un Capitaine qu'un
 » Roi ? »

Le refus de Numa ne servit qu'à re-
 doubler les instances des Romains. Il le
 prièrent & le conjurerent de ne pas les
 rejeter dans une nouvelle sédition, qui
 aboutiroit à une guerre civile, puisqu'il
 n'y avoit que lui seul qui fût au gré des
 deux partis.

Quand ces Ambassadeurs se furent re-
 tirés, son pere & Martius son parent
 n'oublierent rien pour le porter à accep-
 ter le sceptre. « Si vous n'êtes sensible,
 » lui disoient-il, ni au plaisir d'amasser
 » de grands biens, parce que vous vous
 » contentez de peu; ni à l'ambition de
 » commander, parce que vous jouissez
 » d'une gloire plus grande & plus réel-
 » le, qui est celle de la vertu, considérez
 » que bien régner, c'est rendre à Dieu
 » l'hommage & le culte qui lui est le plus

» agréable. C'est Dieu qui vous appelle ,
» ne voulant pas laisser inutile & oisif le
» grand fond de justice qu'il a mis en
» vous. Ne vous dérobez donc point à
» la royauté, puisque c'est à un homme sage
» le plus vaste champ du monde pour faire
» de belles & de grandes actions. C'est-là
» qu'on peut servir magnifiquement les
» dieux , & adoucir insensiblement l'es-
» prit des hommes, & les plier sous le
» joug de la religion ; car les sujets se
» conforment toujours aux mœurs de
» leurs Princes. Les Romains ont aimé
» Tatius, quoiqu'il fût étranger, & ils
» ont consacré par des honneurs divins la
» mémoire de Romulus, qu'ils adorent.
» Que fait-on si ce peuple victorieux n'est
» pas las de guerres ; & si, plein de
» triomphes & de dépouilles, il ne desire
» pas un Chef plein de douceur & de
» justice, qui le gouverne en paix sous
» de bonnes loix & sous une bonne po-
» lice ? Mais quand il continueroit d'ai-
» mer la guerre avec la même fureur ,
» ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs
» cette fougue, en prenant en main ses
» rênes, & unir par des nœuds d'ami-
» tié & de bienveillance votre patrie &
» toute la nation des Sabins avec une
» ville si puissante & si florissante ? »

Numa ne put résister à de si fortes & de si sages remontrances, & il se mit en marche. Le Sénat & le peuple, pressés d'un merveilleux desir de le voir, sorti-

rent de Rome , & allerent au devant de lui. L'idée qu'ils avoient conçue depuis long-temps de sa probité, s'étoit beaucoup accrue, par ce que les Ambassadeurs leur avoient rapporté de sa modération. Ils comprenoient qu'il falloit qu'il y eût un grands fonds de sagesse dans un homme capable de refuser la royauté, & qui regardoit avec indifférence , & même avec mépris, ce que le reste des hommes confidere comme le comble de la grandeur & de la félicité humaine.

*Dionys.
Halic. lib. 2o*

Numa conserva sur le trône les vertus qu'il y avoit portées. Autant que les bienséances de son rang le pouvoient permettre, il vécut avec la simplicité & la modestie qu'il avoit choisies dès le temps de sa vie privée. On voit en lui un modele parfait de la royauté. Il tempere la majesté du Prince par la modération du Philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment royales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, & dont sa vertu n'avoit pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans garde. Dès le premier jour de son regne, il casse la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de sa personne ^a, en déclarant qu'il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient à

^a Οὐτε γὰρ ἀπιστεῖν πιστεύουσιν, ὅτε βασιλεύει
ἀπιστιῶτων ἡγεῖα. *Plut.*

lui, ni commander à des hommes qui se défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoyens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les soins de l'agriculture, qui en a besoin. Il arrête & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre, par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une manière plus intéressante & plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs & des surveillants, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, élève aux emplois ceux qu'il reconnoît laborieux, appliqués, industrieux; réprimande les négligents & les paresseux. Et par ces différents moyens, soutenus de son exemple, & appuyés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que *a* dans les siècles suivants les

a Pluribus monumentis Scriptorum admoneor, apud antiquos nostros fuisse gloriæ curam rusticationis: ex qua Quintius Cincinnatus obsessi Consulis, & exercitus liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venerit; ac rursus, fascibus depositis, quos festinantiùs victor reddiderat quàm sumpserat imperator, ad eosdem juveneos & quatuor jugerum avitum herediolum redierit. Itemque Caius Fabricius & Curius Den-

tatus, alter Pyrrhobus finis Italiæ pulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi agri septem jugera non minus industriè coluerit, quàm fortiter armis quæsierat. Et ne singulos intempestivè nunc persequar, cum tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse, vel defendendi, vel colendi patrios quæsitosque fines. *Columella de re rust. lib. I.*

Généraux d'armée & les premiers Magistrats, bien loin de regarder comme au dessous d'eux les occupations rustiques, faisoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses & triomphantes qui avoient domté l'ennemi; & le peuple Romain ne rougissoit pas de donner le commandement de ses armées & de confier le salut de l'Etat à ces illustres laboureurs, qu'il alloit prendre à la charrue, & leur faisoit quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'empire.

a Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, bêchoit lui-même la terre, selon l'usage des Anciens; plantoit & greffoit ses arbres, & s'occupoit de travaux rustiques. Personne n'ignore combien Caton l'ancien, surnommé le Censeur, s'étoit appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laissé des préceptes, Cicéron, *b* dans son beau plaidoyer pour

a In hoc angulo ille Carthaginis horror Scipio, abluabat corpus laboribus rusticis fessum: exercebat enim opere se, terramque (ut mos fuit prisca) ipse subigebat. *Senec. Ep. 86.*

b Næ tu, Eruci, accusator esses ridiculus, si illis temporibus natus esses, cum ab aratro arcessebantur qui consules fierent. Etenim, qui præesse agro colendo flagitium putes, profectò illum Attium, quem suâ manu spargentem semen, qui missi erant, convenerunt, hominem tur-

pissimumat que inhonestissimum judicares. At hercule majores nostri longè aliter & de illo & de ceteris talibus viris existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque republica maximam & florentissimam nobis reliquerunt. Suos enim agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant: quibus rebus & agris, & urbibus, & nationibus rempublicam, atque hoc imperium, & populi R. nomen auxerunt *Orat. pro S. Rosc. Amer. n. 50.*

Roscius d'Amérie, entre dans une juste indignation contre l'accusateur de sa patrie, qui ayant dégénéré de l'ancien goût, décrioit le séjour de Roscius à la campagne, & vouloit qu'on le prît comme une preuve de la haine de son pere contre lui, & qui, par le même principe, auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Attilius, que les Députés du peuple Romain trouverent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. « Nos ancêtres, dit-il, pensoient bien autrement, & c'est par une telle conduite que de foible & de médiocre qu'étoit notre République, ils l'ont rendue si puissante & si florissante. Ils cultivoient leurs propres terres avec soin, & ne desiroient point celle d'autrui par le sentiment d'une basse & insatiable avarice; & par-là ils ont enrichi la République & grossi l'Empire Romain de tant de terres, de villes & de nations. »

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes & à l'agrandissement de l'Empire Romain, il a servi aussi à y conserver pendant tant de siècles cette noblesse de sentiments, cette générosité, ce désintéressement qui ont encore plus illustré le nom Romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, à cette vie innocente de la cam-

« Res rustica, sine dubitatione, proxima & quasi consanguinea sapientiæ est. Colum. de rerust. lib. 1.

pagne a une liaison bien étroite avec la sagesse, dont elle est comme la sœur, & l'on peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût & les mêmes sentiments, non seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la magnifique description qu'il nous a laissée de son regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la justice & l'humeur pacifique de ce bon Roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyre eut soufflé du côté de Rome, on apperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfants, & de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, & réjouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres, sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien.

a Vita rustica parcimonie, diligentiae, justitiae magistra est. *Orat. pro Rosc. Amer. n. 75.*

En effet, pendant le regne de Numa, on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte, & l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la divinité qui le protégoit si visiblement, eût désarmé le crime, soit que le ciel, par une faveur singulière, prît plaisir à préserver cet heureux regne de tout attentat qui pût en fouiller la gloire, ou en troubler la joie, il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que *a* Platon osa prononcer long-temps depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit : *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particulière des dieux, la souveraine puissance & la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui, voyant éclater la vertu dans un modele aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur Prince,

*Lib. 5. de
Rep.*

a Atque ille quidem princeps ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas respublicas putavit, si, aut docti & sapientes homines eas regere cœpissent; aut qui re-

dium in doctrina ac sapientia collocassent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis & sapientiæ saluti censuit civitatibus esse posse. *Cic. Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 1.*

se portent naturellement à l'imiter, & à mener comme lui une vie irrépréhensible & heureuse, ce qui est le fruit le plus doux d'un sage gouvernement, comme d'un autre côté la plus solide gloire d'un Prince est de pouvoir inspirer à ses sujets une si noble inclination, & de les conduire à une vie si parfaite, ce que personne n'a su si bien faire que Numa.

J'ai cru devoir exposer avec quelque étendue les raisons de Numa pour refuser la couronne, les motifs qui le déterminèrent à l'accepter, les excellentes règles qu'il suivit dans son gouvernement, & la belle description que fait Plutarque des merveilleux effets que produisit son regne, fondé sur la justice & sur l'amour de la paix. Ce caractère est grand, & presque unique dans l'histoire, & il me semble que le devoir d'un maître est de bien faire sentir à ses disciples des endroits si pleins de beaux sentiments, & si propres à former en même temps l'esprit & le cœur.

VI. CARACTÈRE.

Sagesse des Loix.

Numa comprit, dès le commencement de son regne, que la justice, qui est la base des empires & de toute société, étoit encore plus nécessaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à subsister par la violence, & à vivre sans discipline & sans police. Pour adoucir la férocité de ces esprits, &

pour réduire à l'uniformité tant de caractères différents, il établit des loix sages, & les rendit aimables par sa modération & sa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invincible pour l'équité envers les étrangers, aussi bien qu'à l'égard des citoyens. Par cette conduite il inspira à ses sujets un si grand respect pour la justice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour observer des loix si utiles & si saintes, & pour en perpétuer l'esprit, fut si grand, que l'on vit toujours à Rome, jusques sous les derniers Empereurs, une tradition suivie de jurisprudence, une espece d'école de sages Législateurs & de célèbres Jurisconsultes, qui, formant leurs décisions sur les plus pures lumières de la raison & sur les plus sûres maximes de l'équité naturelle, composèrent ce corps de droit & de jurisprudence, qui est devenu l'admiration de tout l'univers, & que toutes les nations policées ont adopté, ou du moins imité, en y puisant les loix les plus salutaires.

VII. CARACTERE.

La Religion.

Le septieme caractère est un grand respect pour la religion, une exacte fidélité à tout commencer par elle, & à y rapporter tout. Romulus avoit déjà montré beaucoup d'attachement pour la re-

ligion , comme Plutarque l'observe ; mais Numa le porta beaucoup plus loin , & s'appliqua à lui donner plus de lustre & plus de majesté. Il en prescrivit les regles particulieres , il en marqua en détail les exercices & les rits , & les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvoient avoir de plus auguste , & les fêtes de plus agréable & de plus attirant. Par ces spectacles nouveaux de religion , & par ce commerce fréquent avec les choses saintes , qui sembloient rendre la divinité présente par-tout , il rendit les esprits plus dociles , plus traitables , plus humains ; & tourna insensiblement le penchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre , vers l'amour de la justice , & vers le desir de la paix , qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions , remplit le peuple d'une vénération pour la divinité si profonde & si durable , que dès-lors , & dans tous les siècles suivans , on ne créoit point de Magistrats , on ne déclaroit point la guerre , on ne donnoit point de bataille , on n'entreprenoit rien en public , & l'on ne faisoit rien en particulier , ni mariages , ni funérailles , ni voyages , sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi , & de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données & des promesses , & comme la vengeresse ine-

xorable de leurs violemens, rendit le peuple si fidele à ses engagements, que jamais dans aucune nation la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe & Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. *a* Le premier dit que quand ils avoient une fois prêté serment, ils gardoient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit; au lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le second remarque *a* que « les différens & conti-
»nuels exercices de religion, établis par
»Numa, qui faisoit intervenir la divi-
»nité à toutes les actions humaines,
»avoient rempli d'une si grande religion
»tous les esprits, qu'une parole donnée
»& un serment n'avoient pas moins de
»poids & d'autorité à Rome, que la
»crainte des loix & des châtimens. Et
»non seulement les Romains prirent le
»caractere & les mœurs pacifiques de
»Numa, se formant sur leur Roi comme

a Δι' αὐτῆς τῆς κατὰ
τὸν ὅσον πίστεως τηρεῖται
τὸ καθήκον. *Polyb. lib. 6.*

b Deorum assidua infidens cura, cum interesse rebus humanis coeleste Numen videretur, eâ pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac iurandum proximè legum ac poenarum metum civitatem regerent. Et cum

ipfi se homines ad regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui antè, castra, non urbem positam in medio, ad sollicitandam omnium pacem crediderant, in eam verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas. *Liv. lib. 1. n. 21.*

sur

» sur un modele parfait ; mais les na-
 » tions voisines , qui auparavant avoient
 » regardé Rome , moins comme une
 » ville que comme un camp destiné à
 » troubler la paix de tous les peuples ,
 » concurent une si profonde vénération
 » pour le Prince & pour ses sujets , qu'ils
 » auroient cru que ç'eût été commettre
 » un crime & une espece de sacrilege ,
 » que d'attaquer une ville toute occupée
 » du culte & du service des dieux. »

En commençant à parler de l'histoire Romaine , il m'a paru nécessaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple , dont les principaux caracteres , qui l'ont rendu si célèbre & l'ont si fort élevé au dessus de tous les autres peuples , se trouvent heureusement réunis dans Romulus & Numa ses deux fondateurs. On voit par-là de quelle conséquence sont , non seulement pour les particuliers , mais même pour des nations entieres , les premieres impressions qu'on leur donne ; & il est visible que ce furent ces grandes & solides vertus , établies dans Rome dès sa naissance , & toujours cultivées de plus en plus , & infiniment accrues dans la suite des siècles , qui la rendirent victorieuse & maîtresse de l'univers.

a Car , selon la judicieuse remarque de Denys d'Halicarnasse , c'est une loi

a Φύσις γὰρ δὴ νόμος ἀπασιν οὖν , ὃν ἔδεῖς ἀναλῦσαι χρόνος , ἀρχὴν αὖτὶ τῶν ἡττόνων τοὺς κρείττους. *Dionys. Halic. lib. 1. Antiq. Rom.*

immuable , & fondée dans la nature même , que ceux qui sont supérieurs en mérite , le deviennent aussi en pouvoir & en autorité , & que les peuples qui ont plus de vertu & de courage , l'emportent tôt ou tard sur ceux qui en ont moins.

S E C O N D M O R C E A U

D E L' H I S T O I R E R O M A I N E .

Expulsion des Rois , & établissement de la liberté.

L'Epoque de l'expulsion des Rois & de l'établissement de la liberté à Rome , est trop considérable pour ne s'y pas arrêter. Cet événement mémorable est la base de la plus fameuse source de ses beaux jours & de tous ce qu'on a admiré en elle de plus grand & de plus merveilleux. De-là le peuple Romain contracta encore deux caracteres singuliers : l'un de haine irréconciliable contre la royauté , & contre tout ce qui en présentait la moindre apparence ; l'autre , d'un violent amour de sa liberté , dont il fut jaloux dans tous les temps presque jusqu'à l'excès. La modération réciproque que le Sénat & le Peuple gardèrent dans leurs disputes , fait encore un troisième caractere , bien digne d'être remarqué.



I. C A R A C T E R E.

Haine de la Royauté.

Plusieurs circonstances & divers motifs concurrent à faire naître cette haine implacable de la royauté, & à la fortifier.

1. Le mécontentement & l'aversion que le peuple Romain couvoit depuis long-temps contre les violences & le gouvernement tyrannique des Tarquins, éclaterent enfin à l'occasion de l'outrage fait à Lucrece, & de la maniere funeste dont elle punit sur elle-même le crime du Prince, en se donnant la mort de sa propre main.

2. Ces dispositions augmentèrent infiniment par la fermeté inouïe avec laquelle le Consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfants, pour être entré dans un complot qui tendoit au rétablissement des Rois. Le sang de deux fils répandu par un pere avec le saisissement & l'effroi de tous les assistants, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puisqu'il en falloit acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, & la fin tragique de Lucrece, qui faisoient également horreur à la nature, graverent si avant dans tous les esprits l'aversion de la royauté, que même dans les siècles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre; & ils crurent, à l'exem-

ple de leurs ancêtres , devoir sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher , & tenter ce qu'il y a de plus extrême , pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeunesse à regarder comme le plus grand & le plus insupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi , en abattant son palais & sa maison de campagne , en consacrant au dieu Mars ses champs près de Rome , afin d'en rendre la restitution impossible ; en jetant dans le Tibre la moisson de ses terres , ils acheverent de rendre la rupture irréconciliable ; & tout le peuple qui avoit pris part à l'insulte & au pillage , comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une résistance inflexible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre , & à soulever contre eux tous leurs voisins , les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques réitérées , les fréquentes batailles , la mort d'un de leurs Consuls tués dans le combat avec les plus considérables des citoyens , entretinrent & échauffèrent leur animosité ; & firent passer en habitude la crainte & la haine de la royauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement par la réponse qu'ils firent aux Ambassadeurs du Roi Porsenna , qui sollicitoit fortement le rétablissement

des Tarquins. *a* Ils déclarerent qu'ils étoient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux Rois, & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La Loi qui donnoit pouvoir de prévenir quiconque tenteroit de se rendre maître de la République, & de le tuer avant qu'il fût juridiquement condamné, pourvu qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, sembloit armer indifféremment la main de tous les citoyens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique, & les rendre responsables de sa conservation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenses & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins; l'audace intrépide de Scévola, qui punit sa main pour avoir manqué son coup; le courage de Clélie & de ses compagnes; les triomphes décernés à Publicola & à Marcus son frere, à cause des victoires remportées sur les rois; l'éloge funebre, & les honneurs solennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté, & ceux qu'on rendit

a Ita induisse in animum, hostibus potius quam regibus portas patefacere: eam esse volun-

tatem omnium, ut qui libertati erit in illa urbe finis, idem urbi sit. *Liv. lib. 1. n. 15.*

ensuite à Publicola en reconnoissance de son amour constant pour la République ; tous ces objets enflammerent de plus en plus le zele pour la liberté, & la haine de la tyrannie ; & en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modeles, leur inspirerent un ardent desir de les imiter.

7. *a* Le serment solennel que fit le peuple sur les autels en son nom, & au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffriroit qu'on rétablît à Rome la royauté, fut toujours dans la suite des siècles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure & honteuse.

Cette aversion, cimentée par tant de sang, & fortifiée par de si puissants motifs, a passé d'âge en âge, non seulement pendant que la République a subsisté, mais sous les Empereurs même, & n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. *b* L'entreprise de Manlius, qui aspirait à la royauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, & le fit précipiter impitoyablement du haut de ce roc même

a Omnium primum avidum novæ libertatis populum, ne postmodum flecti precibus aut donis regis posset, jurejurando adegit (Brutus,) neminem Romæ passuros regnare. *Liv. lib. 2. n. 1.*

b Damnatum tribuni de saxo Tarpeio dejece-

runt : locusque idem in uno homine & eximie gloriæ monumentum, & pœnæ ultimæ fuit... Ut sciant homines quæ & quanta decora fœda cupiditas regni, non ingrata solum, sed invisa etiam reddiderit. *Liv. l. 6. n. 20.*

qu'il avoit sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avoit donné qu'il pensoit à se faire déclarer Roi. Ses Successeurs, outre la puissance Tribunitienne, accumulerent les titres de César, d'Auguste, de Grand Pontife, de Proconsul, d'Empereur, de Pere de la patrie ; mais ni leur ambition, ni la flatterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fussent autant qu'aucun roi de la terre, en possession d'une puissance absolue ; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie, aucun ne s'est hasardé à prendre le diadème, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siècles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux : & ce qui est étrange, & paroît presque incroyable, pendant que leur religion impie leur permettoit de se donner pour des dieux, une politique plus réservée leur défendoit de se donner pour des rois.



II. CARACTERE.

Amour excessif de la liberté , & application à en étendre les droits.

On fait que le corps entier de la République Romaine étoit composé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs Magistrats particuliers, aussi-bien que leurs intérêts différents, & qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelloit le *Sénat*, & il étoit comme le chef & le conseil de l'Etat : l'autre étoit le simple peuple, nommé en latin, *plebs* ou *plebes*; qui étoit distingué de la noblesse & des familles patriciennes. Ces deux ordres réunis ensemble formoient ce qu'on appelle proprement le Peuple Romain. *Populus Romanus*, dont les assemblées générales se tenoient ou par Centuries, & étoient nommées *centuriata comitia*, & le Sénat y étoit plus puissant; ou par Tribus, *tributa comitia*, & le Peuple y dominoit davantage.

Ce Peuple, à qui les victoires fréquentes & les conquêtes sur ses voisins avoient déjà fort élevé le cœur, prit encore des sentiments plus hauts, & conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité & aux affaires publiques, & par les complaisances que le Sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers temps qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flatter ce

Peuple que la promptitude avec laquelle le consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisoit contre sa situation élevée, & contre la grandeur de l'édifice, que l'on traitoit de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il monroit de terrible, & pour le rendre plus populaire & plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portoit devant les Consuls; *a* & en se présentant à l'assemblée du peuple, il fit baisser les faisceaux, comme s'il les lui soumettoit, & lui faisoit hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du Peuple & ses immunités par la loi qui permettoit d'appeller au Peuple du jugement des Consuls & du Sénat, par celle qui condamnoit à mort ceux qui prendroient quelque charge sans la recevoir du Peuple; par la loi qui affranchissoit des impôts les pauvres citoyens; par celle qui exemptoit de punition corporelle ceux qui désobéiroient aux Consuls, qui réduisoit toute la peine de leur désobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi, pour affermir davantage l'autorité du Peuple, se devoir déchar-

a Gratum id multitudi-
ni spectaculum fuit,
summissa sibi esse imperii
signa, confessionemque
factam populi quam consu-
lis majestatem vinque ma-
jorem esse. *Liv. lib. 2, n. 7.*

ger de la garde & de la dispensation des deniers publics, & en interdire le manie-
ment à ses proches & ses amis. Il les mit
donc en dépôt dans le temple de Satur-
ne, & en permettant au peuple de
choisir lui-même deux Gardes du trésor,
il lui donna beaucoup de part à l'admi-
nistration des finances, qui sont la force
d'un Etat, le nerf de la guerre, & la
matiere des récompenses.

Le peuple ayant pris goût pour le gou-
vernement & pour l'autorité, fut tou-
jours attentif dans la suite à porter plus
loin les anciennes bornes, & l'on ne
pouvoit le flatter plus agréablement qu'en
lui donnant des ouvertures & des pré-
textes pour étendre ses prérogatives &
ses droits.

La plus forte barriere qu'il opposa aux
entreprises du Sénat & des Consuls, &
le plus ferme appui de son crédit & de sa
liberté, fut l'établissement des Tribuns
du peuple, ^a qui fut une des conditions
de sa réunion avec le Sénat & de son re-
tour dans la ville lors de sa retraite sur
le monté sacré. La personne de ses Tribuns,
qui étoient proprement les hommes du
peuple, fut déclaré inviolable & sacrée.
On en créa d'abord deux, & ils furent
multipliés dans la suite jusqu'au nombre

^a *Agi deinde de con-
cordia ceptum, conces-
sumque in conditiones,
ut plebi sui magistratus
essent sacrosancti, qui-*

*bus auxilii latio adver-
sus consules esset, neve
cui patrum capere eum
magistratum liceret. Liv.
lib. 2. n. 33.*

de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux Patriciens ; *a* & pour les mettre hors d'état d'influer par leurs crédit dans l'élection des Tribuns , il fut ordonné que tous les Magistrats Plébéiens seroient nommés dans les assemblées qui se faisoient par Tribus , où les Sénateurs avoient moins d'autorité. La violence & l'injustice des Décemvirs , qui fut l'occasion de la seconde retraite du peuple sur le mont Aventin , donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par le peuple dans les assemblées par Tribus , obligeroient le peuple Romain entier , & par conséquent le Sénat comme le reste : *b* ce qui arma les Tribuns d'une grande autorité. Qu'on ne créeroit aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeller , & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément quiconque contreviendrait à cette ordonnance : que la personne des Tribuns seroit de nouveau déclarée plus que jamais sacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin , & s'étendoit jusques sur les Consuls même, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en

a Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebei magistratus tribus comitiis fierent. Haud parva res, sub titulo prima specie minime atroci, ferebatur, sed quæ patriciis omnem

potestatem per clientium suffragia creandi quos vellent tribunos auferret. *Ibid. n. 56.*

b Qua lege tribunitiis rogationibus telum acerrimum datum est. *Liv. lib. 3. n. 55.*

prison, *a* comme ils le déclarerent publiquement dans une occasion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Consuls qui refusoient de lui obéir.

Après que le peuple eut ainsi affermi son autorité, il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les Tribuns, par complaisance ou par zèle, ne manquoient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & sur-tout au Consulat, qui étoit la première charge de l'Etat, dans laquelle résidoit presque toute l'autorité publique, & qui étoit réservée aux seuls Patriciens. Après de vives contestations, il y parvint enfin; & une légère aventure en fit naître l'occasion. Qu'il me soit permis d'en inférer ici le récit, l'un des plus beaux & des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius *b* Ambustus avoit marié sa fille

a Pro collegio pronuntiant, placere consules senatui dicto audientes esse: si adversus consensum amplissimi ordinis ultra tendant, in vincula se duci eos iussuros. *Liv. lib. 4. n. 26.*

b M. Fabii Ambusti potentis viri, filiae duae nuptae, Ser. Sulpicio major, minor. C. Licinio Stolori erat. Forte ita incidit ut in Ser. Sulpicio tribuni militum domo sorores Fabiae, cum

inter se (ut fit) sermonibus tempus tererent, licitor Sulpicii, cum is de foro se domum reciperet, forem (ut mos est) virgâ percuteret. Cum ad id, moris ejus inueta, expavisset minor Fabia, risui sorori fuit, miranti ignorare id sororem. Ceterum, is risus stimulos parvis mobili rebus animo muliebri subdidit: frequentiam quoque prosequentium rogantiumque numquid vellet credo

ainée à Serv. Sulpicius de race patricienne, & la cadette à un jeune homme Plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci étoit allée rendre visite à sa sœur, pendant qu'elles s'entretenoient ensemble, Sulpicius, alors Tribun des soldats avec la puissance Consulaire revenant chez lui, le premier des licteurs frappa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main, comme c'étoit l'ordinaire, & fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume étoit nouvelle, ayant fait paroître quelque frayeur, sa sœur se mit à rire d'une telle simplicité, s'étonnant que cet usage lui fût inconnu. Comme souvent les moindres choses font impression sur les personnes du sexe, cette innocente plaisanterie piqua jusqu'au vif la cadette. La foule des personnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur, & qui lui demandoient ses ordres, lui fit sans doute regarder le sort de son ainée comme beaucoup plus heureux que le sien ; & une secrète jalousie,

fortunatum matrimonium ei sororis visum ; sui que ipsam malo arbitrio, quo à proximis quisque minimè antèri vult, perinisse. Confusam eam ex recenti morfu animi cum pater forte vidisset : percunctatus fatin' salve, avertentem causam doloris (quippe nec satis piam adversus sororem, nec admodum in virum honorificam)

elicuit, comiter sciscitando, ut fateretur eam esse causam doloris, quòd juncta impari esset, nupta in domo, quam nec honos nec gratia intrare posset. Consolans inde filiam Ambustus, bonum animum habere iussit, eosdem propediem domi vituram honores, quos apud sororem viderat, Liv. lib. 6. n. 34.

qui fait qu'on ne peut voir sans peine ses proches au dessus de soi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de son cœur encore toute récente lui caufoit, son pere l'ayant trouvée plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cause. Mais, comme elle ne pouvoit l'avouer sans paroître manquer d'amitié pour sa sœur, & de respect pour son mari, elle dissimula quelque temps, Enfin Fabius, par sa douceur & ses caresses, tira d'elle le sujet de son chagrin, & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison où jamais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la consola, & lui dit de prendre courage, l'assurant que bientôt elle verroit dans sa maison ces mêmes dignités qui lui faisoient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Ayant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de Patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du temps leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcerent enfin d'admettre les Plébéiens au Consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Dépuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut accordé; *a* le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vu forcé de céder pour le Consulat, il feroit d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les Rois, & foible client sous les Patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, & leur associé dans toutes les dignités de la République.

III. CARACTÈRE.

Modération réciproque du Sénat & du peuple dans leurs disputes.

Les Disputes entre le Peuple & le Sénat au sujet des charges publiques durent fort long-temps, & furent poussées avec une force & une vivacité qui sembloit ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les Tribuns du Peuple, fort violents pour l'ordinaire, & fort emportés, ne cessoient d'animer la multitude par des discours pleins de fiel & d'amertume contre les Consuls & le Sénat. Au sujet des mariages avec les Patriciens, qu'on avoit interdits à ceux du Peuple : *b*

a Senatu, cum in summis imperiis id non obtinueris, minus in pratura tendente. *Liv. lib. 8. n. 15.*

b Ecquid sentitis in quanto contemptu vivatis? Lucis vobis hujus partem. si liceat, adimant. Quod spiratis, quod vo-

cem mittitis, quod formas hominum habetis, indignantur. . . . An esse ulla major aut insignior contumelia potest, quam partem civitatis, velut contaminatam indignam connubio haberi. *Liv. lib. 4. n. 3. & 4.*

« Sentez-vous , leur disoient-ils , dans
 » quel mépris vous vivez ? Ils vous ôte-
 » roient , s'ils le pouvoient , une partie
 » de cette lumière qui vous éclaire ; ils
 » souffrent avec peine que vous respiriez
 » avec eux un même air , que vous parliez
 » un même langage & que vous ayez
 » la figure d'homme aussi bien qu'eux.
 » Y a-t-il donc rien de plus outrageux &
 » de plus infamant que de déclarer une
 » partie de la ville indigne de s'allier avec
 » les Patriciens , comme étant souillée &
 » impure ? & quant aux dignités , la Ré-
 » publique a-t-elle lieu d'être mécontente
 » du service des Plébéiens dans toutes les
 » charges qui leur ont été confiées ? Il
 » ne leur reste donc plus que le Consulat.
 » C'est en ce point désormais qu'ils doi-
 » vent faire consister leur salut & leur li-
 » berté , & ce n'est que du jour qu'ils y
 » seront parvenus , qu'ils peuvent comp-
 » ter être devenus libres , & avoir secoué
 » le joug de la servitude & de la tyrannie. »

Du côté du Sénat, il n'y avoit pas quel-
 quefois moins de violence & d'empor-
 tement. Tout *a* ce qu'on accordoit au
 peuple pour affermir la liberté, ils

Nullius eorum (qui ex
 Plebe creati sint tribuni
 militum) populum Roma-
 num poenituisse. Consu-
 latum superesse plebeis.
 Eam esse arcem liberta-
 tis, id columen. Si eo
 perventum sit, tum po-
 pulum Romanum verè

exactos ex urbe reges,
 & stabilem libertatem
 suam existimaturum. *Lib.*
 6. n. 37.

Quicquid libertati
 plebis caveretur, id Pa-
 tres decedere suis opibus
 credebant. *Liv. lib. 3. n.*
 55.

croyoient que c'étoit autant de perdu pour eux : & *a* quoiqu'ils reconnussent que leur Jeunesse étoit souvent trop vive & trop échauffée, cependant s'il falloit que de part ou d'autre on sortît des bornes, ils aimoient mieux voir l'audace poussée trop loin du côté de leurs partisans, que de celui de leurs adversaires : tant, dit Tite-Live, il est difficile dans ces sortes de disputes, où l'on croit ne vouloir qu'établir une parfaite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne penche ni de côté ni d'autre, chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire, & à se rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du peuple Romain, *b* cette disposition prochaine, ce semble, à en venir aux dernières extrémités & à éclater par de sanglantes séditions, qui est la source

a Seniores Patrum, ut nimis feroces suos credere juvenes esse, ita malle, si modus excedendus esset, suis quam adversariis superesse animos. Adeo moderatio tuendæ libertatis, dum æquari velle simulando ita se quisque extollit, ut deprimat alium, in difficili est; cavendoque, ne metuant homines, metuendos ultro se efficiunt: & injuriam à nobis repul-

sam, tanquam aut facere aut pati necesse sit, injungimus aliis. *Liv. lib. 3. n. 65.*

b Æternas esse opes Romanas, nisi inter semetipfos seditionibus læviant. Id unum venenum, eam labem civitatibus opulentis repertam, ut magna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum, partim patrum, consiliis, partim patientiæ plebis. *Liv. lib. 2. n. 44.*

& la cause ordinaire de la ruine des grands Empires , fut long-temps arrêtée & comme suspendue , partie par la sagesse des Sénateurs , partie par la patience du peuple , & pendant plus de six cents ans , comme on l'a déjà remarqué , jamais ces disputes domestiques ne dégénérèrent en guerres civiles.

Il se trouvoit toujours dans le Sénat de ces hommes graves & sages , amateurs zélés du bien public , qui *a* évitant également les deux excès contraires, ou de trahir les intérêts du Sénat pour se rendre agréable au peuple , ou d'aigrir & d'irriter le peuple en se déclarant trop vivement pour le Sénat , savoient ramener doucement les esprits à la paix & à l'union , & par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme auroit infailliblement attirées. *b* Ils représentoient à leurs Consuls trop échauffés & trop violents , tel qu'étoit un Appius, qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majesté Consulaire au-delà des justes bornes que demandoit le bien commun de la paix &

a Alios consules , aut per prodicionem dignitatis Patrum plebi adulatos, aut acerbè tuendo jura ordinis, asperiores domando multitudinem fecisse. T. Quintium orationem memorem majestatis Patrum concordiaeque ordinum habuisse *Liv. lib. 3. n. 69.*

b Ab Appio petitur ut tan-

tam consularem majestatem esse vellet, quanta in concordia civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant , nihil relictum esse virum in medio : distractam lacera- tamque rempublicam magis quorum in manu sit, quam ut incolumis sit, quæri.

Liv. lib. 2. n. 57.

de la concorde , que pendant que les Tribuns & les Consuls tiroient tout chacun de leur côté , la République ainsi divisée & déchirée , demeureroit sans force , les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. Ils ^a représentoient aussi aux Tribuns , qu'il ne seroit ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir & accroître leur autorité sur la ruine de celle du Sénat , qui étoit le Conseil public ; & que l'unique moyen d'affermir la liberté dans Rome , & de maintenir l'égalité entre les citoyens , étoit de conserver à chaque corps & à chaque ordre ses droits , ses privilèges , & sa majesté.

Le peuple de son côté montrait quelquefois une modération étonnante , & se piquoit d'une générosité dont on auroit de la peine à croire qu'une multitude fût susceptible : témoin ce qui arriva dans une assemblée où les esprits avoient parus plus échauffés que jamais. Le peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes pour repousser les ennemis qui étoient en campagne , si l'on refusoit de l'admettre dans les charges publiques. Le Sénat voyant qu'il falloit céder ou au peuple , ou aux ennemis , après s'être inutilement relâché sur ce qui regardoit

^a Ne ita omnia tribuni potestatis suæ implerent , ut nullum publicum consilium finerent esse. Ita demùm liberam civitatem fore , ita æquatas leges , si sua quisque jura ordo , suam majestatem teneat. *Liv. lib. 3. n. 63.*

les mariages , crut le devoir faire aussi sur les honneurs ; & ayant proposé de nommer des Tribuns militaires au lieu de Consuls , il consentit que les Plébéiens fussent admis à cette charge. ^a L'événement montra qu'après la chaleur & le feu des disputes, lorsque les esprits tranquilles & rassis sont en état de juger sainement des choses , le peuple étoit tout autre que dans les disputes même. Content de la condescendance qu'avoit eu pour lui le Sénat, il ne nomma pour Tribuns militaires que des Patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité, & une grandeur d'ame, qui se trouve rarement, même dans des particuliers. *Hanc modestiam, æquitatemque, & altitudinem animi, ubi nunc in uno inveneris, qua tunc populi universi fuit?*

^a Eventus eorum committiorum docuit alios animos in contentione libertatis dignitatisque, alios

secundum deposita certamina incorrupto judicio esse. *Liv. lib. 4. n. 6.*

Fin du Tome Troisième.



TABLE.

LIVRE CINQUIEME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS. page 1.

PREMIERE PARTIE.

S UR le goût de la solide gloire, & de la véritable grandeur.	11
§. I. Richesses. Pauvreté.	16
§. II. Bâtimens.	28
§. III. Ameublements. Habillemens. Equipages	36
§. IV. Du luxe de la table.	47
§. V. Dignités. Honneurs.	64
§. VI. Victoires, Noblesse d'extraction, Talents de l'esprit, Réputation.	69
Victoires.	ibid.
Noblesse de l'extraction.	75
Talents de l'esprit.	82
Réputation.	87
1. Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.	92
2. Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.	93
3. Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.	97
§. VII. En quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur.	99

SECONDE PARTIE.

De l'Histoire Sainte. 119

CHAPITRE PREMIER.

P RINCIPES nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire Sainte.	ibid.
ARTICLE. I. Caractères propres & particuliers à l'Histoire Sainte,	ibid.

T A B L E.

ART. II. *Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte.* 135

C H A P I T R E S E C O N D.

Application des principes à quelques exemples. 156

ARTICLE I. *Histoire de Joseph.* ibid.

1. *Joseph vendu par ses freres ; conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.* ibid.

Réflexions. 157

2. *Élévations de Joseph. Premier voyage de ses freres en Egypte.* 166

Réflexions. 169

3. *Second voyage des enfants de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.* 173

Réflexions. 178

Rapports entre Joseph & J. C. 181

ART. II. *Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ezéchias.* 184

Réflexions. 1. *Sennachérib instrument de la colère de Dieu.* 190

2. *Les Grands ont recours aux Rois d'Ethiopie & d'Egypte.* 191

3. *Discours impies, & lettre blasphématoires de Sennachérib.* 192

4. *Défaite du Roi d'Ethiopie.* 193

5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.* ibid.

6. *Raison de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.* 196

7. *Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.* 198

8. *Jérusalem délivrée, figure de l'Eglise.* 199

ART. III. *Prophéties.* 201

Prophéties de Daniel au sujet de la Statue composée de différents métaux. 203

Réflexions sur les prophéties. 209

T R O I S I E M E P A R T I E.

De l'Histoire Profane. 212

C H A P I T R E P R E M I E R.

REGLES & principes pour l'étude de l'histoire profane. ibid.

§. I. *Ordre & clarté nécessaire pour bien étudier l'Histoire* 213

T A B L E.

§. II. Observer ce qui regarde les loix, usages, les coutumes des peuples.	216
§. III. Chercher sur la vérité.	217
§. IV. S'appliquer à découvrir les causes des événements.	221
§. V. Étudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire.	228
§. VI. Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.	234
§. Remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.	238

C H A P I T R E S E C O N D.

Application des regles précédentes à quelques faits d'Histoire particuliers. 239

ARTICLE. I. De l'Histoire des Perses & des Grecs. 240

Premier morceau de l'Histoire de Perse.

C Y R U S. ibid.

1. Education de Cyrus. ibid.

Réflexions. 247

2. Premières Campagnes & conquêtes de Cyrus. 249

Réflexions. 262

3. Continuation de la guerre. Prise de Babylone.

Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus. 264

Réflexions. 274

Second morceau tiré de l'Histoire Grecque.

De la grandeur de l'Empire d'Athènes. 284

Réflexions. 313

1. Caractères de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon & de Périclès. ibid.

2. De l'Ostracisme. 328

3. Emulation pour les arts & pour les sciences. 333

Troisième morceau tiré de l'Histoire Grecque.

Du Gouvernement de Lacédémone. 339

1. Etablissement du Sénat. 341

2. Etablissement. Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent. 342

3. Etablissement. Repas publics. 344

4. Autres Ordonnances. 347

Réflexions sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue. 356

1. Choses louables dans les loix de Lycurgue. ib.

Observations critiques sur un passage d'Hérodote 391

T A B L E.

2. <i>Choses blâmables dans les loix de Lycurgue.</i>	378
<i>Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.</i>	381
<i>Quatrième morceau de l'Histoire Grecque.</i>	
1. <i>Beaux jours de Thebes.</i>	388
<i>Délivrance de Syracuse.</i>	397
1. <i>DION.</i>	ibid.
<i>Première Réflexion. Conversation des gens de lettres & de probité infiniment utiles aux Princes.</i>	ibid.
<i>Seconde Réflexion. Flatteurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.</i>	401
<i>Troisième Réflexion. Grandes qualités de Dion, mêlées de quelques légers défauts.</i>	403
2. <i>TIMOLEON.</i>	410
<i>ART. II. De l'Histoire Romaine.</i>	417
<i>Premier morceau de l'Histoire Romaine.</i>	
<i>Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa.</i>	421
I. <i>Caractère des Romains. La valeur.</i>	ibid.
II. <i>Caractère des Romains. Mesures sages pour étendre l'Empire.</i>	423
III. <i>Caractère des Romains. Sagesse des délibérations dans le Sénat.</i>	429
IV. <i>Caractère. Union étroite de toutes les parties de l'Etat.</i>	431
V. <i>Caractère. Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.</i>	433
VI. <i>Sagesse des loix.</i>	443
VII. <i>Caractère. La Religion.</i>	444
<i>Second morceau de l'Histoire Romaine.</i>	
<i>Expulsion des Rois & établissement de la liberté.</i>	448
I. <i>Caractère. Haine de la Royauté.</i>	449
II. <i>Caractère. Amour excessif de la liberté, & application à entendre les droits.</i>	454
III. <i>Caractère. Modération réciproque du Sénat & du peuple dans leurs disputes.</i>	461

Fin de la Table.









ROLLIN DE LA
MANIER. D. ENS

TOM
III

2947

3560

Tab. A

Núm. 10